

Goliat

Brunet, Mehdy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le tourbillon des mots

GO

GOAT

MEHDY BRUNET

Thriller



Mehdy Brunet

Goliat

© 2020, Taurnada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-075-5

ISSN : 2276-0717

Avertissement

Les opinions exprimées par les personnages de ce roman leur appartiennent, elles ne sont nullement le reflet de celles de l'auteur. Ce texte est une fiction, toute ressemblance avec des personnes ou des organismes existants relèverait de la pure coïncidence.

Prologue

*Aujourd'hui, 2019,
David Corvin et sa gueule de bois.*

Le soleil a pris possession de l'immensité bleue qui s'offre à lui. Et la chaleur qu'il diffuse, malgré l'heure matinale, est déjà suffocante. Le simple rideau tiré en travers de la fenêtre ne suffit pas à piéger tous les rais de lumière qui se jettent à l'assaut de la pénombre. L'un d'eux, après avoir franchi cette unique barrière, traverse la pièce et s'abat sur mes paupières.

Malgré l'agression de ce halo sur mes rétines, j'ai du mal à émerger du brouillard de l'inconscience, mais à mesure que le voile se lève une migraine atroce me terrasse. Espérant calmer la douleur, je m'assois péniblement au bord du lit tout en appliquant la paume de mes mains de chaque côté de mon crâne. Mon pied heurte un objet qui se met à rouler sur la moquette : une bouteille de bourbon, vide.

Lentement, les dernières images de la veille me reviennent en mémoire, par flashes, de simples bribes qui me permettent de remonter le temps chronologiquement. Je me revois alors titubant et luttant contre les effets de l'alcool pour monter les escaliers qui mènent à cette piteuse chambre d'hôtel, et encore avant cela, déambuler dans les rues sous le regard accusateur des passants outrés par mon ivresse. En remontant plus loin encore, je me rappelle m'être accolé au zinc d'un bar de San Francisco et, en même temps que les verres se succédaient, une colère grondait. Froide, sourde. Elle s'est répandue en moi comme un cancer jusqu'à ce qu'on ne fasse plus qu'une seule et même entité.

Maintenant ce sont les raisons de cette colère qui me reviennent à l'esprit. Je repense à l'homme qui m'a tout pris, mais aussi à ce moment où je n'ai pas pu empêcher que la vie finisse en cauchemar.

Un haut-le-cœur me ramène à la réalité, je me précipite alors dans la salle d'eau et me penche sur la cuvette pour vomir. Planté au-dessus du résultat de ma gueule de bois, j'affronte le mélange des effluves émanant de mon estomac, ce qui fait ressurgir d'autres souvenirs plus lointains encore.

26 septembre 2016.

Appuyé contre la rambarde du Yara Birkeland, je dégueule tripes et boyaux au rythme des assauts de la mer contre la coque du navire. D'après le commandant, nous devrions apercevoir notre destination sur l'horizon d'ici deux heures.

« T'en fais pas, le citoyen », ricanait-il dans un anglais dont l'accent norvégien le rendait difficilement compréhensible, « la mer est calme aujourd'hui, ça va passer. Et serre les dents, sinon ce sont les mouettes qui vont se régaler. »

Il a ponctué sa phrase par un rire grossier tout en s'éloignant. Encore deux heures à tenir sur ce putain de tapis bleu instable et à sentir mon estomac se tordre dans tous les sens. Sans compter qu'il faut aussi supporter les sarcasmes de cet abruti avec sa tronche d'Haddock des mauvais jours.

Bon sang, mais qu'est-ce que je fous là !?

Tout a commencé lorsque Abigaël, ma femme, était rentrée un soir à la maison en m'annonçant qu'elle venait d'être affectée à une mission au large des côtes norvégiennes, sur les eaux de la mer de Barents, qui l'éloignerait de moi pendant une longue période.

C'était un vendredi soir, elle venait de passer une semaine harassante à se démener pour prouver à son employeur et à ses collègues que l'absence d'appendice entre les jambes n'est pas forcément un signe de faiblesse. Et à ce jeu-là, elle est imbattable. Elle venait donc de leur démontrer que, n'en déplaise à leur ego de mâle, c'était elle la plus qualifiée pour ce poste et qu'il ferait une grossière erreur en ne la désignant pas.

À la maison, l'ambiance était loin d'être au beau fixe et ça depuis plusieurs mois déjà, alors autant dire qu'elle était en forme et résolument prête, sinon impatiente, à affronter mes propres frasques de misogynie.

Nos disputes étaient de plus en plus fréquentes et ce soir-là je venais de la pousser dans les cordes. Elle était furieuse et hurlait en effectuant des allers et retours devant le plan de travail habillant le centre de notre cuisine :

« Tu n'es qu'un sale con, David !

– Je suis peut-être un sale con, mais moi j'ai la décence de ne pas te prévenir au dernier moment lorsque je dois m'absenter pour de si longues périodes.

– Mais ça fait des mois que je t'en parle de ce projet ! Si tu ne te focalisais pas sur ton nombril, tu ne tomberais pas des nues aujourd'hui.

– Lorsque tu m'en as parlé, il n'était pas question que tu partes aussi longtemps au milieu de nulle part, et ça sans même savoir quand tu allais revenir. Putain, mais c'est quoi ton problème avec moi ?!

– Quoi, tu te fous de moi ? C'est toi qui oses demander ça ? Depuis que tu as été foutu à la porte du FBI, on ne peut rien te dire, tu remets tout en question, sans arrêt, rien ne te convient jamais. Tu agis avec moi comme si j'étais responsable de ce qui t'est arrivé.

– Mais oui, c'est évident, c'est encore moi qui déconne et qui...

– Ça suffit, David, maintenant tu me saoules ! »

Elle est partie en claquant la porte, sans se retourner. Ce n'est qu'après avoir passé quelques jours chez sa mère qu'elle s'est décidée à rentrer. Mais quelque chose en elle avait changé : nos conversations se limitaient au strict nécessaire et on était à trois mois de son départ. Rien n'avait l'air de vouloir s'arranger.

À trop me subir, elle avait fini par se détourner doucement de moi.

Et puis, un soir où son travail avait nécessité qu'elle fasse quelques heures de plus, un de ses collègues, qui avait des vues sur elle et qui avait parfaitement compris la situation, en a profité pour l'inviter à dîner. Il avait tenté sa chance et Abigaël, totalement déboussolée, avait accepté sans penser à mal. Elle l'avait donc suivi dans un petit restaurant italien situé sur Columbus avenue, au nord-est de San Francisco, qui possède une vue superbe sur la baie. Elle s'était beaucoup confiée durant ce repas et lui avait su l'écouter, sans porter de jugement ni faire de reproches sur sa vie. L'espace d'un instant, elle s'était sentie bien.

Lorsqu'elle est rentrée ce soir-là, quelque chose en elle avait changé. Et sur le moment je n'ai pas été foutu de m'en apercevoir. Embourbé dans un sentiment mélangeant colère et impression d'injustice, je ne me rendais pas compte que j'étais en train de la perdre.

Elle ne se concentrait plus que sur son travail, effectuant de plus en plus d'heures le soir. Alors, bien sûr, son collègue, nourrissant l'espoir que les choses n'en resteraient pas là, multipliait les petites attentions à son égard.

De mon côté, je me suis mis à travailler pour une boîte spécialisée dans la sécurité. Je sais bien que, sortant du FBI, j'aurais pu me chercher un travail avec un petit plan de carrière ou même un poste de flic planqué à la campagne, mais après avoir passé deux mois à me lamenter sur mon sort, je me suis décidé à prendre le premier job qui s'est présenté. Et je n'avais franchement pas envie de réfléchir à mon avenir professionnel.

Je m'étais fait lourder du bureau pour avoir mis mon poing dans la

gueule de mon supérieur. Cela ne faisait qu'un an et demi que ce petit con était sorti du moule de Quantico et il prenait un malin plaisir à démonter tout le boulot que mon équipe et moi avions abattu en arpentant le terrain pendant plusieurs années. Un soir, pour je ne sais même plus quelle raison, il s'est arrêté devant le bureau de mon équipier et lui a dit qu'il « veillerait à relever le niveau du service ». Alors je me suis approché de lui et je lui ai ouvert l'arcade d'un direct du gauche. Après être passé en conseil de discipline immédiat, on m'a sommé de ramasser mes affaires. Cet épisode passé, j'ai végété jusqu'au jour où j'ai dégoté cette place.

Je me retrouve désormais à veiller sur des personnages publics comme sur des hangars désaffectés ou même à faire des rondes sur des sites dits sensibles, et par les temps qui courent nous avons de quoi faire. Bien évidemment, tout ceci implique que je m'absente régulièrement et parfois pendant plusieurs jours.

Un de ces soirs où j'étais justement en déplacement, son collègue l'avait de nouveau invitée à sortir et elle avait accepté de le suivre pour boire un verre avec lui. Elle avait trouvé une oreille attentive aux explications sur l'avancée de ses travaux pour sa mission à venir, elle avait ri, elle avait pleuré. Puis elle lui avait offert ce trésor qui, jusqu'ici, m'était exclusivement accordé. Rongée par un sentiment de culpabilité, elle avait passé sa journée du lendemain à l'éviter autant que possible, mais le jour d'après il s'était tout de même arrangé pour réussir à être seul avec elle. Se sentant responsable du malaise qu'elle éprouvait, il s'est confondu en excuses et a cherché à la rassurer sur ses intentions. Il lui a expliqué que ce qu'il éprouvait pour elle était bien plus fort qu'une simple attirance physique.

Elle s'est alors blottie dans ses bras.

Quatre jours après cela, je rentrais et elle m'attendait, dans le noir, assise sur le canapé du salon. Après avoir allumé, j'ai tout de suite vu à son regard, dont le maquillage s'étalait sur le haut de sa joue, que quelque chose de grave s'était produit. Le nuage gris d'une cigarette coincée entre ses doigts montait devant elle. Cela faisait dix ans qu'elle avait arrêté de fumer.

« Je t'ai trompé, David », avait-elle dit sur un ton monocorde.

La phrase m'a explosé au visage, créant en moi une onde semblable à celle ressentie lors d'une décharge électrique. Je venais de tomber dans un précipice sans fond me condamnant à subir les supplices de démons sortant de l'enfer. Des démons que j'avais moi-même créés.

Elle m'a alors tout raconté. Hébété, impuissant, misérable, je n'osais pas la regarder, mais je pouvais deviner, à sa voix chevrotante, les larmes dévaler ses joues.

Puis sans dire un mot, je me suis retourné et je suis sorti. Le temps venait de s'arrêter pour moi.

Je me suis alors mis à errer dans les rues de San José sans me soucier de savoir ni où j'étais ni où j'allais, rôdant sous l'œil des palmiers et des devantures des maisons colorées entourant notre quartier. Les mots tournaient dans ma tête, sans relâche, sans pitié, me grignotant de l'intérieur.

Je ne suis pas rentré cette nuit-là, et la suivante non plus. J'ai fini par monter dans ma voiture et je me suis dirigé vers le Golden Gate où nous avions l'habitude d'aller observer le soleil se coucher lorsque nous nous sommes rencontrés, c'était... notre jardin secret, l'endroit où nous nous confiions l'un à l'autre sans retenue. J'ai passé des heures, là-bas, à observer le bloc rocheux d'Alcatraz, conscient que je devenais prisonnier de mon désespoir, incapable de lui échapper.

Le soir du troisième jour, le sentiment de colère qui m'avait envahi était devenu trop fort : je ressentais une indicible rage, envers elle, envers LUI. Je m'étais alors précipité chez ce fumier avec la ferme intention de lui exploser la gueule.

Il avait à peine ouvert la porte que je me suis rué à l'intérieur en lui balançant un direct qui l'a envoyé aussi sec au tapis, puis je me suis penché pour l'attraper par le col et le cogner à nouveau. Il a placé ses bras en croix devant son visage, espérant ainsi faire barrage à mes assauts. Je me suis alors arrêté et je l'ai observé. Il était terrorisé. L'homme qui se trouvait devant moi ne méritait pas ce déchaînement de violence, il n'était responsable de rien. Il n'avait fait que croiser une femme sublime et avait su lui donner ce dont elle avait besoin. Et il ne devait pas être si mauvais que ça puisqu'elle s'était abandonnée à lui. Non, le seul responsable, c'était moi.

Alors je me suis de nouveau enfui et j'ai foncé, au volant de mon pick-up, sur la célèbre route qui longe la côte californienne depuis le nord de Santa Maria jusqu'à San Francisco, la Cabrillo Highway. Coincé entre des flancs de montagnes et le Pacifique j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, passant des jours puis des semaines à fréquenter les troquets des bleds paumés que l'on peut trouver sur le bord de cette route. Des jours et des semaines à me maudire.

C'est en observant un couple de sexagénaires qui partageait amoureusement un petit noir dans un de ces bars que j'ai fini par me réveiller, par émerger de mon malheur. J'ai compris, en observant leur complicité, que c'était ce que je voulais avec Abigaël et que ce n'était pas en geignant et en m'apitoyant sur mon sort que je pourrais vivre ça.

« Mais alors, qu'est-ce que tu fous sur ce bateau ? » me direz-vous. Eh bien je vais vous l'expliquer :

Je suis donc rentré chez moi, pied au plancher, avec la ferme

intention de lui demander pardon pour les mois qui venaient de s'écouler. Surprise de revoir ma silhouette dans l'embrasure de la porte d'entrée, je ne lui ai alors pas laissé le temps de réagir et elle a dû m'écouter lui avouer tout ce que j'éprouvais pour elle et combien je souhaitais plus que tout que nous repartions à zéro.

Lorsque j'ai eu terminé le plaidoyer de mon amour, elle s'est effondrée à genoux. Plantée au milieu de notre salon, elle se fondait en excuses à son tour. Elle ne cessait de répéter qu'elle était désolée et qu'elle regrettait. Je me suis alors jeté sur elle pour l'enlacer aussi fort que je le pouvais. Ce moment a résonné en nous comme celui de notre renaissance, celui d'un amour retrouvé, celui d'un amour nouveau et indestructible.

Les jours qui ont suivi, nous les avons passés main dans la main, nous promenant entre les stands d'une fête foraine ou déambulant dans les allées d'un petit marché en nous chamaillant comme des adolescents ; quant à nos nuits elles étaient tour à tour intenses, douces, sauvages et parfois le mélange fulgurant des trois combinaisons.

Il n'était plus question que nous nous quittions.

Puis un soir où nous nous étions concocté un repas en tête à tête, elle m'a dit qu'elle souhaitait informer son patron de sa volonté de renoncer à sa mission, celle qui avait allumé la mèche que nous avions étirée l'un et l'autre entre nous. Je lui ai aussitôt interdit de faire ça, elle avait passé trop de temps à préparer ce fameux projet pour que je la laisse tout abandonner maintenant alors même que celui-ci allait enfin se concrétiser. Non, cela allait se faire, et j'allais l'accompagner.

Octobre 2015.

« Inspecteur ?

– Oui, qu’y a-t-il ?

– Ben, excusez-moi de vous déranger, mais y a ces deux types, là, qui souhaiteraient vous parler. »

Son message à peine délivré à son supérieur, le flic de la police départementale de San Francisco retourne auprès de son collègue resté à côté de leur véhicule de patrouille.

Les deux hommes annoncés s’avancent. Ils sont habillés à l’identique : trench-coat noir sur un costume cravate tout aussi sombre.

« Inspecteur Curtis ? » l’interroge l’un d’eux.

L’individu exhibe un porte-carte en cuir pourvu d’une plaque dorée ornée d’un aigle ; en dessous se trouve une carte d’identité estampillée de trois lettres majuscules bien connues de toutes les polices des cinquante États.

« Eh bien, vous ne perdez pas de temps au FBI, lance Curtis sans s’attarder sur l’insigne. Remarquez, je suppose que je dois estimer qu’on a de la chance, parce que ces temps-ci c’est plutôt rare de trouver une scène de crime où vous ne vous placez pas en barrage pour nous en empêcher l’accès. À qui ai-je l’honneur ? »

L’homme fait mine de ne pas relever le ton sarcastique du policier et sort un paquet de cigarettes de la poche intérieure de son manteau, puis il gratte une allumette et, tout en protégeant la flamme du vent, l’approche de son visage pour allumer sa clope.

« Du calme, inspecteur, nous sommes censés être dans le même camp, non ? Je suis l’agent spécial Munny et voici l’agent spécial Diaz, si vous nous briefiez plutôt sur ce qui s’est passé ici ?

– Nous n’avons pas terminé, mais, si vous laissez le temps à mon équipe de faire son travail je pourrais peut-être vous répondre. Ça ne me dit pas pourquoi je dois supporter vos tronches. »

Diaz, resté en retrait jusqu’à présent, sort les mains de ses poches pour exhiber ses paumes sous le nez de Curtis tout en affichant un air supérieur.

« C’est simple, lâche-t-il avec arrogance, on vient s’assurer qu’aucun bouseux ne va foutre en l’air notre scène de crime.

– “Votre” scène de crime ? Mais tu te prends pour qui espèce de petit latino de merde ! »

Munny met immédiatement son bras en barrage pour arrêter la

charge de son collègue et pointe ensuite le flic du doigt ; sa clope coincée entre son index et son majeur crache des volutes de fumée entre leurs regards.

« O.K., là on vous donne la méthode douce, mais si c'est la confrontation que vous cherchez ça peut s'arranger. Alors écoutez, mon vieux, comme vous le savez, une espèce de malade parcourt l'État de Californie, et notre job, à mon collègue et à moi, c'est de mettre la main dessus, alors soit vous collaborez avec nous soit je laisse mon coéquipier se charger de vous dégager d'ici à coups de pompe dans le cul. Et pour ce qui est des explications que vous donnerez à vos supérieurs, autant vous dire que j'en ai rien à foutre. Maintenant, c'est vous qui voyez. »

Bien qu'humilié et poussé dans ses derniers retranchements, Curtis sait qu'il n'a pas d'autre choix que celui de collaborer s'il veut pouvoir garder un œil sur ce qui se passe dans sa juridiction, car en se mettant ces gars-là à dos, il sera ni plus ni moins qu'évincé de l'affaire.

Tournant la tête pour ne plus avoir à affronter leurs regards provocateurs, il laisse échapper un soupir libérant un nuage de buée.

« Nous sommes là parce qu'un ouvrier a fait le 911 pour signaler la découverte d'un cadavre, finit-il par dire. C'est une femme, je dirais une trentaine d'années, blonde et certainement très jolie avant d'avoir croisé la route d'un ou plusieurs fous furieux.

– Contentez-vous des faits, Curtis, les faits.

– Ouais, les faits, eh bien... la pauvre en a bavé parce qu'elle s'est fait charcuter. Impossible de pouvoir dire au premier coup d'œil combien de coups elle a reçus parce que son corps n'est plus qu'une plaie béante. Et il lui manque tout l'intérieur. Je ne suis pas expert, mais à voir l'étendue de sang autour d'elle, il y a fort à croire que son cœur battait encore quand on lui a fait ça. Mais le toubib a bientôt terminé la levée du corps, alors si vous avez un peu de patience on ne va pas tarder à en savoir plus.

– Que sait-on sur celui qui a découvert le corps ?

– Pas grand-chose, il paraît clean. C'est un des mecs chargés de l'entretien des émetteurs radio de la Sutrito Tower, dit-il en montrant du doigt l'édifice se trouvant à deux pas, mais on n'a pas pu en tirer grand-chose parce que la vue du cadavre a l'air de lui avoir retourné le cerveau. Il a été placé entre les mains de l'équipe d'aide aux victimes pour lui apporter un soutien psychologique. Un de mes gars fait des recherches, au cas où il aurait un passé connu des services de police. »

Laissant le flic avec son collègue, Diaz fait quelques pas pour atteindre le sommet de la colline. Il exécute un tour sur lui-même pour scruter les alentours.

Le corps se trouve à Bernal Heights Park, situé dans le quartier du

même nom en plein milieu de San Francisco, sur une butte offrant une vue imprenable sur la ville et ses buildings, ainsi que l'intérieur de la baie. Autour de la dépouille, la végétation, pratiquement inexistante, est essentiellement constituée d'un tapis d'herbe brûlée ; seuls quelques arbres parsèment le sommet et ils y côtoient un bâtiment entouré d'énormes murs de béton protégeant une tour métallique, elle-même habillée d'une grande quantité d'antennes diffusant des micro-ondes. C'est au pied des graffitis recouvrant la muraille, le rouge de son sang mélangé aux créations des tagueurs, que la victime a été retrouvée.

« Vous avez des témoins ? lance Diaz suffisamment fort pour être sûr d'être entendu.

– Même pas. Bien que cette saloperie ne soit qu'un caillou planté au beau milieu d'un des plus gros quartiers de la ville, le type a eu tout le loisir de vider la jeune femme sans que personne ait entendu ou vu quoi que ce soit.

– Avez-vous pensé à vérifier dans les résidences alentour si des caméras de surveillance balayent les abords de la colline ?

– C'est en cours. J'ai également mis une équipe en relation avec le service de la ville qui gère son réseau vidéo en même temps qu'une autre fait le tour des propriétés du coin. Avec un peu de chance, l'une d'elles sera peut-être équipée d'un système de sécurité avec une vue sur le site.

– Vous nous montrez le corps ? demande Munny tout en faisant un signe de tête à son collègue pour que celui-ci les rejoigne.

– Je suppose que de toute façon je n'ai pas le choix, répond Curtis. Suivez-moi. »

Les trois hommes parcourent la dizaine de mètres les séparant de la scène de crime. Les visages qu'ils croisent à contresens, engoncés dans des combinaisons blanches, sont ceux de la scientifique et bien que ces hommes soient habitués aux découvertes macabres, les mines sont basses. Curtis ne souhaite pas s'approcher une fois de plus, il en a assez vu et laisse donc les deux fédéraux faire leur travail.

La victime est entièrement nue. Elle est allongée sur le dos à même le sol dans une position rappelant le dessin de l'Homme de Vitruve de Léonard de Vinci. Ses poignets ainsi que ses chevilles sont entravés par des lanières fixées par des pieux en métal. Mais ce que Munny et Diaz remarquent surtout, c'est le trou béant présent sur l'abdomen.

« Qu'est-ce que t'en penses ? lance l'Indien.

– Qu'il n'y a aucun doute, c'est bien le même enfoiré. »

6 juillet 2013, 1 h 45.

Rowdy Yates est un homme comblé. Jusqu'à présent la vie lui a toujours souri et sa situation d'homme d'affaires international, redoutable, lui permet de subvenir largement aux besoins de sa femme Maggie. En plus d'être une épouse douce et dévouée à son mari, Maggie possède une plastique qui ferait mourir de jalousie n'importe quels mannequins servant de modèle pour les couvertures des magazines de mode. Éprouvant pour son mari un amour infini, aujourd'hui, plus que d'habitude, elle attend son retour avec impatience, car ce qu'elle a à lui annoncer est merveilleux. Ce rêve qu'ils espèrent voir se réaliser depuis si longtemps est sur le point de s'accomplir. Si tout se passe bien, dans un peu moins de huit mois, ils seront trois. Alors, et malgré l'heure avancée de la nuit, elle a du mal à s'endormir. Cerise sur le gâteau, elle se réjouit de savoir que Rowdy effectue en ce moment même son dernier déplacement professionnel, parce qu'en concrétisant l'accord pour lequel il a été envoyé sur le continent asiatique, son patron lui a accordé une promotion grâce à laquelle il pourra rentrer à la maison tous les soirs.

Bien qu'elle apprécie le confort matériel dont elle dispose, Maggie se sent comme Pénélope, épouse fidèle du mythique Ulysse : rien ne compte plus que le retour de l'être aimé.

*

Rowdy est à bord du vol 214 de la compagnie Asiana Airlines, un Boeing 777 en provenance de l'aéroport international d'Incheon se trouvant à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Séoul. Il est de très bonne humeur, car le contrat qu'il a réussi à décrocher en Corée du Sud est extrêmement juteux pour sa compagnie. Mais ce qu'il a à l'esprit pour le moment, c'est qu'il va enfin pouvoir poser quelques jours de congé et profiter de sa femme.

À l'approche des pistes de l'aéroport de San Francisco, le pilote fait une annonce pour en informer les passagers et les prier d'attacher leur ceinture ; il demande également à ce que les téléphones portables restent éteints pendant la phase d'atterrissage, mais Rowdy ne peut s'empêcher de jouer les mauvais élèves et tape discrètement son code PIN. À peine le réseau accroché, une vibration indique un message : *« Rentre vite, je dois te parler ! »*

Franck passe son temps à surveiller sa montre, comme si sa vie était rythmée par les mouvements saccadés de sa trotteuse. Bien que rongé d'impatience, lui aussi a le cœur léger : depuis maintenant deux semaines Jessica, sa compagne, et Évelyne, sa fille, se sont absentes pour aller voir sa belle-sœur à Séoul... Mais d'ici quelques minutes leur avion va se poser et leur appartement va enfin se vider de cet insupportable silence.

Son collègue, au courant de la situation, est arrivé plus tôt pour le relever, alors Franck n'attend pas une seconde de plus pour quitter son poste de veilleur de nuit et monter dans sa voiture afin d'aller les chercher. Un quart d'heure de route lui sera nécessaire pour rejoindre l'aéroport, et les quelques minutes restant avant l'atterrissage, il les passera à patienter sur place.

Sa vie va enfin reprendre des couleurs.

Octobre 2015.

Munny fouille des yeux le paysage qui l'entoure et, lentement, enregistre chaque détail. Il semble ne faire qu'un avec les éléments. Comme toujours lorsqu'il fait ça, Diaz ne dit rien ; bien qu'il n'ait jamais compris ce que son collègue ressentait dans ces moments-là, il imagine que ses origines mohaves, une tribu amérindienne qui peuplait les rives du fleuve Colorado, ne sont pas étrangères à cet état. Et à chaque fois, après quelques minutes, il éprouve la sensation d'être observé de toute part. Si au début de leur collaboration cela le mettait mal à l'aise, aujourd'hui, sans qu'il puisse se l'expliquer, ces étranges présences le rassurent, comme s'il se sentait enfin accepté par ces entités qui, bien qu'elles soient invisibles, lui donnent l'agréable impression d'être bienveillantes.

Pour ne pas rester à rien faire, il s'est accroupi au-dessus du corps, espérant trouver un indice sur cette peau blanche souillée de sang.

Lorsque Munny sort de son « état second », il lance avec détermination :

« Oui, c'est bien notre homme.

– Eh bien, ce salopard s'imagine sûrement intouchable, parce qu'il a pris de gros risques cette fois. En venant ici il aurait pu se faire surprendre à tout moment. Remarque, c'est peut-être justement ce qu'il recherchait. Il a pris de l'assurance et a besoin de dose plus forte d'excitation. »

Diaz termine ses propos avec une pointe de rage qui n'échappe pas à son collègue.

« Cela veut dire aussi qu'il va finir par faire une erreur, *compañero*, et ce jour-là nous serons prêts à lui passer les menottes.

– Espérons-le, grand chef. Mais demande à tes esprits qu'ils nous donnent des indications sur lui, parce que j'en ai marre de compter ses victimes. »

Soudainement interrompus par les manœuvres d'une camionnette habillée du mot « CORONER », ils assistent maintenant au triste ballet des gars venus embarquer le corps.

Ils rejoignent l'inspecteur.

« Hé, Curtis, l'interpelle Munny, vous allez appeler le légiste pour lui dire d'écourter tout ce qu'il avait prévu de faire aujourd'hui. Et de prévoir deux sièges de plus pour l'avant-première de l'autopsie.

– O.K., c'est comme vous voulez. »

... et il va être ravi, rajoute le flic pour lui-même.

Agacé, mais résigné, il plonge la main dans sa poche intérieure et en ressort un téléphone portable. Les sonneries s'enchaînent, l'attente paraît longue. Puis l'interlocuteur finit par décrocher.

« Allô, Jack ? C'est Curtis. Écoute, vieux, il va falloir que t'arrêtes ce que tu es en train de faire pour te mettre immédiatement sur le meurtre de Bernal Heights Park, le corps ne va pas tarder à prendre la route en direction de ton labo... Ça va, ça va, râle pas. Je sais que tu as autre chose à foutre, mais de mon côté j'ai affaire à deux fédéraux qui se prennent pour Starsky et Hutch. Ils sont venus me chier sur les pompes et sont maintenant décidés à parfumer les tiennes... Ouais, eh bien tu leur diras toi-même, ajoute-t-il après avoir laissé l'homme proférer des injures dans le combiné, parce que nous serons là dans quarante-cinq minutes maxi. »

Sa conversation terminée, il fait maintenant face à Diaz et Munny, qui s'avancent déjà vers lui.

« Le toubib est prévenu et il vous attend... avec impatience. »

Le bruit caractéristique de la fermeture du sac mortuaire remontant le long du cadavre l'interrompt. Au même moment, et comme un mauvais présage, une nuée d'oiseaux s'envole dans un vacarme trahissant leur affolement.

Les trois représentants de la loi ne restent pas plus longtemps sur place. Ils regagnent leurs véhicules et partent à la suite de la camionnette qui fonce en direction du centre médico-légal.

À bord d'un énorme Chevrolet pick-up noir, les deux agents ont dévalé sans mal les lacets abrupts de la colline et se faufilent maintenant dans les ruelles à angles droits. C'est Diaz qui est au volant : natif de ces quartiers, il déjoue facilement les pièges tendus par la circulation dense qui nourrit en quasi permanence les artères principales.

Curtis, de son côté, ne les lâche pas d'une semelle. Collé à leur pare-chocs, il veut être sûr de ne pas louper la rencontre entre ces super cow-boys et ce charognard de légiste. S'il est indiscutablement un des meilleurs dans son domaine, il est également affublé d'un caractère bien trempé et sa réputation n'est plus à faire au sein du SFPD.

Cela va faire bientôt quinze ans que Jack Patton pratique la médecine légale. Trapu, les muscles du cou extrêmement développés et le nez épaté, tout chez lui trahit son passé de boxeur. Et c'est ce qui explique la réputation de son tempérament.

Avant chaque autopsie, il s'isole un instant pour se concentrer, exactement comme il le faisait durant l'heure qui précédait un combat car, comme sur un ring, il doit être vigilant : la moindre erreur, un oubli ou un échantillon contaminé, peut retarder l'avancée des hommes chargés de l'enquête. Ou pire, les orienter dans une mauvaise

direction. L'échec n'a pas sa place ici, sous peine de gonfler le tableau des victimes.

Après le coup de fil de Curtis, il s'est enfermé dans son bureau et s'est planté devant son meuble hi-fi, puis il a ouvert le premier tiroir pour passer en revue sa collection de vieux 33 tours, un à un, jusqu'à ce que l'un d'eux l'interpelle.

Son choix se porte sur *Duke Ellington & John Coltrane*, un chef-d'œuvre de 1962 où deux monstres sacrés du jazz font cohabiter piano et saxophone avec un talent hors du commun.

Il a enlevé ce précieux trésor de sa pochette et a délicatement passé un chiffon sur les « labours de ce champ musical », comme un rituel, depuis le centre jusqu'au bord extérieur, en s'assurant qu'aucun sillon ne soit endommagé.

La première face du vinyle n'est pas terminée lorsque retentit la sonnerie du téléphone posé sur le coin de son bureau. Il baisse le volume et attrape le combiné : la secrétaire médicale au bout du fil lui annonce alors que le corps vient d'arriver et qu'il est transféré en salle d'autopsie. On n'attend plus que lui.

D'une réponse courte, il expédie la conversation, puis, avec toujours autant de soin, range son précieux album avant de s'engager dans les couloirs en direction des sous-sols.

À son arrivée, le personnel a déjà installé le cadavre sur la table de travail en suivant le protocole à la lettre.

Trois personnes patientent autour.

« Messieurs, lance-t-il sèchement.

– Salut, Patton, lui répond Curtis, je te présente l'agent spécial Munny et l'agent spécial... »

Le flic se rend alors compte que dans la confrontation il n'a même pas retenu le nom de l'adversaire du moment.

« ... de merde, complète Diaz instinctivement, latino de merde. »

Curtis offre alors un énorme sourire à l'homme en blouse blanche.

« Bienvenue dans mon univers ! » ajoute-t-il sur un ton moqueur.

6 juillet 2013, 2 h 15.

À l'arrêt depuis cinq minutes, Franck râle au volant de son bolide. C'est une Firebird rouge de 1978 et un aigle aux ailes déployées dessiné sur le capot protège le moteur qu'il fait monter dans les tours. Il a l'utopique espoir, en faisant ainsi rugir son bolide, d'obliger les quidams coincés dans le bouchon avec lui à réagir.

Pris par l'euphorie de retrouver ses amours, il a oublié qu'un énorme salon, baptisé Dreamforce, se déroule actuellement tout près des quartiers de Little Italy, plusieurs délégations formées d'hommes politiques et de grands patrons sont venues de différents pays étrangers pour débattre sur les nouvelles technologies, ce qui explique que la circulation soit si compliquée. Il sait que désormais il ne pourra pas être à l'aéroport lorsque l'avion de Jessica et Évelyne touchera le sol. Et ça le met hors de lui.

Brusquement, une voiture remonte la file par la droite, forçant les autres automobilistes à s'écarter à grands coups de klaxon. Franck regarde les phares grandir dans son rétro. Des souvenirs douloureux lui reviennent à l'esprit. Lorsque les deux points lumineux sont à sa hauteur, il serre alors si fort son volant que les articulations de ses mains sont blanches. Des gouttes de sueur apparaissent sur son front en même temps que sa respiration s'accélère. Il est agité, presque pris de panique. Des images se forment maintenant sur ses pupilles dilatées.

Mossoul, les plaines de Ninive.

Il fait partie d'un convoi militaire protégeant la population locale d'un massacre annoncé. À ses côtés, son binôme, son ami, son protecteur. Son protégé.

Ils sont membres d'une unité des forces spéciales américaines baptisée « Delta Force », dont l'existence n'a jamais été officiellement reconnue. Spécialisés dans l'antiterrorisme, ils ont une grande maîtrise du combat et manipulent des armes aux technologies avancées.

Ils sont dans un camion à ridelles contenant plusieurs familles, hommes, femmes et enfants, ainsi que le peu de biens qu'ils ont eu le temps de prendre avec eux avant d'être évacués. Devant eux, un véhicule identique au leur lève d'énormes nuages de poussière. Ils arrivent dans un village en ruine au bord du désert où tout signe de vie semble avoir disparu. Le convoi s'engage lentement dans les petites ruelles. Le rugissement des moteurs, qui rebondit sur les murs blancs parsemés d'impacts d'armes de plus ou moins

gros calibres, donne à ce lieu une impression de cataclysme, d'apocalypse.

Sur le sol, au coin d'une intersection, Franck aperçoit un morceau de chiffon, cousu de façon à ressembler à une poupée, il pense immédiatement à sa femme, enceinte, qui l'attend au pays. Un sifflement le sort de ses songes avant qu'une détonation n'assiège ses tympans avec violence ; le tout est immédiatement suivi par un bruit de verre brisé, puis c'est la sensation que des dizaines d'insectes assaillent son visage et pénètrent dans chacun de ses orifices. Les yeux fermés, il peut sentir un goût âpre parcourir sa bouche, un goût qu'il connaît bien. Celui du sang.

Lorsqu'il ouvre à nouveau les yeux, la vision qui s'offre à lui est celle de l'intérieur de la cabine mouchetée de liquide pourpre. Et sur le tableau de bord, les restes d'une mâchoire inférieure. Paniqué, il palpe le bas de son visage. Par réflexe, il laisse échapper un rire de soulagement en constatant qu'il est intact. Il se tourne alors vers son ami et le voit immobile sur son siège, choqué, ses deux mains plaquées au niveau de la partie manquante de son visage, le regard implorant. Puis c'est le bruit incessant d'un klaxon émanant d'une bagnole roulant droit sur le camion devant eux qui déchire l'air ; tous feux allumés, elle s'encastre dans le flanc du véhicule et une nouvelle explosion retentit.

Lorsque le chauffard a fini de le dépasser, Franck revient à lui. Il se frotte la joue, à l'endroit exact où un débris projeté par la voiture piégée lui a laissé une vilaine cicatrice. À peine remis de ses émotions, il allume l'autoradio et monte le volume suffisamment fort pour se changer les idées.

*

*6 juillet 2013, 2 h 15,
chez Rowdy Yates.*

Maggie est assise dans la cuisine. D'où elle se trouve, elle peut à la fois surveiller la porte d'entrée et l'heure affichée par le micro-ondes. Un filet de fumée s'échappe de la tasse de thé brûlant qu'elle tient entre les mains et dont elle tapote nerveusement le bord avec l'index. Rowdy est un homme tellement distrait qu'elle a peur qu'il ne se rende compte de rien. Elle lui répète sans arrêt, et en plaisantant, qu'il ne voit pas le monde qui se trouve derrière le bout de son nez, elle a donc semé des indices partout dans la maison, pour être sûre qu'il finisse par remarquer l'un d'eux. À son arrivée, il devrait commencer par se déchausser, alors elle a posé une paire de petits chaussons dans le meuble à chaussures. Puis, sachant qu'il boit souvent un verre de lait avant d'aller se coucher, elle a glissé un biberon dans le panier de bouteilles de lait du frigo, elle a été jusqu'à poser un *babyphone* sur

leur table de chevet.

Toute la maison est truffée « d'artefacts » de ce genre et elle espère bien que malgré l'heure tardive et la fatigue accumulée lors de son voyage, il s'en apercevra rapidement.

Mais la fatigue est plus forte que l'excitation et l'impatience, et elle finit par avoir raison d'elle. À bout de nerfs, elle bascule petit à petit sa tête sur son avant-bras et s'endort.

Septembre 2016.

Comme chassée par le vent glacial qui fouette le bateau, la lumière du jour commence à s'échapper. L'horizon était identique depuis des heures. De la flotte à perte de vue. Une putain d'étendue d'eau qui, paradoxalement, me rend claustrophobe. Je me sens prisonnier de ce gigantesque étai bleu, j'étouffe. J'ai envie de crier. L'air froid qui s'infiltrait par la moindre petite ouverture de mon manteau me gelait les os, alors j'ai fini par rentrer m'abriter dans cette coquille de noix pour traîner un peu dans les couloirs, n'osant pas rejoindre ma cabine, car Abigaël profitait du voyage pour prendre de l'avance dans ses travaux et je ne voulais pas la perturber avec l'affligeant spectacle que mon état renvoie.

En déambulant au hasard, je me suis retrouvé devant la porte du poste de pilotage et, en m'apercevant, le commandant m'a autorisé à pénétrer à l'intérieur. Depuis cette position, on peut apercevoir les immenses geysers qui se forment au-dessus de la proue quand les vagues frappent la coque.

Je trouve l'attitude des officiers présents inquiétante. Depuis plusieurs minutes, ils observent les éléments qui chahutent le bateau avec insistance sans dire un mot. Je crois lire de la tension sur les traits de leurs visages. Même ce crétin de Haddock a cessé de me balancer des blagues douteuses et à son regard je devine qu'il redoute quelque chose.

Un grésillement brise soudain le silence pesant qui s'est installé : il vient de la radio accrochée devant la barre et est immédiatement suivi par l'écho d'une voix paraissant si lointaine qu'on pourrait l'imaginer sortir des profondeurs abyssales. Bien que la conversation qui en découle soit dans la langue norvégienne cela ne m'empêche pas de comprendre, à l'attitude agressive du commandant, que les nouvelles ne sont pas bonnes. L'échange terminé, il repose sèchement l'émetteur et cale à nouveau ses mains sur la barre.

« Un problème ? lui demandé-je.

– Ouais, répond-il sans même me regarder, c'était la capitainerie d'Hammerfest, ils viennent de me confirmer quelque chose que je craignais déjà. Une violente tempête sévit au large. Elle vient de passer tout près des côtes de l'archipel russe François-Joseph et s'apprête maintenant à longer le Svalbard. D'après sa trajectoire elle va redescendre la mer de Barents en direction du nord de l'Europe. En clair, dans peu de temps elle sera sur nous. J'espère qu'elle nous

laissera tranquille le temps de vous débarquer, sinon il ne nous restera plus qu'à espérer qu'on aura assez de temps pour aller nous abriter à Ny-Ålesund sur l'île du Spitzberg. »

Le Spitzberg, « le manteau blanc au cœur noir ». C'est comme ça qu'Abigaël m'a décrit cet endroit. Encore une chose à laquelle je ne comprends rien. Comment peut-elle avoir des étoiles plein les yeux lorsqu'elle m'explique les conditions de vie de ce morceau de terre coincé entre la mer de Barents, la mer du Groenland et l'océan Arctique ?

Là-bas la température moyenne annuelle est de moins cinq degrés et à l'entendre on n'y trouve que de la glace, de la neige et des pierres. Il y a plus d'ours blancs que d'hommes, ce qui oblige à des déplacements en groupe et armé. Cerise sur le gâteau, le soleil se fait la malle de mi-novembre à mi-janvier. Un vrai paradis sur terre !

Elle me parle souvent de cet endroit après les longues discussions qu'elle tient parfois avec un docteur en biologie marine basé sur place, Harald. Il travaille au centre de recherche et de surveillance de l'environnement de l'Arctique. Les connaissances complémentaires de l'un et de l'autre ont rapidement fait s'installer une belle amitié. Tous deux ont pour objectif commun de protéger le diamant bleu recouvrant les trois quarts de notre planète des excès de l'humanité.

« Le diamant bleu », il faut toujours qu'elle foute des couleurs partout. Selon elle : « Lorsque les hommes auront appris à lire ce qui se trouve derrière les couleurs de la nature, ils auront enfin compris la terre. Peut-être arrêteront-ils, alors, de tout saccager ! »

L'homme dans sa globalité n'est pas le seul à en prendre pour son grade. Régulièrement, elle met le doigt sur mes travers et s'emporte en pointant mes dépendances créées par notre société.

« Entre tes iPhone et la quantité innombrable d'accessoires qui vont avec, ton pick-up et ton anglaise décapotable au très généreux treize litres au cent, et ton suicide programmé à grands coups de cholestérol par l'ingestion, à outrance, de viande provenant d'élevage aux proportions démesurées, tu contribues tous les jours à détruire ce que nous avons sous les pieds. Tout comme, avec tes foutus sandwichs au thon provenant des pêches intensives dont les chaluts labourent les fonds marins, tu participes à la destruction des océans. Et je ne te parle même pas des mégots de Pall Mall que tu sèmes à travers toute la ville, n'importe quel autre crétin avec la clope au bec qui passera par là dans deux ans, temps nécessaire à leur dégradation, sera encore capable de te suivre à la trace ! »

Et quand elle est dans un tel état, croyez-moi, il est préférable de ne pas la contredire et de laisser la conversation se terminer toute seule.

Mais je vous raconte tout ça et je me rends compte que je n'ai même

pas pris le temps de vous expliquer en quoi consiste son job.

Abigaël est chercheuse en biotechnologie ; avant de la rencontrer j'associais cette combinaison de mots avec la formule « trucs pompeux pratiqués par des quinquagénaires barbants ». Mais ma vision des choses a changé un soir où elle m'a débité, avec un incroyable enthousiasme, tout un tas de termes scientifiques parfaitement incompréhensibles et le tout enveloppé dans des sous-vêtements à dentelles qui avaient largement dépassé la frontière de l'indécence. Elle était divine. Bizarrement, le mâle que je suis a accordé toute son attention à la scientifique qui s'offrait à lui.

Aujourd'hui, elle fait partie du département de microbiologie nouvellement créé au sein de l'université de Stanford située entre San José et San Francisco, et elle travaille sur l'étude d'une bactérie produisant un arsenal d'enzymes de dégradation du pétrole extrêmement efficace. Après avoir bossé en collaboration avec un centre allemand sur le génome de ces petites bêtes pendant des années, l'heure était venue de faire des essais sur le terrain, c'est-à-dire dans les eaux froides de la mer de Barents. Le département de microbiologie de Stanford a donc profité de la mise en service d'une plateforme pour passer un accord avec son propriétaire, afin qu'il accepte qu'un de leurs chercheurs monte à bord et profite de leurs installations.

Nous voici donc, Abigaël et moi, en route pour un ballot de ferraille flottant.

Octobre 2015.

La lumière du scialytique inonde le cadavre exposé au milieu de la pièce et, comme un chef d'orchestre, Patton se prépare en s'assurant que rien ne sera laissé au hasard. Lorsqu'il s'estime prêt, il met en route un petit magnétophone qu'il pose aussitôt à côté de ses outils préparés sur un chariot à roulettes.

« Bien, commençons, dit-il à haute voix tout en tournant autour de la masse inerte. Le sujet est une femme blonde à la peau blanche qui doit avoir entre 30 et 40 ans... »

Il inspecte chaque morceau de peau, chaque bourrelet de chair morte, obligeant les flics à se pousser sans même les regarder ou s'excuser. Il est sur son territoire et derrière ses lunettes de protection, il a le regard noir.

« Elle ne semble pas présenter d'anomalie physique en dehors des sévices subis, continue-t-il, on peut donc constater des marques au niveau de ses poignets et de ses chevilles indiquant très clairement qu'elle a été attachée. D'autres traces sont également présentes à l'intérieur des coudes, signe que l'on a certainement dû lui injecter des substances directement dans le sang, mais l'examen toxicologique nous en dira plus. »

Il s'arrête et bascule légèrement le corps sur le côté pour observer le dos de la victime.

« Prends une paire de gants et aide-moi », lance-t-il à Curtis, qui s'exécute immédiatement afin de maintenir le cadavre sur le flanc. « Des éraflures sont présentes dix centimètres en dessous des omoplates, ce qui signifie probablement que la victime a dû se cambrer à plusieurs reprises pour essayer d'échapper à ses liens, on peut également voir des éraflures identiques à l'arrière des cuisses. »

Tout en terminant sa phrase, le médecin a empoigné un couteau d'autopsie ainsi qu'une pince à dissection et fait un prélèvement de tissu abîmé avant de replacer le corps sur le dos. Dressé devant le spectacle qui s'offre à lui, il reste ainsi à observer ce qui reste de cette jeune femme.

« Et maintenant ? » lâche Munny, qui attend avec impatience le moindre indice pouvant le mettre sur une piste.

Pour la première fois depuis qu'ils sont dans cette salle, Patton lève la tête vers ses invités.

« Maintenant on fait une visite de l'intérieur et vu la taille de cette plaie, il faut s'attendre à ce que la déco ait été refaite, alors on va faire

ça tranquillement. »

Certain d'avoir suffisamment appuyé sur les derniers mots pour que ceux-ci soient explicites, le légiste se concentre à nouveau sur sa tâche.

« Une très large plaie se dessine sur l'abdomen, la peau est entaillée depuis le nombril jusqu'au milieu de la poitrine. »

Il s'interrompt et se tourne vers son chariot pour attraper un scalpel et un costotome. En voyant cette sorte de sécateur, Munny ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec cette pince que l'on utilise pour découper le poulet.

Alors que Patton s'apprête à écrire sur le thorax, avec son bistouri, le « Y » qui lui permettra d'avoir un plus large accès aux organes internes, il arrête subitement son geste et, avec précaution, se met alors à palper les abords de la déchirure existante. Il se rend immédiatement compte que ses doigts s'enfoncent anormalement. Il repose ses outils tranchants et étire les peaux sur le côté à l'aide de pinces de Kocher.

L'accès aux entrailles étant fait, il plonge une main à l'intérieur et ce qu'il craignait devient une évidence.

« Ça va aller plus vite que prévu », lance-t-il à son auditoire.

Étonnés, les spectateurs attendent qu'il s'explique.

« Le corps et l'appendice xiphoïde du sternum ont disparu, les côtes ont été sectionnées au niveau des échancrures costales, depuis la deuxième jusqu'à la septième. Il y a également des traces de clampages.

– Hé, Doc !? On n'est pas de la partie. Ça veut dire quoi tout votre charabia ?

– Que la, ou les personnes responsables de ce carnage ont fait en sorte de dégager le chemin pour pouvoir la vider. Et que la victime était très probablement vivante lorsqu'on a commencé à lui retirer l'intérieur. »

Il accompagne ses mots en exécutant un léger mouvement de côté permettant aux flics d'avoir accès à la scène. Tous restent un instant immobiles devant le spectacle de ce corps décharné.

Pris de haut-le-cœur, Curtis se retourne et se penche légèrement vers l'avant en réprimant comme il peut son envie de rendre.

Les deux agents, quant à eux habitués à ce genre d'atrocités, fixent Patton.

« C'est possible ça, toubib ? Enfin, je veux dire... vous essayez de nous faire croire qu'elle était consciente de ce qu'on lui infligeait ?

– Je n'ai pas dit qu'elle était consciente, j'ai dit qu'elle était vivante. Heureusement pour elle, l'hémorragie a dû être tellement importante que son calvaire n'a pas dû durer très longtemps. Mais j'imagine que l'esprit malade qui a fait ça cherchait à voir la souffrance sur le visage

de sa proie et qu'il y a très certainement trouvé du plaisir. »

Après cet aparté, Patton a terminé d'examiner l'intérieur du corps en effectuant tous les prélèvements nécessaires. Puis il a pratiqué une incision au sommet de la nuque afin de retourner la peau jusque sur le visage dans le but d'ouvrir la boîte crânienne.

6 juillet 2013, 2 h 45.

« Nous interrompons nos programmes pour un flash spécial : il y a une vingtaine de minutes un terrible accident impliquant un Boeing 777 de la compagnie sud-coréenne Asiana Airlines a eu lieu à l'aéroport international de San Francisco, celui-ci aurait fait plusieurs morts ainsi que des blessés, dont certains seraient dans un état grave. En effet, alors qu'il était en phase d'approche, l'avion aurait décroché et fini par s'écraser sur la piste. Un de nos correspondants est actuellement en route pour couvrir l'évènement et nous ferons un nouveau communiqué dès qu'il sera sur place et que nous serons en mesure de vous en dire plus. »

L'annonce à peine terminée le programme musical reprend à l'endroit où il avait été interrompu.

Franck regarde la façade de son autoradio, se demandant s'il a bien compris ce que ce journaliste vient de dire. Il relève la tête, les yeux dans le vague, l'esprit embrumé par l'information qu'il vient de recevoir.

L'aéroport. L'avion aurait décroché. Asiana Airlines...

Les mots rebondissent dans l'habitacle comme un écho morbide.

Devant lui, le haut des immeubles est recouvert d'un tapis orangé qui se prolonge dans le ciel. Il sépare l'obscurité en deux comme les lacets du Phlégéthon, fleuve de flammes du royaume d'Hadès, sépare les enfers.

Franck réalise alors la gravité du moment qu'il est en train de vivre. Il panique. Il faut qu'il sorte d'ici et qu'il les rejoigne au plus vite.

Il pousse un cri. Un cri de terreur. Un cri de rage.

Aucun des véhicules prisonniers de la file d'attente ne semble vouloir bouger, alors il ouvre sa portière et sort en catastrophe pour courir en direction du drame. Son passé de militaire, pas si lointain, lui permet d'être encore capable de garder une allure soutenue sur de longues distances.

Il remonte San Bruno Avenue et bifurque sur McDonnell Road ; là, il longe un grillage haut de trois mètres ponctué par des bandes de fil barbelé courbées vers l'extérieur empêchant quiconque de passer par-dessus. Derrière cette barrière qui s'étend à l'infini se trouve un immense parc automobile et encore au-delà ce sont les bâtiments dans lesquels chaque jour transitent des milliers de personnes. Plus loin encore ce sont les pistes et leur tour de contrôle et c'est de là que monte une énorme colonne de fumée mise en lumière par les éclairages surpuissants bordant les rampes d'accès aux cieux.

Franck ne s'arrête pas de courir, il fait aussi vite qu'il le peut tout en jetant des coups d'œil réguliers vers le décor de feu. Les gyrophares accompagnés par leur dramatique fanfare sont de plus en plus nets malgré le bruit du trafic routier.

Dans sa course folle il arrive maintenant devant l'entrée d'un parking couvert. Redoublant d'efforts, il se précipite à l'intérieur et se met à slalomer entre les voitures et les piliers en béton jusqu'à atteindre l'autre extrémité du bâtiment. Passé ce point, il progresse sur un tapis d'herbe humide en direction du groupement de véhicules des services de secours, dernier rempart avant le point d'impact de l'avion dans lequel se trouvaient sa femme et sa fille. Les camions-citernes rouges continuent d'affluer en tous sens autour de la carlingue qui n'est plus qu'une ombre dans ce mur incandescent ; ils balancent des jets nourris de neige carbonique tandis que le bourdonnement sinistre des flammes prend le pas sur leurs sirènes hurlantes.

Franck est maintenant assez proche pour mesurer l'étendue du désastre. Il aperçoit dans une zone à l'écart de petits monticules recouverts d'un long morceau de tissu, qu'il devine blanc, et comprend immédiatement que ce sont des corps qui sont allongés là. Puis viennent à lui les plaintes de l'acier se déformant sous les assauts de la chaleur, accompagnées par de petites explosions dues aux différents éléments que le feu rencontre sur son passage.

Au milieu de ce décor cataclysmique, de nouvelles images de guerre apparaissent. Il se revoit déambuler, hagard, sur le sable chaud, l'un des hommes de sa troupe venant de marcher sur une mine antipersonnel. Comme ici, il faisait nuit. Comme ici, le chaos régnait.

Un violent cri le fait sursauter et le sort de sa torpeur, c'est un pompier qui s'époumone pour attirer l'attention de ses collègues autour de lui : il désigne du doigt une personne affolée, gesticulant dans tous les sens et agitant les bras pour essayer d'échapper au piège des flammes dont elle est la cible. Le plus près d'entre eux se précipite immédiatement et se jette en avant pour mettre à terre ce brasier articulé tandis que d'autres s'évertuent à les faire disparaître sous un tapis de mousse blanche. Mais le soldat du feu refait surface rapidement. Pendant un instant, il fixe le corps qu'il vient d'accompagner vers la mort dans cette ultime étreinte, puis, résigné, se focalise à nouveau sur l'oiseau de fer avec l'espoir de réussir à sauver quelqu'un.

Franck regarde la scène se dérouler, sans réaction, se demandant si tout ceci est bien réel. Une déflagration plus forte que les autres retentit alors et, pour se protéger de la chaleur, il place sa main en barrage devant son visage. En regardant danser le paysage devant lui, les idées s'entrechoquent dans son esprit. Elles sont noires, destructrices.

Il faut qu'il retrouve Jessica et Évelyne.

Septembre 2016.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Abigaël, qui me cherchait depuis un bon moment, vient de faire son apparition dans le poste de pilotage. Le menton enfoncé dans son col, elle est trempée et visiblement frigorifiée.

Je m'apprête à lui répondre, mais après avoir accroché sa parka sur le portemanteau fixé à côté de la porte, elle se penche et secoue sa chevelure avant que les gouttes ne lui dégoulinent dans le cou. Devant cette drôle de danse, les hommes présents échangent des regards entendus avec le même rictus moqueur aux lèvres. Mais lorsqu'elle lance son buste en arrière, dessinant au passage un soleil de jais piégé dans l'extrémité de ses cheveux, tous retiennent alors leur respiration. Maintenant redressée, d'un coup sec, elle chasse de ses doigts les quelques gouttelettes rebelles de sa toison s'immisçant dans son col ; une mèche légèrement ondulée glisse devant son regard bleu et vient zébrer la blancheur de la peau de sa joue. Plaçant celle-ci délicatement derrière son oreille, elle se rend compte qu'elle est au centre des attentions. Les sourires ont disparu, ils sont remplacés par des regards laissant deviner des pensées obscènes. Elle fixe l'assemblée d'un air dédaigneux, leur renvoyant ainsi l'image qu'ils dégagent.

« O.K., les mecs ! lance-t-elle avec aplomb. Question : à la maison, comment vont bobonne et les gosses ? »

Boum ! voilà, ça c'est mon Abigaël. Il y a deux choses que vous devez savoir sur elle : premièrement, ne pas l'emmerder sur son terrain de l'écologie et deuxièmement ne jamais l'envisager à l'horizontale si elle ne vous a pas invité à le faire. Cela fait bientôt dix ans que nous sommes ensemble et je peux vous assurer que je fais encore vachement gaffe à cette deuxième loi.

L'afflux d'hormones ayant été maîtrisé, et faisant mine qu'il ne s'était rien passé, chacun reprend la tâche qui l'occupait avant l'incident. Même le capitaine, qui malgré tout n'a pu s'empêcher de pouffer. Sur sa droite se trouve son second, un homme grand et mince à qui le nez cassé et le faciès angulaire donnent des allures de toile de Picasso dans sa période totalement incompréhensible pour moi. Accroché à ses jumelles, ce dernier prend la parole sur un ton monocorde :

« La voilà. »

Bras tendu, il désigne l'édifice qui apparaît et disparaît, au gré des

humeurs des flots, derrière le bastingage avant. Au fur et à mesure de notre progression, celui-ci grossit.

« Je vous présente Goliath ! beugle Haddock. La plateforme pétrolière la plus septentrionale au monde. »

Cette forteresse imprenable ressemble à une tour de fer dont le gigantisme rend totalement illogique à mes yeux sa présence à la surface de l'eau. Et, comme si les éléments voulaient ajouter un effet à la scène, quelques éclairs traversant le ciel en arrière-plan prêtent au décor un air de vieux film d'horreur.

Le capitaine donne aussitôt l'ordre de ralentir les machines pour être sûr de rester à une distance respectable et ainsi éviter tout risque de collision avec cette île flottante.

Débute alors pour nous une attente que j'imagine vite devenir interminable. Abigaël m'a attrapé la main pour m'entraîner avec elle dans notre cabine. En chemin, elle m'a expliqué l'avancée de ses recherches avec un enthousiasme évident qui me ravit. De son côté, l'importance et la considération nouvelle que je porte à ses travaux, lui permettent l'épanouissement nécessaire à son bonheur. Nous avons enfin retrouvé la complicité que les années avaient érodée.

Devant son ordinateur portable, les feuillets du dernier dossier qu'elle me montrait sont restés étalés en désordre ; elle n'a pas eu le temps de m'expliquer la totalité de son contenu, car elle s'est interrompue lorsqu'une vague plus virulente que les autres nous a fait tanguer violemment.

« Tu sais, plus nous approchons et plus cette tempête me fait peur, David. »

L'inquiétude pouvait se lire sur son visage et si jusqu'ici elle n'avait rien dit de ce qu'elle ressentait, c'était surtout pour éviter de m'inquiéter. Je dois avouer que je ne suis pas beaucoup plus rassuré de savoir que je vais me retrouver à plusieurs dizaines de kilomètres des côtes, enfermé dans une cage d'acier et en proie aux éléments déchaînés. Perdu dans l'immensité de l'océan, je commence à éprouver un sentiment de claustrophobie angoissant.

« Je comprends tes craintes, dis-je, et je les partage, mais nous ne serons pas seuls là-bas et je suis convaincu que tout est prévu pour que nous soyons en sécurité.

– Oui, je sais tout ça et je suis sûre que je m'inquiète pour rien, mais je suis tout de même perturbée par la violence avec laquelle les vagues nous percutent et tu as entendu le capitaine, cela ne va pas aller en s'améliorant. Et puis, j'ai un mauvais pressentiment. »

Décontenancé, je ne m'attendais pas à une telle annonce.

« Comment ça ? Explique.

– Je ne sais pas, j'ai une étrange impression, comme si... ho écoute

ne fais pas attention, je suis stupide.

– Je t’interdis de penser ça, n’importe qui à notre place aurait les mêmes angoisses. Viens par ici. »

Me sentant impuissant face à sa détresse, je me suis contenté de la prendre dans mes bras et de la garder ainsi, blottie contre moi, toute la nuit. Ce sont de violents coups frappés contre notre porte au petit matin qui nous ont sortis de notre léthargie.

« Hé, les citadins, enfilez vos liquettes et préparez-vous ! Il y a une légère accalmie alors il ne faut pas traîner si vous voulez débarquer. »

Je m’assois au bord du lit et j’essaye de rassembler mes esprits après ce réveil brutal.

De nouveaux coups résonnent.

« Hé, ho ! Y a du monde là-dedans ?

– Ça va, tonton, on a compris », lancé-je avec fermeté, énervé par la façon dont on me sort du sommeil.

« Ouais, ben, magnez-vous parce que d’après le capitaine ça ne durera pas et ça n’annonce rien de bon. »

Son message transmis, on entend les pas du matelot s’éloigner dans les couloirs. Abigaël émerge doucement à son tour, elle s’étire sur le dos, la tête posée sur son bras replié. Tournée dans ma direction et le drap ne lui recouvrant que la moitié du corps, je la regarde en repensant à la discussion de la veille. L’oppression se fait de plus en plus grande, comment pourrais-je prendre soin d’elle dans cet univers hostile ?

*

Après avoir rassemblé nos affaires sur le pont, nous observons avec admiration les mouvements donnés à son navire par le vieux loup de mer. Il dirige d’une main de maître une manœuvre d’approche pour que nous puissions monter à bord d’un canot qui nous transitera jusqu’à l’échelle permettant l’accès à la plateforme.

Deux énormes projecteurs fixés à la proue nous permettent de distinguer nettement les contours de notre destination finale. De forme parfaitement cylindrique, on pourrait croire que Poséidon lui-même a posé là une des quatre pièces protégeant les coins de son jeu d’échecs. Et les silhouettes en mouvement qui apparaissent de-ci de-là derrière les ouvertures éclairées mettent en évidence le gigantisme de la structure.

Saucissonnés dans des gilets de sauvetage, nous avons gravi les obstacles les uns après les autres. Bien que la tempête nous ait offert un court moment de répit, nous avons tout de même été suffisamment ballottés pour devoir nous y reprendre à plusieurs reprises avant d’atteindre une ouverture sur le flanc du mastodonte. Au sommet,

d'immenses containers, dont on nous a expliqué qu'ils sont constitués essentiellement de denrées alimentaires, de médicaments, et autres nécessités pour la vie en autarcie, ont été charriés par une énorme grue et sont arrimés par des câbles métalliques. Abigaël regarde le tout avec intérêt, car une partie de son matériel s'y trouve également.

Nous sommes une dizaine à embarquer à bord du complexe pétrolier. En dehors de mes trois collègues, j'ai cru comprendre que trois sont des techniciens et ingénieurs appelés en renfort ; ils sont spécialisés dans l'extraction du pétrole. Deux autres viennent remplacer des gars qui eux doivent retourner sur la terre ferme en urgence.

Nous serons donc quatre à faire des rondes sur un site plus grand que deux terrains de football et parcouru par cent vingt personnes.

« Que du bonheur », me répétait en boucle Lorenzo Lamar, un de mes collègues à l'humour grinçant. « Et je te parie qu'en plus les rares nanas sur place auront les épaules plus larges que les miennes », avait-il rajouté un soir où il avait dîné à la maison.

Lui a été embauché à peu près à la même période que moi. Au début, nos échanges étaient strictement professionnels, il causait « utile », puis avec le temps, il a fini par baisser la garde. Depuis, nous nous entendons plutôt bien. Je crois que si notre entente est si bonne c'est parce que, comme moi, il a un caractère bien trempé et une franchise à toute épreuve. Et puis, surtout, Abigaël l'apprécie, ce qui n'a été le cas d'aucun de mes anciens collègues et encore moins des amis avec qui il m'arrive d'aller boire un verre de temps à autre.

Nous voici donc enfin à l'intérieur du monstre d'acier, tous ficelés dans nos gilets de sauvetage comme des rôtis ayant attrapé la jaunisse.

Octobre 2015.

Assis dans le bureau de Curtis, Munny et Diaz ont une désagréable sensation de frustration. Malgré tous les efforts déployés par Patton lors de l'autopsie pour ne laisser passer aucun détail, celle-ci n'a pas apporté d'éléments nouveaux permettant de faire avancer l'enquête. Ils attendent maintenant les résultats des examens effectués sur les prélèvements faits par le toubib, mais bien qu'ils les espèrent plus parlants, ils ne fondent pas beaucoup d'espoir dessus.

« Cet enfoiré s'est encore débrouillé pour ne laisser aucune trace », lâche le Portoricain, assis devant un fond de café.

Excédé par l'immobilisme qu'ils subissent, il tape nerveusement le sol avec son talon, ce qui donne l'impression que sa jambe est montée sur ressort.

« T'énerver ne changera pas la donne, essaie de te calmer, Diaz, tous les tueurs en série finissent par faire une erreur et nous serons là en embuscade pour lui tomber sur le paletot.

– Ouais, tu as raison, mais en attendant, on compte les victimes et ça me met hors de moi. »

Ils sont interrompus par Curtis, entrant dans la pièce avec une cafetière pleine dans les mains.

« Tenez, il est infâme, mais ça vous réchauffera. »

Diaz remplit sa tasse sans prendre le temps de remercier le flic.

« Vous avez des nouvelles des équipes que vous avez envoyées relever les caméras du quartier où s'est passé le crime ?

– Ils ont récupéré quelques fichiers qu'ils sont en train de visionner, mais pour l'instant, c'est le néant. Et de votre côté, si vous m'en disiez un peu plus sur cette affaire ? Allez savoir, peut-être qu'un péquenot comme moi pourrait vous aider. »

Il a regardé Diaz par-dessus son verre en prononçant cette phrase. L'Indien n'attend pas que le ton monte pour monopoliser l'attention.

« On court après un fantôme, dit-il, et cela fait un an et demi que ça dure. Il ou elle agit toujours selon le même mode opératoire et la femme que vous avez vue allongée sur la table hier est sa cinquième victime.

– Vous voulez dire qu'à chaque fois vous les avez retrouvées... dans cet état ?

– Oui, vidées. Comme les grenouilles que l'on donne aux gamins pour leur cours de physique à l'école.

– Mais enfin... dans quel but ? lâche Curtis.

– Bonne question, inspecteur, ironise Diaz, lorsque vous serez en mesure d’y répondre, n’hésitez pas à nous mettre dans la confiance. »

Curtis passe derrière son bureau pour s’installer dans son fauteuil et ouvre le premier tiroir du petit meuble sur sa droite. Il sort un cendrier, trois verres à whisky et une bouteille de Woodford, un bourbon du Kentucky.

« Si on faisait une pause avec les provocations ? » dit-il en exhibant deux verres sous le nez des fédéraux.

Assis face à lui, Diaz hésite un instant, puis il finit par se décoller du dossier de sa chaise et attrape ce que le flic lui tend pour lui signifier qu’il accepte la trêve.

« Est-ce que, à tout hasard, votre affaire serait en rapport avec ce qui s’est passé dans les quartiers de Fillmore et Richmond ? les questionne encore Curtis.

– Oui. Et il ne s’est pas limité à San Francisco, il a également frappé plus au sud, à Daly City.

– Westmoor Park ?

– Dans le mille.

– Mais, pourquoi ne sommes-nous pas au courant de tout ça, pourquoi tant de mystère autour de ces affaires ? »

Munny s’interrompt le temps d’avaler une gorgée d’eau de feu.

« L’hystérie collective, inspecteur. Si vous additionnez la moitié nord du comté de San Mateo à la ville de San Francisco on a, au bas mot, quelque cinq millions d’habitants. Vous savez aussi bien que nous que tôt ou tard il va y avoir une fuite dans la presse et le plus tard sera le mieux, parce que lorsque toute cette population sera au courant de l’affaire, les standards téléphoniques des commissariats vont être saturés d’appels. Tout le monde voudra dénoncer son voisin ou son épicier à cause de la petite lueur lubrique qu’il aura remarquée lorsque celui-ci lui rend la monnaie. Les forces de police seront submergées de demandes et cela ne fera qu’arranger les affaires du tueur.

– O.K., je comprends votre démarche, mais le SFPD n’est pas rempli que de boulets prêts à lâcher une info pour quelques billets et je suis sûr que même vous, vous sauriez reconnaître que nos collaborations sont souvent bénéfiques. Que se cache-t-il derrière tout cela, pourquoi le FBI verrouille l’enquête à ce point ? »

Pris au dépourvu, Diaz et Munny se regardent comme s’ils attendaient l’approbation de l’un ou de l’autre.

Voyant qu’une brèche se forme, Curtis empoigne la bouteille.

« L’alcool délie les langues », dit-il en remplissant à nouveau les verres.

Puis il plonge sa main dans la poche intérieure de sa veste et en ressort un paquet de Lucky qu’il tend à ses interlocuteurs. Diaz place

la paume de sa main en barrage, tandis que Munny se laisse tenter. Après une brève hésitation, ce dernier libère une forte expiration et finit par se lancer :

« Avec notre dernier cadavre, cela porte à cinq le nombre de ses victimes, la première se nomme Stéfan Alekseïevitch Aminev, c'était un habitant du quartier de Richmond, il a été assassiné chez lui le 17 janvier 2014. Il n'avait pas de casier, c'était un homme sans histoire descendant d'une famille russe ayant mis le pied sur le territoire lors de la vague d'immigration de la fin du XIX^e siècle. La deuxième, Jarold Ulman. Lui, a été retrouvé à Fillmore le 9 août de la même année, dans les sous-sols d'un club de gym qui se trouve non loin de la célèbre salle de spectacle. C'était un militaire qui avait l'habitude de fréquenter le lieu, le genre colosse pratiquant la musculation régulièrement. Également inconnu des services de police, il n'y a rien à signaler pour lui non plus. On arrive à la victime numéro trois et cette fois c'est une femme, Carroll Bakerson. Trouvée en février dernier, c'était une Afro-Américaine dont le seul vice était de fréquenter très régulièrement la petite chapelle de son quartier. Pour la première fois, et deux trois qui suivent, le corps a été retrouvé "exposé", il était au bord de la Christmas Tree Point Road, sur la face nord des collines de Twin Peaks, dans des conditions assez similaires à celui que vous avez retrouvé. »

Médusé à l'écoute du récit du Mohave, Curtis a, sans s'en rendre compte, laissé se consumer sa cigarette entre ses doigts. Il ne sait pas si ce qui le perturbe le plus est ce qu'on lui raconte ou le fait qu'aucune émotion ne transparaisse dans le ton de la voix de l'agent fédéral, mais il ne peut cependant pas empêcher un frisson de remonter le long de sa colonne en faisant le lien avec l'autopsie de la veille.

Faisant mine de ne rien remarquer, Munny continue d'énumérer les crimes auxquels lui et son collègue ont dû faire face.

« Nous arrivons maintenant à Daly City, s'il a changé de ville sans que l'on puisse l'expliquer, le processus lui est resté le même. Il y a trois mois, le 12 juillet, des membres du prestigieux Lake Merced Golf Club ont eu la désagréable surprise de trouver un obstacle de plus sur un des greens. Andréas Campbell, 27 ans et ce qui semble encore être un "monsieur Tout-le-Monde".

– Et à tout cela, enchaîne l'inspecteur, on rajoute donc la jolie blonde que Patton a découpée pour nous hier ?

– Oui, et cela deux mois et demi après le dernier passage à l'acte. Les meurtres sont de plus en plus rapprochés, il faut que nous avancions rapidement si nous ne voulons pas avoir affaire à une liste longue comme le bras. »

L'énumération macabre étant terminée, Curtis observe les deux

agents pendant quelques secondes. Son expérience des années passées à élaborer des hypothèses en arpentant le bitume fait qu'une question lui vient automatiquement en tête.

Il pose son verre sur le bureau et toise les deux hommes.

« Et... je peux connaître votre théorie ? »

Septembre 2016.

Le grappin n'a pas encore libéré le dernier container apporté par le Yara Birkeland que déjà plusieurs employés de la compagnie pétrolière se sont agglutinés dans l'entrepôt donnant sur le quai de chargement. Si tous sont impatients de pouvoir retirer le ou les colis envoyés par leurs proches, d'autres attendent surtout les petites boîtes cartonnées destinées à remplir les distributeurs de tabac.

Le responsable de la sécurité incendie sur place, est là pour nous accueillir et il n'est pas seul. À ses côtés se trouve un homme au visage marqué par de profondes rides, mâchouillant un cure-dents.

« Bienvenue sur Goliath, annonce-t-il sur un ton que je juge ironique. Je me nomme Jürgens Frosgot et je suis ce que l'on appelle le *safety officer*. »

Tandis qu'il se présentait, les nouveaux venus connaissant déjà le lieu se sont éloignés.

« Voici mon second, continue Frosgot, M. Tommy Nowak, en cas de besoin et si vous ne me trouvez pas vous pouvez vous fier à lui. Tous deux, nous sommes avec une poignée d'autres gars en charge de la bonne santé de ce caillou de ferraille flottant. Vous voici donc au beau milieu d'une mer les trois quarts du temps déchaînée et dont la température dépasse rarement les trois degrés. Ici votre seul loisir sera de compter les rorquals qui passent à proximité et, si vous avez de la chance, vous apercevrez peut-être même une de ces saloperies de cachalot, c'est dire si vous allez vous éclater... »

Apercevant Abigaël ainsi que tous les sacs et bagages qu'elle m'a forcé à prendre avec nous, il s'arrête net.

« Voyez-vous ça, une femme, lance-t-il en la dévisageant après avoir échangé un sourire moqueur avec son second.

– Eh oui ! lui répond Abi avec aplomb. C'est pénible, hein ? Parce qu'on en trouve partout, maintenant. Mais dites-moi, Achab, savez-vous que le cerveau du cachalot peut peser jusqu'à neuf kilos ? ce qui fait de lui un recordman dans le règne animal. Évidemment, pour savoir ça il faut être équipé à la base et avoir un minimum de culture. »

Comme si de rien n'était, elle réajuste le sac qu'elle porte dans son dos et avise le couloir qui s'ouvre devant nous, montrant qu'elle est prête à s'y engager. Frosgot, se rendant compte à quel point son attitude était déplacée, se racle la gorge et cherche ses mots pour essayer de rattraper la situation.

« Écoutez, je... je vous présente mes excuses. Ne voyez aucune méchanceté dans ma réflexion, c'est que peu de femmes sont présentes ici et, à part Molly qui s'occupe du service en salle au réfectoire... eh bien, enfin, elles sont moins... elles ont plus... des profils de déménageur. Je sens que les hommes vont être pénibles à tenir.

– Vous voulez dire que les membres de la population mâle présente sur cette plateforme ne seront pas capables de garder le contrôle de leur pipeline ?

– Non, évidemment, ce n'est pas ce que je veux dire, enfin... c'est sûr que la plupart savent se tenir, mais vous savez avec ce boulot le plus souvent les gars sont soit célibataires soit divorcés, alors l'isolement aidant, il est possible que vous soyez obligée d'en remettre certains à leur place.

– Alors surtout, ne vous inquiétez pas pour elle, lancé-je, elle sait se défendre. Et s'il devait y avoir des récalcitrants, je m'occuperais de leur rappeler les bonnes manières. »

Frosgot me regarde, puis il passe alternativement de mon regard à celui d'Abigaël, se demandant quel lien nous unit.

« Nous n'avons pas eu le temps de nous présenter, rajouté-je sur un ton qui se veut plus apaisé, mon nom est Corvin, David Corvin, et voici ma femme, Abigaël. Si je ne me trompe pas, nous allons être amenés à bosser ensemble, vous et moi. »

La tension étant retombée, les autres passagers s'annoncent à leur tour, à commencer par Lorenzo que le mini-sketch a bien fait rire.

Les présentations faites, nous partons tous à la suite de Jürgens dans un labyrinthe de couloirs interminable.

« Je vais commencer par montrer à chacun de vous où se trouve sa chambre, explique le guide, vous pourrez alors prendre le temps de vous y installer et de passer une bonne nuit de sommeil. Je vous expliquerai comment rejoindre le réfectoire et nous nous retrouverons là-bas demain matin afin que je puisse vous faire faire un tour à l'intérieur du site. Je vous montrerai les endroits stratégiques pour que vous puissiez rapidement vous orienter et être autonomes. »

En plus de mes affaires, je me suis coltiné l'un des deux grands sacs qu'Abigaël s'est évertuée à traîner avec nous jusqu'à la porte de la chambre qui nous a été attribuée ; cette dernière n'est pas très grande et le mobilier présent plutôt sommaire. D'environ quatre mètres sur quatre, elle possède deux lits positionnés en « L » qui occupent le coin gauche opposé à la porte et face aux lits, un bureau surplombé d'une petite étagère à rebord est plaqué au mur. Nous avançons à l'intérieur et posons nos bagages à terre. Épuisés par le voyage que nous venons d'effectuer sur plusieurs jours depuis San Francisco, nous nous affalons sur nos couchés.

Allongée sur le ventre, Abigaël pousse un énorme soupir de soulagement. Je devine ses lèvres fines à travers le tapis de fils de soie que forme sa chevelure en recouvrant son visage. Ses épaules, qui se soulèvent au rythme de sa respiration, m'incitent à suivre du regard la ligne de son dos caché derrière la chemise qu'elle m'a empruntée le matin même, et si sur moi cette étoffe à carreaux me donne l'allure ridicule d'un bûcheron canadien, sur elle l'effet est tout autre.

Tout me bouleverse chez elle.

« Si tu m'aidais plutôt à installer ce qui va être notre nid d'amour pendant un petit moment, Corvin ? »

Sur ces mots, elle se relève et commence à déballer sur l'étagère les quelques bibelots qu'elle a pris sur le meuble bas dans l'entrée de notre appartement. Il y a un petit porte-bijoux en bois sculpté sur lequel pendent une chaîne et son camée, et à côté de cette pièce de bois elle pose un livre, *Le Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway. Ces objets ont appartenu à ses parents, qu'elle a perdus juste avant sa majorité dans un tragique accident de la route. Fille unique, elle ne s'en est jamais vraiment remise. Elle me parle régulièrement d'eux, elle m'explique comment le pendentif venait se cogner contre sa joue lorsque sa mère se penchait au-dessus d'elle le soir pour lui dire bonne nuit, et l'image de son père dans un grand fauteuil en cuir lisant et relisant le vieux classique. Il s'était même dégoté la version cinématographique orchestrée par John Sturges, et mise en valeur par Spencer Tracy dans le rôle du vieil homme. Quoi qu'elle fasse, elle ne se sépare jamais de ces deux objets, mais lorsque je vois ce qu'elle y ajoute, mon regard s'illumine. Après l'avoir essuyée avec l'envers de sa chemise, elle dépose une petite boule à neige que je n'avais pas revue depuis des années et que j'ai presque honte d'avoir oubliée. Figée au beau milieu de cet écrin de verre et mise en valeur par la danse des flocons, une reproduction de la statue de la Liberté tend fièrement son flambeau. Bien des années plus tôt, sur la côte est, au pied du monument original, je lui tendais timidement l'anneau qu'elle porte au doigt aujourd'hui.

6 juillet 2013.

Un coup à la porte sort Maggie de ses songes. Elle se rend compte en ouvrant les yeux qu'elle est allongée dans le canapé du salon. Elle se relève doucement en grimaçant, les muscles endoloris. Elle se souvient avoir eu des phases de sommeil plus légères que d'autres pendant la nuit, mais sans pour autant avoir eu la force d'aller jusqu'à la chambre à coucher.

Une fois ses idées rassemblées, elle lève les yeux vers l'affichage digital du micro-ondes : 6 h 07. Rowdy devrait être là. Elle se rappelle alors le coup à la porte. Heureuse de pouvoir enfin accueillir son mari, elle se précipite, mais une fois sous le porche, personne. À ses pieds, elle aperçoit le journal et plus loin dans la rue, le petit Martin, un gosse du quartier qui, pour se faire un peu d'argent de poche, distribue la gazette en jetant un exemplaire dans chaque propriété depuis son vélo. Réalisant que la clarté du jour prend possession du ciel d'été, elle comprend avec inquiétude que l'absence de son mari est anormale. Elle referme la porte et se dirige à nouveau dans la cuisine pour attraper le combiné du téléphone fixé au mur. Par réflexe, elle empoigne également la télécommande du petit téléviseur posé sur le frigo et l'allume.

Les sonneries se succèdent et résonnent dans l'écouteur tandis que les images d'un avion en feu quatre heures plus tôt s'affichent à l'écran. Défilant en boucle sous cette vision cauchemardesque, un bandeau affiche que c'est le vol 214 de la compagnie Asiana Airlines, l'avion de Rowdy. Choquée par l'information relayée par son téléviseur, tout son être subit l'assaut d'une monstrueuse vague d'horreur tel un tsunami déferlant depuis l'horizon.

Sous le coup de l'émotion, elle hurle, puis tombe à genoux, le menton contre sa poitrine. Elle passe la main sur sa joue pour essuyer les larmes qui la dévalent.

« Non, ce n'est pas possible. Pas lui, pas nous. Pas maintenant ! », se lamente-t-elle, la main posée sur son ventre.

Mais elle ne peut se résigner à accepter une telle issue. « Il est vivant », pense-t-elle encore tout haut. « Oui, il s'en est sorti, cela ne peut pas en être autrement. » Dans un mélange d'espoir et de colère, elle se relève pour composer le numéro d'une compagnie de taxis. Aussitôt que la standardiste décroche, elle demande à ce qu'une de leur voiture vienne la chercher au plus vite afin de la conduire au San Francisco General Hospital, qui est le lieu désigné par la journaliste

comme étant celui vers lequel les victimes ont été envoyées.

L'hôpital se situe non loin de l'aéroport et en s'en approchant, le taxi croise des colonnes entières de véhicules de secours. Les engins ont visiblement terminé leur intervention, car nulle sirène ne s'en échappe et leur allure est modérée. Maggie sent l'angoisse grossir en elle. La gorge serrée, elle surveille son téléphone portable avec l'espoir que Rowdy l'appelle pour la rassurer. Elle s'attend aussi à recevoir un message de sa mère, à qui elle a envoyé un texto avant de partir la prévenant de ce qui se passe et celle-ci ayant l'habitude de se lever tôt ne va sûrement pas tarder à répondre.

En entrant dans le complexe hospitalier le chauffeur sait exactement où se diriger, car à l'attitude paniquée de sa cliente en lui indiquant sa destination, il a immédiatement fait le rapprochement avec l'information qui tourne en boucle sur les ondes de sa radio depuis plusieurs heures.

La voiture jaune s'est arrêtée devant les grandes portes vitrées du bâtiment principal et le taximan s'est retourné vers sa cliente, presque gêné d'avoir à lui demander le montant de sa course vu les circonstances.

« Seize dollars et trente-cinq cents », annonce-t-il timidement.

Maggie descend rapidement du véhicule et sort un billet de vingt de son sac qu'elle tend à travers la vitre à l'homme derrière son volant, puis elle s'éloigne sans attendre la monnaie.

Après avoir gravi deux par deux la dizaine de marches devant elle, elle s'énervé contre la lenteur du mécanisme des portes automatiques permettant l'accès au lieu. Lorsqu'elle pénètre enfin à l'intérieur, elle se retrouve dans un énorme sas servant de hall d'entrée. Le plafond est une voûte haut perchée semblable à celles que l'on peut observer dans les petites chapelles, et à l'autre bout un second jeu de portes en verre la sépare maintenant de l'accueil et de ses guichets. Un film opaque empêche de voir correctement ce qui se passe de l'autre côté, mais les ombres agitées que Maggie peut distinguer en disent long sur l'effervescence qui règne derrière.

Le bruit de ses pas qui résonnent tandis qu'elle traverse le hall se mélange au brouhaha lointain produit par les marionnettes floutées. Lorsque le dernier obstacle s'ouvre enfin, elle est frappée de plein fouet par le vacarme ambiant. Elle est transie de peur, et l'agitation du personnel hospitalier courant et criant dans tous les sens ne fait qu'amplifier ce sentiment.

*

Franck a couru comme un diable enragé au milieu des décombres. Il a lutté contre la couche épaisse de mousse balancée par les canons à

neige carbonique jusqu'à ce que des hommes en uniforme l'aperçoivent. Ils ont cherché à l'éloigner du sinistre pour le mettre à l'abri, mais Franck n'a pas eu de grandes difficultés à leur faire faux bond et au passage a eu le temps de voir que les victimes avaient déjà été déplacées. Ayant observé les secouristes et ambulanciers monter les blessés dans des camions-ambulances, il s'est dissimulé derrière un bosquet et a profité que le dernier véhicule passe devant lui à faible allure pour s'accrocher à l'arrière en se hissant sur le marchepied. Toutes sirènes hurlantes, ils sortent du tarmac pour prendre la route.

La colonne a suivi la U.S. Highway 101 jusqu'au San Francisco General Hospital et une fois sur place, elle s'est divisée en deux dans un ballet parfaitement réglé. Une partie s'est garée à l'entrée du bâtiment principal, tandis que l'autre a fait le tour pour emprunter l'accès réservé aux urgences. Les brancardiers et infirmiers disponibles se sont précipités hors des portes coulissantes pour prendre en charge les blessés le plus vite possible. Son véhicule à peine arrêté, Franck s'est élancé et a remonté la file qui s'est formée devant la façade. Slalomant entre les brancards, il a rapidement atteint l'intérieur et s'est précipité vers l'accueil. Trois secrétaires médicales, totalement débordées par les événements, font de leur mieux pour coordonner les entrées et gérer le public. Malgré les efforts qu'il fait pour les interpeller, aucune d'elles ne fait attention à lui. Alors, dans un geste d'énervement, il finit par taper violemment avec le plat de la main sur le comptoir. Les visages s'étant tournés vers lui, il crie le nom de sa femme et de sa fille en demandant où elles se trouvent. L'une des employées arrête ce qu'elle faisait pour s'avancer vers lui. Une fois à sa hauteur, elle pose devant elle le porte-documents qu'elle tient dans les mains et toise avec fermeté l'homme qui la défie. Habituee à ce genre de débordement, elle sait pertinemment que si elle se laisse faire la situation peut vite dégénérer. Et l'heure n'est pas à la gestion de ce genre de comportement.

Sans être agressive, elle s'adresse tout de même à Franck sur un ton autoritaire :

« Écoutez, monsieur, je comprends votre inquiétude, mais nous faisons actuellement tout ce qui est en notre pouvoir pour faire face à une situation de crise. Vous n'êtes pas le seul à vouloir des nouvelles d'un proche, mais nous n'avons pour l'instant qu'une liste provisoire avec très peu de noms que je n'ai pas le droit de vous communiquer. Notre priorité pour le moment c'est de nous assurer que toute personne admise ici sera correctement prise en charge. Redonnez-moi les noms et prénoms des personnes que vous recherchez, je vais vérifier si elles ont été enregistrées. Si ce n'est pas le cas, quelqu'un viendra vous avertir aussitôt qu'elles auront été retrouvées. En attendant, et pour le bien de tous, je vous invite par l'intermédiaire de

ce couloir à rejoindre la pièce où toutes les autres personnes qui comme vous attendent d'en savoir plus se sont installées. »

Son explication terminée, elle fixe Franck du regard en pointant du doigt la direction vers laquelle elle souhaite qu'il se dirige. Il ne bouge plus, ne dit plus un mot, ses yeux semblent vides comme s'il n'était plus là.

Il se souvient :

Une petite école de Mossoul transformée par les Irakiens en hôpital de guerre. Après l'attaque de leur convoi, lui et le reste de sa troupe y ont transporté immédiatement les blessés. Ceux-ci sont descendus des camions sur des civières de fortune fabriquées avec tout ce qui leur est tombé sous la main. Le médecin militaire se précipite vers les équipes irakiennes et essaye tant bien que mal de communiquer avec eux pour assurer la survie des membres de son unité. Aidé par deux autres soldats, Franck allonge la première victime sur un lit composé à la hâte avec trois tables d'écoliers.

À cet instant, une camionnette rouge dont le rétroviseur côté passager est affublé d'un drapeau de l'État islamique fait halte devant l'entrée : cinq hommes en descendent, pénètrent dans l'enceinte de l'école et se plaquent contre un mur. L'un d'eux lève sa kalachnikov au-dessus de sa tête dans l'encadrement d'une fenêtre et tire à l'aveugle, blessant mortellement deux personnes. Les quatre autres profitant de l'effet de surprise se sont engouffrés dans le couloir distribuant les classes. Pris au dépourvu, les soldats américains ont juste le temps de se mettre à couvert que déjà les balles pleuvent autour d'eux. Le personnel hospitalier, ainsi que les civils qui s'étaient portés volontaires pour les aider, n'étant pas aguerris à l'art de la guerre, n'ont aucune chance face à ce déferlement de violence.

Comme une feuille de papier buvard en contact direct avec un stylo-plume, les blouses blanches s'imbibaient d'un liquide poisseux qui s'étalait pour former de grandes rosaces pourpres...

Franck revient à lui. Il a dans la bouche le goût de la poussière de plâtre projetée à chaque impact. La femme debout devant lui semble émerger d'un brouillard flouté, petit à petit les contours de son visage se font de plus en plus nets.

« ... vous entendez ce que je vous dis ?! Si vous ne nous laissez pas immédiatement faire notre travail, nous ferons appel au service de sécurité. »

Il cogite, ses yeux roulent dans leurs orbites. L'hôpital, Jessica, Évelyne... il doit les retrouver, il doit les sauver.

Se laissant guider par son instinct, il part en courant et s'enfonce dans le labyrinthe de couloirs sous le regard ahuri de la secrétaire.

Septembre 2016.

« Dépêche-toi, David, Frosgot va nous attendre !

– Voilà, voilà, j'arrive. Vu le temps que nous allons passer ici, on peut bien prendre cinq minutes pour s'installer, non ? »

Debout dans l'encadrement de la porte, les mains posées sur les hanches, Abigaël me regarde classer mes cassettes audio. Il s'agit de ma collection d'albums d'Elvis que je range par ordre de parution à l'exception de *For LP Fans Only*, mon préféré, que je place en tête. Je les ai tous alignés à côté de mon vieux walkman. Abi tapote nerveusement le sol avec le talon pour m'inciter à me dépêcher. Amoureusement exaspéré par cette amazone, je fais aussi vite que je peux.

Nous voici donc partis pour retrouver Jürgens au réfectoire. Abigaël est devant pour pallier mon sens de l'orientation au moins aussi efficace que celui d'une rondelle de saucisson. Son cerveau a déjà photographié et imprimé tous les couloirs que nous avons empruntés jusqu'ici, alors je me contente gentiment de la suivre. Je crois que c'est la chose qui l'énerve le plus chez moi, ça, cette totale incapacité à me déplacer sans avoir besoin de mettre en marche un GPS... ça, et peut-être ma mauvaise humeur du matin... peut-être aussi un peu de mauvaise foi... et... putain, il faut vraiment que je change si je veux avoir une chance de la garder.

« À quoi penses-tu, mon chéri, m'interrompt-elle dans mes pensées, et pourquoi me regardes-tu ainsi ?

– Hum ? Oh non, rien, je me disais que je n'ai pas fini de me perdre dans ce dédale de galeries. »

Elle s'arrête et m'effleure la joue de sa main, puis elle se met à rire doucement, un rire maternel.

« Monsieur David Corvin en personne aurait-il peur ? »

Je redresse la tête en faisant mine d'être offensé.

« Pas du tout, rétorqué-je en pinçant les lèvres, je me disais que s'il t'arrivait quoi que ce soit, j'aurais bien du mal à intervenir rapidement, c'est tout.

– Et que voudrais-tu donc qu'il m'arrive ? Mon boulot va consister à confronter des particules de pétrole à des bactéries, le tout plongé dans une eau glaciale et apparemment au beau milieu de bancs de cachalots. Tout ça pour m'assurer qu'elles seront le remède miracle à la pollution engendrée par des millions de mâles surexcités par le pouvoir que leur procure leur grosse auto. Alors, en admettant qu'elles

se révoltent, je pense pouvoir m'en sortir, gros bêta. Allez, suis-moi maintenant au lieu de dire des âneries. »

Avec désinvolture, elle se retourne et s'éloigne dans un déhanchement qui se veut volontairement exagéré.

« Dans une autre vie, ma belle, je ne te laisserais pas le loisir de me mener ainsi par le bout du nez. »

Cette fois son rire est franc tandis qu'elle me toise par-dessus son épaule.

« Mon pauvre David, je te connais par cœur. Crois-tu vraiment être capable de me résister ?

– ... Non, et c'est bien ce qui m'agace », avoué-je avec un clin d'œil amusé.

Nous continuons notre progression dans des couloirs éblouissants d'une lumière artificielle crachée par la longue file de néons accrochée aux plafonds. À mi-chemin, elle ralentit et glisse sa main dans la mienne. J'aime notre complicité, elle est réconfortante et salvatrice.

À ce moment précis et cela depuis bien longtemps... j'ai conscience que je suis heureux.

Autour de nous, on entend parfois le squelette de fer mugir au gré des flots impétueux, et on peut également sentir par moments une odeur caractéristique, une odeur semblable à celle qui flotte dans l'atelier du petit garagiste où j'ai l'habitude d'amener ma vieille Triumph TR4, mais ici, nous sommes loin du charme à l'anglaise. Avec ces relents d'huile usagée, cette coquille de noix géante construite en Corée du Sud et exposée aux limites de l'Arctique me rend mal à l'aise. Je ne saurais l'expliquer, mais j'ai comme un mauvais pressentiment.

Pouvant accueillir une quarantaine de couverts, le réfectoire est une pièce située dans la zone sud de la plateforme. Assis à une table au fond de la pièce, le responsable de la sécurité incendie et mes trois collègues discutent tranquillement. Nowak, qui est présent aussi, semble ne pas s'intéresser à ce qui se dit, et en nous approchant, je peux voir qu'avec le pouce et l'index de sa main gauche il frotte un pendentif qu'il porte autour du cou, c'est un loup avec la gueule grande ouverte. Il exhibe également un tatouage sur son avant-bras que je reconnais comme étant la marque des forces spéciales. Je n'aime pas l'attitude de cet homme, il semble se méfier de tout et de tout le monde.

Arrivés à leur hauteur, les conversations s'arrêtent tandis que nous nous installons à notre tour.

« Bien, commente aussitôt Jürgens, maintenant que nous sommes au complet, nous allons pouvoir commencer. Alors, je vois, d'après les quelques notes que ma collègue de Hammerfest m'a envoyées, que vous vous êtes tous plutôt bien débrouillés pendant votre semaine de

stage de survie offshore, y compris lors de l'épreuve en piscine. Y a-t-il des choses que je devrais savoir, allergies quelconques ou même des phobies particulières, des infos que je pourrais relayer à l'équipe soignante ?

– Vous voulez dire en dehors du fait que pendant vos exercices on a tous plus ou moins dégoûté tous les petits déjeuners qui nous ont été servis sur place ? »

La réflexion de Lorenzo fait rire tout le monde. Nous nous revoyons au bord de cette fameuse piscine, sûrs de notre condition physique en regardant l'énorme cabine suspendue au-dessus de l'eau dont l'intérieur rappelait volontairement celui d'un hélico. Une fois à bord, bien sanglés, immergés et retournés plusieurs fois dans l'eau dans le but de nous entraîner à nous extraire des ceintures de sécurité, nous faisons déjà moins les fiers. Bien que nous en soyons tous sortis sans encombre, nous avons tout de même bu une sacrée tasse ce jour-là.

« Je constate que ça n'a pas entaché votre bonne humeur », réagit Frogot, amusé par nos réactions. « Et c'est tant mieux parce que la vie en offshore ce n'est pas qu'une partie de plaisir. Surtout quand c'est la première fois. La plateforme vous paraît peut-être immense, mais quand vous en aurez fait plusieurs fois le tour, vous allez très vite vous sentir à l'étroit. Croyez-moi, je suis ici depuis avril et il m'arrive parfois d'avoir envie de tout laisser sur place pour rentrer pénard à la maison. Même de vieux briscards peuvent parfois se faire surprendre par une sensation que l'on peut comparer à de la claustrophobie et si cela devait vous arriver, ne laissez pas traîner la chose et prévenez aussitôt le toubib. »

Il se tait un instant pour nous observer avec un regard insistant. Il tient à s'assurer que nous avons bien compris ce qu'il vient de dire.

« Maintenant, nous allons passer de la théorie à la pratique, rajoutait-il en se levant. Pour commencer, je vais tout de suite vous amener aux points de rassemblement, là, vous pourrez constater qu'une place vous est dédiée dans un des canots de sauvetage en cas de sinistre, ensuite nous irons directement à l'infirmerie. »

Octobre 2015.

« D'accord, dans ce cas nous passerons en fin d'après-midi. De votre côté, assurez-vous que votre équipe ait terminé de visionner toutes les vidéos des caméras de sécurité présentes dans le secteur de Bernal Heights Park. »

Munny s'écarte de la fenêtre devant laquelle il se tient et se tourne vers Diaz.

« C'était Curtis, dit-il en rangeant son cellulaire dans sa veste.

– Et ?

– Et les résultats des analyses des prélèvements effectués sur la dernière victime sont consignés dans un rapport qui arrivera sur son bureau entre midi et deux. Il nous le gardera au chaud. »

L'Indien regarde sa montre, il est 8 heures et cela fait presque deux heures qu'ils sont réveillés. Installés dans une chambre miteuse d'un hôtel bon marché, les deux agents ont étalé sur la table, unique mobilier présent en dehors des lits, les dossiers de l'affaire. Celle-ci occupant leurs pensées et leur temps depuis maintenant plusieurs mois, la frustration qui les anime est égale à la quantité de cigarettes fumées par Munny. Il les écrase dans une vieille boîte de conserve débordant de mégots posée sur le rebord extérieur de la fenêtre qui donne sur la rue.

« Il t'a donné des détails ? demande Diaz.

– Le toubib lui a parlé de toxine botulique. Et encore une fois, il y en a une trop grande quantité pour que ce soit un traitement thérapeutique. On lui a délibérément injecté des doses suffisamment fortes pour provoquer une paralysie des muscles.

– Comme pour les quatre autres victimes ! Il n'y a donc aucun doute, c'est bien notre homme.

– Oui, il y a de grandes chances. Ce type est un fantôme, je me demande vraiment si nous réussirons un jour à lui mettre la main dessus.

– Tu sais bien qu'il finira par faire une erreur. Et le moment venu, nous serons là pour le cueillir.

– Oui, mais combien de victimes d'ici là ? Et nous avons intérêt à nous tenir prêts parce que, si tu ne te trompes pas, le jour de l'affrontement il préférera sûrement mourir plutôt que de se rendre.

– Je ne me trompe pas, affirme Diaz sans hésitation, et tout m'amène à le penser. Chacun des lieux où il a frappé était propice à une action... militaire, et je suis presque certain de savoir où il était

exactement posté à chaque fois. Je mettrais ma main à couper que ses victimes ne sont pas choisies au hasard. »

Contrairement à Munny, la dépendance de Diaz ne se trouve pas dans la nicotine, mais dans la caféine et il a pour habitude de boire son breuvage très noir. Il fait donc une pause pour avaler une gorgée de la tasse qu'il tient entre ses doigts.

« Et c'est là que se trouve la clef, reprend-il aussitôt, il les a épiées pour frapper au bon moment. Nous devons donc trouver le lien qui les unit.

– Tu crois vraiment qu'il y en a un ?

– Oui, il y en a *forcément* un. Tout est calculé chez ce tueur.

– O.K., mais, que ce soit l'âge, le sexe, l'apparence physique ou même le rang social, rien ne concorde.

– Effectivement. Nous devons persévérer et ouvrir l'œil devant tous ces dossiers. Ce que nous cherchons est très certainement là, juste sous notre nez, et nous passons à côté depuis le début !

– Tu as peut-être raison. Les grands sages diraient que les yeux ne sont pas toujours le meilleur moyen pour y voir clair. À chaque corps découvert, j'ai ressenti une étrange sensation. Comme une présence, mais pas maléfique, plutôt comme... une âme torturée.

– Ouais, ben il serait temps que ton "Grand Esprit" se manifeste, chef.

– Oui tu as raison, dit Munny en se dirigeant vers la porte, forçons-lui la main en allant sur Bernal Heights Park pour nous assurer qu'aucun indice ne nous a échappé. »

Une fois dehors, les deux agents regagnent leur véhicule et prennent la direction de la colline franciscanaise.

Après avoir affronté la circulation à l'heure de pointe, ils se garent à proximité de l'endroit où a eu lieu le dernier crime et rejoignent à pied les bannières balisant la scène. Ils les franchissent et passent le sol au peigne fin, espérant ainsi tomber sur un indice qui aurait échappé aux diverses équipes qui se sont relayées ici. Mais ils savent très bien que chaque centimètre carré a été épiluché avec minutie et rapidement l'espoir s'estompe.

Résigné, Munny est appuyé contre le bord d'un énorme rocher partiellement enterré sur le flanc de la colline. Surplombant San Francisco, il regarde les tapis de toits qui se déroulent en contrebas depuis l'océan jusqu'à la baie. Il observe également la grande quantité de buildings qui se dresse à l'extrême nord de la péninsule. Ainsi plantée sur l'horizon et dans un ordre de taille totalement anarchique, cette fourmilière bétonnée fait penser à un graphique désordonné. L'ensemble paraît veiller sur l'immense pont rouge dont les deux tours soutenant le tablier ont la tête plongée au milieu d'un léger brouillard. La sérénité qui se dégage de ce décor où un drame atroce a eu lieu

met l'agent mal à l'aise.

Diaz est venu se poster à ses côtés et face au tableau urbain, dont un lointain brouhaha trahit l'activité, les deux agents imaginent les millions de vies qui s'écoulent dans les veines de l'immense cité. Ils ont bien conscience que l'une d'entre elles appartient à un monstre qui fait passer Jack l'Éventreur pour un amateur.

« Bon, on redescend d'ici et on file chez Curtis », improvise l'Indien, frustré de ne pas avoir eu de réponses supplémentaires. « Peut-être que les vidéosurveillances auront parlé. »

Sans plus attendre, ils prennent aussitôt le chemin du commissariat.

Après avoir parcouru les couloirs du commissariat situé au 1251 3rd Street, les deux agents arrivent devant le bureau de l'inspecteur. Ils trouvent la porte entrouverte. Le Portoricain frappe un coup sec et pénètre aussitôt à l'intérieur sans même attendre d'y avoir été invité. Il est immédiatement suivi par son collègue. Surpris, le flic enlève aussi vite qu'il le peut les pieds de son bureau et pose le donut qu'il grignotait devant lui.

« Excusez-moi, dit Curtis, je faisais une pause. Je ne vous attendais pas si tôt. »

– Ne vous excusez pas, rétorque Diaz, nous aurions peut-être dû vous prévenir de notre arrivée et surtout attendre que vous nous permettiez d'entrer plutôt que de débarquer comme ça. Mais nous avons un besoin urgent de réponses. »

L'inspecteur tend alors le bras et attrape le combiné de son téléphone posé sur un coin de son bureau.

« Jackson ? demande-t-il. C'est Curtis, amène-moi tout de suite tes relevés. Oui, je sais, apporte-les-moi quand même. »

Il raccroche et propose à ses invités de s'asseoir.

« Ce que vous êtes venus chercher arrive, mais autant vous le dire tout de suite, vous allez être déçus parce que tout ce que mes gars ont pu voir se résume essentiellement à la vie trépidante des chats du quartier. »

Diaz se positionne devant le tableau blanc qui occupe une grande partie de la cloison gauche de la pièce et regarde quelques-uns des visages accrochés dessus. À côté des portraits, une carte de la ville est parsemée de punaises de différentes couleurs soutenant des Post-it.

« Vous savez combien de personnes disparues sont *activement* recherchées aux États-Unis ? lâche Curtis en le voyant faire. »

– Il me semble que les derniers chiffres tendent vers quatre-vingt mille, avance le Portoricain en se retournant.

– Ouais, ben, aujourd'hui on est plus près des quatre-vingt-dix mille, mon ami, rajoute Curtis en se relevant pour faire face aux deux costumes taillés sur mesure, et devant votre affaire, il m'arrive de

m'interroger : est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu pour leur famille que les victimes soient restées disparues ? »

Sachant qu'on va le reprendre, il lève une main devant lui.

« Oui, je sais ce que vous allez me dire, dit-il encore, "qu'il est important pour les proches d'avoir un corps à enterrer afin qu'ils puissent faire leur deuil et continuer à vivre", mais franchement, les gars, je vous pose la question, aimeriez-vous savoir que votre petite amie, votre père, ou n'importe quel autre membre de votre famille soit parti ainsi, vidé comme un poisson sur l'étalage du poissonnier ? »

Son intervention terminée, il les observe à tour de rôle, guettant une réaction qui ne vient pas.

« Ouais, chez vous c'est carré, carré, hein ? Vous n'êtes pas là pour répondre à ce genre de question. »

Interrompu par un de ses subordonnés qui vient d'ouvrir la porte du bureau, l'inspecteur attrape les deux CD que celui-ci lui tend avant de le laisser repartir.

« Tenez, dit Curtis en donnant les Compact Discs à Munny. Dites-moi, avant que vous ne partiez pour visionner tout ça, ça vous ennuerait si on reprenait la discussion que nous avons eue la dernière fois que vous êtes venus ici ? Celle où vous m'expliquiez votre théorie, mais en espérant que vous seriez moins... évasifs ? »

Aucun des deux agents ne semble prêt à répondre à sa demande.

« Allez, les gars, ne m'obligez pas à sortir mon single malt à cette heure-ci. Pourquoi m'aviez-vous parlé de stress ? Non, parce que si tous les mecs stressés pétaient les plombs de la même manière, nos services seraient débordés. »

Diaz est mal à l'aise devant l'insistance de l'inspecteur.

« Trouble de stress post-traumatique, lance finalement Munny.

– Ouais, ça, vous me l'aviez déjà dit, mais je ne suis pas toubib moi. Ça veut dire quoi votre charabia, que c'est un retour de burn-out qui a mal tourné ?

– S'il ne s'agissait que de ça les choses seraient plus simples », répond Diaz tout en commençant à replier le bord de la manche droite de sa veste.

Son avant-bras dénudé, il le tend au flic.

« Savez-vous ce que cela représente ? »

L'inspecteur regarde alors le dessin tatoué sur la peau. Il peut détailler une épée, pommeau vers le bas, posée sur l'intersection de deux flèches en croix, le tout par-dessus un ruban portant l'inscription « *De Oppresso Liber* ».

Oui, Curtis connaît cet emblème.

« Donc, dit-il, vous avez fait partie des forces spéciales ?

– Béret vert, précise Diaz, et... j'ai la conviction que le mec que nous cherchons a suivi une formation militaire similaire à la mienne.

– Vous voulez dire que nous pourrions avoir affaire à un soldat qui aurait disjoncté ?

– Oui, mais ceux en activité sont bien trop encadrés pour ça, il n'aurait pas une telle liberté de mouvement. Je pense plutôt que ce serait un ancien soldat.

– Elle a un air de déjà-vu votre histoire. Ce serait donc un mec qui se prend pour Stallone et vous allez m'annoncer que nous allons devoir parcourir la Sierra Nevada et ses forêts pour le retrouver ? Remarquez, s'il passe son temps à gueuler "colonel", un couteau de la taille d'un séquoia dans les mains, on ne devrait pas avoir trop de mal à le retrouver.

– Je ne suis pas sûr que la situation se prête au trait d'humour, inspecteur, lâche sèchement le Portoricain.

– Je trouve simplement que votre hypothèse fait cliché.

– Et un flic bedonnant avec les pieds sur le bureau et un donut à la bouche, ce n'est pas cliché ça ? »

Comprenant qu'il venait de toucher une corde sensible, Curtis fait profil bas. Il regarde discrètement son embonpoint et cherche ensuite à se rattraper.

« Faut pas vous vexer, mon vieux, mon intention n'était pas de vous blesser. »

De son côté, Diaz reprend son calme. On devine sa poitrine se soulever sous les pans de sa veste, signe qu'il prend une grande inspiration, puis, après avoir libéré le surplus, il reprend :

« Savez-vous combien de ces gars ont un abonnement permanent chez un psy à cause de ce qu'ils ont vécu ?

– Très honnêtement, non, et je vous avoue ne jamais y avoir vraiment réfléchi.

– Je m'en doute, comme la plupart des gens d'ailleurs. Et c'est un des drames des civilisations où cette bonne vieille démocratie fait foi. Non pas que ce soit une mauvaise chose évidemment, surtout que le rôle premier de tout soldat est, ou devrait être, de la défendre, mais les libertés auxquelles elle lui donne droit font oublier au peuple ses responsabilités. »

Munny écoute son collègue sans rien dire. Il reste impassible face à ce discours qu'il a entendu plus d'une fois. Mais il sait à quel point il est salvateur pour Diaz, alors il le laisse terminer sans l'interrompre.

« Vous, continue Diaz en pointant Curtis du doigt, si vous arrêtez un dealer qui fait son beurre sur le dos et la vie de gamins à une sortie d'école, on vous encensera, mais si au même endroit vous reprenez une maman au volant qui, après avoir déposé son enfant, repart en trombe son portable collé à l'oreille, vous aurez beau lui expliquer quel danger elle représente pour les autres, vous serez redevenu le dernier des salopards. Maintenant, mettez ça à l'échelle de l'armée, si

le type en treillis, que le pouvoir en place a envoyé défendre les valeurs de notre nation à l'étranger, est traité comme un pestiféré à son retour, s'il a le sentiment qu'il fait tache dans les rangs de la société, il va se replier sur lui-même et c'est alors que les images des horreurs qu'il aura vues ou peut-être commises hors de ses frontières vont tourner en boucle dans son esprit. »

Curtis, qui n'a pas perdu une miette de ce que l'agent vient de lui dire, croit déceler une blessure au-delà des mots.

« J'imagine que si vous prenez autant la chose à cœur, c'est que vous-même...

– J'ai vu des choses que je n'aurais jamais dû voir, enchaîne Diaz, qu'aucun homme ne devrait être amené à voir. Mais je crois que le pire qu'il m'ait été donné de vivre ça a été de découvrir mes deux meilleurs potes de régiment, côte à côte, chacun la gueule explosée par la balle qu'il s'était eux-mêmes tirée. Tout ça parce qu'un soir où ils s'étaient envoyé une bouteille de vieux Woodford, un bourbon du Kentucky dont l'un d'eux était originaire, leurs démons étaient plus coriaces que d'habitude. Alors ils se sont fait face et j'imagine qu'ensuite, les canons plaqués contre leurs tempes, ils auront commencé à décompter ensemble pour être sûrs d'appuyer simultanément sur la gâchette. »

6 juillet 2013.

Partout dans l'hôpital, des brancards sont éparpillés afin de pallier le manque de place dans les box des urgences. Franck slalome entre ces lits de fortune, des portiques métalliques sur roulettes supportant des sachets transparents, et les blouses blanches qui gravitent autour de tout ça dans une effervescence à peine contrôlée. Il court sans trop savoir où se diriger, examinant avec attention les visages de chaque victime. Parfois, il tombe sur des corps meurtris aux muscles brûlés ou aux membres broyés. De temps à autre, il revient sur ses pas pour s'assurer qu'il ne serait pas passé à côté d'elles sans les voir.

Subitement, une odeur de poudre se fait sentir, puis devant lui, ce sont les murs qui se mettent en mouvement, se resserrant et s'écartant à volonté, comme s'ils obéissaient à une respiration saccadée. Il s'arrête un instant et secoue la tête pour chasser ces mauvaises impressions, et dans une légère ondulation du décor le malaise se dissipe. Il se remet immédiatement en route.

Se retrouvant de nouveau dans l'immense pièce principale du rez-de-chaussée, une femme, stéthoscope autour du cou, lui coupe sa trajectoire. Elle est suivie de près par un interne qui prend des notes au fur et à mesure qu'ils remontent les rangs en examinant les corps. Elle s'arrête plus longuement au-dessus de l'un d'eux en exécutant des gestes précis et maîtrisés : le drap qui recouvre la victime a une bosse anormale au niveau de l'abdomen. Elle lève le tissu et s'attarde sur la blessure qu'elle découvre. Puis, dans le brouhaha ambiant, elle se met à crier des ordres à une équipe de brancardiers venant de faire son apparition. Ils accourent et poussent le brancard aussi vite que possible jusqu'aux ascenseurs.

Interpellé par les cris, Franck regarde la manœuvre, en se concentrant sur le profil de la personne à qui l'on porte secours. Son sang se glace et un frisson d'horreur descend le long de sa colonne vertébrale. Derrière les boursouflures de ce visage tuméfié, il est certain d'avoir reconnu Jessica.

Affolé, il se précipite sur les portes automatiques que le groupe vient de franchir tandis qu'au-dessus de sa tête résonne le sifflement d'une roquette, mais il n'y prête pas attention, il continue sa course folle pour rejoindre sa femme.

Dans l'ascenseur, l'infirmier qui se trouve à proximité de la rampe de commande appuie frénétiquement sur le dernier bouton afin d'accélérer la fermeture des portes. Franck a presque atteint son but

lorsque les battants se rejoignent pour lui en interdire l'accès. Il pousse alors un cri bestial.

*

Rowdy avait encore ses papiers sur lui lorsqu'il a été pris en charge, aussi quand Maggie s'est présentée à l'accueil on l'a tout de suite aiguillée à son chevet.

... Arrêt de la perfusion cérébrale, entraînant la disparition de toutes les fonctions, puis la destruction irréversible de l'encéphale. Le traumatisme crânien a provoqué un œdème qui a fait augmenter la pression intracrânienne, empêchant ainsi la circulation de se faire correctement.

Ce sont quelques-uns des mots qu'une infirmière sur place lui a débités. Maggie n'a décelé aucune émotion dans sa voix, comme s'il s'agissait d'un simple texte appris cinq minutes plus tôt.

« Mais son cœur bat toujours ! » a-t-elle alors hurlé en indiquant l'écran traversé par une ligne faite de pics et de creux.

Le buste couché sur les jambes de son mari, Maggie est inconsolable, elle ne peut s'arrêter de pleurer. Elle refuse le diagnostic annoncé. Elle refuse une vie sans lui.

« Son cerveau a manqué de sang pendant une trop longue période, madame, dit la soignante avec davantage de tact. Le médecin a fait tout ce qu'il a pu, mais votre mari ne vous entend plus, il n'est plus là. Croyez bien que je suis vraiment désolée. »

Elle accompagne ses mots par une légère caresse sur l'épaule, comme pour essayer de se faire pardonner son attitude un peu brutale due aux multiples situations auxquelles elle a fait face jusqu'ici. Mais elle doit également s'acquitter d'une autre tâche et si elle est ingrate à ce moment précis, elle est vitale pour une femme allongée dans un bloc opératoire préparé à la hâte.

« Madame Yates, commence-t-elle avec précaution, je dois vous parler d'une chose importante. Nous avons dans cet établissement une personne avec un besoin urgent d'une greffe et dont le pronostic vital est engagé. Son groupe sanguin fait de votre mari un donneur compatible et nous avons besoin de votre... »

Maggie n'est même pas sûre de voir la femme devant elle. Hagarde, le rimmel étalé sur ses joues et la bouche grande ouverte, elle écoute en ne faisant que partiellement attention aux paroles. Elle n'est pas sûre de comprendre ce que la blouse blanche lui demande.

« ... madame Yates ! Madame Yates, vous m'entendez ? La vie d'une personne peut être sauvée si nous effectuons une greffe le plus vite possible, mais pour cela, nous avons besoin de votre autorisation pour faire un prélèvement d'organe sur votre mari, madame Yates. »

Franck s'engage dans la cage d'escalier et gravit les marches aussi vite qu'il le peut. Arrivé sur le premier palier, il s'engouffre dans le couloir pour aller se planter devant les portes de l'ascenseur, mais une fois sur place il ne peut que constater que le petit groupe qui a pris en charge Jessica ne s'est pas arrêté au premier étage. Il fait donc immédiatement demi-tour pour reprendre son ascension. Au deuxième, il effectue la même manœuvre et cette fois-ci la cabine est là, mais vide. Ne voyant aucune équipe poussant un brancard d'un côté ou de l'autre, il se décide à parcourir tout l'étage en ouvrant une à une les portes se présentant devant lui. Dans sa précipitation, il n'a pas aperçu le talon d'un des hommes accompagnant son épouse s'engouffrer dans un couloir perpendiculaire au sien.

Il navigue ainsi de pièce en pièce, emplie de désespoir, appelant Jessica aussi fort qu'il le peut.

Le fait que les autorités aient choisi le San Francisco General Hospital n'est pas un hasard, car, en plus d'être à proximité de l'aéroport, il est surtout le seul centre de traumatologie de niveau un pour les habitants de la ville et à ce titre il a été conçu de façon à pouvoir accueillir un maximum de personnes. Franck sait que l'endroit est immense et qu'il va lui falloir des heures pour en fouiller les moindres recoins.

Il ne la trouve pas. Il panique. Puis deux femmes s'approchent. Elles arborent sur leur tenue un badge indiquant leurs noms et prénoms ainsi que le logo coloré contenant les initiales du lieu. Ne se préoccupant pas de sa présence, elles discutent la tête baissée sur le dossier qu'elles consultent.

« ... le docteur Krapht ne pourra rien faire pour elle sans donneur... »

Interpellé par le propos, Franck les laisse passer devant lui avant de se mettre à les suivre.

« ... est devenue hystérique, impossible de la calmer. J'ai essayé de lui expliquer que si le corps de son mari fonctionne correctement, son cerveau est en revanche beaucoup trop endommagé pour que l'on puisse espérer quoi que ce soit. Lorsqu'elle a fini par assimiler la situation, elle s'est renfermée sur elle-même. Elle est devenue inconsolable. Quand je lui ai posé la question, elle a tout de suite refusé que l'on prélève quoi que ce soit sur le corps de son mari, malheureusement cela signifie ici que la pauvre femme est certainement condamnée. »

Absorbé par leur conversation, Franck est surpris par leur brusque changement de trajectoire. Il s'enfonce à leur suite dans un couloir

plus étroit avant d'entrer dans la pièce qu'il dessert.

« Je n'ai pas de bonnes nouvelles, docteur, déclare la première infirmière, Mme Yates a refusé et dans ce désordre général nous n'avons pas encore réussi à trouver une autre personne compatible. »

La doctoresse réagit avant même que les deux femmes n'aient le temps de fermer la porte.

« Ne cherchez plus, dit-elle en enlevant le masque qu'elle porte devant la bouche, nous avons fait tout ce que nous pouvions pour la maintenir en vie avec l'espoir de trouver une greffe, mais cela a maintenant trop tardé. Je ne pense pas qu'elle puisse tenir le coup le temps d'une opération, nous devons nous occuper de ceux qui peuvent encore être sauvés. »

Sa phrase a à peine dépassé le seuil de ses lèvres qu'une autre voix s'élève.

« Elle fait un arrêt cardiaque ! »

Par réflexe, une infirmière s'affaire à préparer le défibrillateur.

« Inutile, répond Krapht, c'est trop tard. Débranchez les appareils et préparez la salle pour que nous puissions faire entrer quelqu'un d'autre si besoin. »

Alors que tout le monde se met en mouvement pour exécuter le dernier ordre, une silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte. L'assistance reste interdite face à cette apparition, et Franck profite de l'effet de surprise pour se précipiter sur le corps de sa femme. Il crie, hurle, gémit... pleure.

« Ne la touchez pas, dit-il presque inaudiblement.

– Que faites-vous là ? » l'interroge un aide-soignant tout près de lui.

L'homme s'est approché de Franck, il pose ses mains sur ses épaules, mais celui-ci réagit aussitôt et se dégage violemment.

« Reculez, hurle-t-il à l'assemblée, laissez-la tranquille ! »

Puis il se penche à nouveau sur le corps de Jessica, le plaque contre sa poitrine et éclate en sanglots.

Profitant du fait qu'à cet instant l'intrus ne peut la voir, le docteur Krapht fait un signe à un infirmier pour lui indiquer un flacon posé sur le chariot proche de lui. Décontenancé par la situation, celui-ci ne comprend pas immédiatement ce qu'elle essaye de lui dire, mais l'idée devient plus claire en avisant le nom du produit contenu par la fiole : c'est un puissant sédatif. Il ouvre alors discrètement un sachet stérile contenant une seringue et plante celle-ci directement dans la capsule. Il aspire une forte dose, les yeux rivés sur la cuisse de sa cible, puis s'en approche doucement. Un autre soignant observant la manœuvre, comprend ce qui se joue et décide de prêter main-forte à son collègue. Ensemble, ils avancent sur Franck.

Contre toute attente, ils ne rencontrent aucune résistance. Figé comme une statue de pierre, l'homme reste accroché à la dépouille de

la femme. Il sent à peine l'aiguille pénétrer sa jambe avant qu'une légère brûlure ne l'irradie lorsque le piston pousse le liquide hors du réservoir.

Après cela, tout n'est pour lui qu'une succession de flashes. Mais au moment du réveil, le cataclysme est encore plus grand. Pendant les quelques heures qui se sont écoulées avant que son esprit ne refasse enfin surface, les autorités ont pu établir précisément la liste des personnes présentes dans l'avion lors du crash, ainsi que celle des disparus ou dont la mort est à déplorer.

En s'étalant petit à petit sur la rétine de Franck, la lumière lève le voile qui s'y était installé comme un brouillard épais. Il prend alors conscience de son environnement.

« Bonjour, monsieur Shockley, comment vous sentez-vous ? »

C'est une infirmière à son chevet qui lui pose cette question. À côté d'elle, légèrement en retrait, se trouve un homme portant également une blouse blanche. Attiré par un bruit d'air qui s'échappe, Franck regarde le garrot qui entoure son avant-bras gauche se desserrer.

« 13 / 6, annonce la femme, c'est parfait.

– Où est ma femme ? » s'enquiert Franck froidement.

Instinctivement, les deux soignants échangent un regard.

« Comme vous le savez, commence l'infirmière, l'avion en provenance de Séoul a...

– Où est-elle ? »

L'absence d'émotion qui se dégage de sa voix et de son attitude glace le sang des deux soignants, mais ils n'ont pas le temps de répondre qu'ils sont assaillis par d'autres questions.

« Et ma fille ? Où est Évelyne ? Où sont ma femme et ma fille ? »

Après quelques secondes d'hésitation où une tension presque palpable s'est installée, le couperet tombe :

« Malheureusement, monsieur Shockley, malgré tous les efforts que nous avons déployés pour les sauver, nous sommes au regret de vous annoncer qu'elles sont décédées peu de temps après leur arrivée dans cet hôpital », annonce l'homme jusqu'ici silencieux.

S'il n'avait rien dit jusqu'à présent, en revanche, il avait observé les réactions de Franck.

« Je me présente, ajoute-t-il, docteur Bauhler, je suis psychologue. »

Le spécialiste passe ensuite un long moment à son chevet. Par des mots choisis, il essaye de le rassurer sur la façon dont ses proches sont mortes : ne trouvant pas de donneur sa femme est rapidement tombée dans le coma avant de faire un arrêt cardiaque, elle n'a pas souffert. Et pour la petite, cela a été si rapide qu'elle ne s'est pas vue partir. Mais lorsque Franck essaye d'en savoir un peu plus sur les circonstances exactes du drame, le docteur ne fait que contourner le sujet par des

pirouettes de phrases peu crédibles.

Plus tard, lorsque les autorités ont eu fini leur enquête et livré les résultats de leur conclusion, Franck apprendra comment les choses se sont déroulées :

Lors de la phase d'approche, et alors que les pilotes entamaient une manœuvre pour cabrer l'avion, les servocommandes hydrauliques reliées à l'empennage arrière ont eu une défaillance, ce qui a provoqué un déséquilibre de l'appareil, et en forçant sur les commandes pour rétablir l'assiette, l'équipage n'a fait qu'amplifier le défaut. L'immense oiseau de fer a alors légèrement piqué du nez et pris de la vitesse. L'impact au sol a été d'une rare violence et a engendré une rupture nette de la carlingue, juste derrière les ailes. Le métal s'est déchiré aussi facilement qu'une feuille de papier, libérant ainsi les centaines de litres de carburant encore présent dans les réservoirs et sous l'effet de l'explosion du moteur situé sous l'aile gauche, ceux-ci se sont enflammés.

Comme des images passant au ralenti, Jessica voit les bagages à main être expulsés des trappes qui surplombent les rangées de fauteuils. Pendant la descente, les hôtesses, ayant rapidement compris que quelque chose ne va pas, ne cessent de crier de garder la tête plaquée contre les genoux.

L'instinct de mère de Jessica est bien trop grand pour qu'elle se résigne à se protéger sans essayer de sauvegarder la vie de sa fille. Elle se libère péniblement de sa ceinture et recouvre le corps de son enfant avec le sien, espérant ainsi être un rempart suffisant pour la sauver.

Bien sûr, ce geste n'a pas l'effet escompté. En percutant le sol, l'avion se disloque, projetant d'immenses panneaux métalliques. L'un d'eux vient déchiqueter le flanc droit de Jessica et finit sa course dans le ventre d'Évelyne. Immédiatement après cela, l'appareil se sépare en deux, juste derrière leur siège, et Jessica est projetée en l'air comme une vulgaire marionnette. La suite n'est qu'une succession d'explosions et de mur de flammes qui lui lèchent la peau.

Elle ne saura jamais combien de temps tout ceci a duré, mais elle a pu voir la mort prendre place dans les yeux de sa fille et ce moment-là lui a paru être une éternité.

Franck se souvient de ce qu'il a ressenti lorsqu'il se trouvait près de sa femme dans la chambre d'hôpital, alors même qu'elle venait de rendre son dernier souffle. Sa présence tout autour de lui semblait s'évaporer peu à peu. Mais il a aussi senti une grande douleur lui tordre le ventre, le poignard d'un chagrin insurmontable. Tout son monde s'est écroulé.

Il n'a pas pu voir le corps de son enfant et il a compris par les non-

dits que l'enveloppe corporelle d'Évelyne était trop abîmée pour qu'on le laisse la voir. On ne lui a pas laissé l'opportunité de lui dire au revoir. *Ils* ne lui ont pas laissé l'opportunité de lui dire au revoir.

Dans la tourmente, il a rassemblé ses affaires une nuit et a pris la fuite.

Ils lui ont volé son enfant.

Ils lui ont volé sa famille.

Ils lui ont pris ce qu'il avait de plus précieux.

On lui a déclaré la guerre !

Septembre 2016.

Comme au premier jour ? Non, vous vous trompez, c'était bien plus que ça. Abigaël et moi venions tout simplement de nous trouver. Si jusque-là nous étions deux organismes à la symbiose évidente, dans laquelle involontairement et tour à tour chacun prenait quelquefois le pas sur l'autre, allant parfois jusqu'à l'étouffer, à partir de cet instant, nous vivions et, peut-être pour la première fois de nos vies, l'amour véritable. L'amour sans limites. Celui qui efface tout et vous magnifie. Mais aussi celui qui fait de vous le plus vulnérable des indestructibles. Comme une roche, immuable, figée dans le sol depuis des millénaires, mais qui sous l'effet d'une température glaciale peut avoir le cœur qui éclate et se scinder en plusieurs morceaux.

Laissez-moi vous expliquer cela : nous avons passé deux heures avec Frosgot, deux interminables heures pendant lesquelles il nous a énuméré et parfois mimé les gestes qu'il nous faudrait exécuter si nous avions un problème dans les diverses zones à risques.

Abigaël et moi avons été insupportables, de vrais gosses. Nous ne tenions pas en place, ricanant stupidement sous l'action d'une chatouille ou d'une caresse érotique volée dès que nous étions hors de vue des membres du petit groupe. Je crois que nous avons été tellement pénibles que Jürgens a fait quelques démonstrations en accéléré afin de pouvoir rapidement se libérer de nous.

« J'ai bien cru que cette visite guidée ne s'arrêterait jamais, lancé-je en soufflant alors que nous avions regagné notre cabine.

– En tout cas, nous ne nous sommes pas fait un ami. Tu aurais pu être plus discret quand même. Franchement, de quoi avons-nous l'air maintenant ?

– De deux ados qui profitent de ce que la vie leur offre... et je t'avoue que ça me convient bien comme ça.

– Oui, c'est vrai que j'apprécie également », me répond-elle avec un sourire coquin.

Ses mots sont accompagnés d'une caresse qu'elle fait glisser sur ma joue.

Alors que nos lèvres allaient briser l'espace qui les sépare, Lorenzo apparaît dans l'encadrement de la porte que, dans la précipitation, nous avons laissée ouverte.

« Stop ! dit-il sur un ton moqueur, arrêtez de vous bécoter sans arrêt, c'est dégoûtant. »

Une main devant les yeux et faisant semblant de ne rien voir, il

pénètre dans la chambre.

« Ça y est, vous avez fini vos saloperies ? rajoute-t-il en s'arrêtant au milieu de la pièce.

– Dis donc, trésor, répond Abigaël avec une vraie tendresse amicale, tu n'as pas l'impression que tu étais déjà pas mal envahissant sur la terre ferme ?

– Oui, ma poulette, mais tu sais bien que tu ne pourrais pas te passer de moi. De toute façon, je ne suis pas là pour toi, je suis venu chercher ton homme. Jayden nous attend, mon grand, il veut établir le planning et nous donner ses premières consignes. »

*

Nous voici donc, Brad Steven, Lorenzo et moi, dans le local qui nous a été affecté, à l'écoute de Jayden Ryckhegem, le responsable de l'équipe. Notre société a été mandatée pour assurer la sécurité du site, car l'entreprise propriétaire du gisement avait reçu des menaces provenant de groupes extrémistes. Ceux-ci se sont définis comme étant des protecteurs de la bonne santé de la planète, et plusieurs incidents, où l'on a pu voir des accrochages entre militants et ouvriers, ont eu lieu dès le début des travaux du site pétrolier. Plusieurs journaux basés dans des pays du nord de l'Europe s'étaient emparés de l'affaire pour en faire les gros titres de leurs éditions :

Attaque de pirates dans le Grand Nord

Les écologistes ralentissent les récoltes dans les champs pétroliers

Les affrontements incessants avaient fini par intéresser bon nombre de médias du monde entier et il n'était pas rare d'en voir quelques images sur certaines chaînes d'informations.

Dans un but d'apaisement et après avoir entendu parler de ces avancées majeures en termes de manipulation génétique sur certaines bactéries « mangeuses de pétrole », l'exploitant a fait appel au département de microbiologie de l'université de Stanford. Il espérait ainsi qu'en s'affichant sur la scène internationale avec un établissement œuvrant pour une planète plus propre et après un communiqué expliquant qu'il souhaitait apporter leur contribution à cette noble cause qu'est la protection de l'environnement, qu'il réussirait à calmer les esprits et à stopper les conflits au moins pour un temps. Néanmoins, sous la pression des actionnaires qui refusaient de voir à nouveau le gisement interrompu, et dans la mesure où les autorités n'avaient pas les moyens d'affréter spécialement une embarcation pour maintenir la sécurité, le groupe pétrolier a mandaté

mon patron pour assurer la protection du site et de ses employés. Celui-ci a donc décidé que quatre d'entre nous seraient envoyés ici.

Notre rôle, dans un premier temps, consiste surtout à surveiller l'horizon et à prévenir immédiatement les forces de l'ordre norvégiennes si une tache menaçante devait apparaître dessus, ensuite, et dans la mesure du possible, nous devons essayer d'empêcher toute intrusion à bord en attendant l'arrivée des autorités.

Jayden doit établir nos tours de garde et nous expliquer comment nous allons devoir adapter notre façon de fonctionner sur ce lieu bien particulier. Alors qu'il s'apprête à prendre la parole, nous remarquons tous que le fort mouvement de houle se fait de plus en plus ressentir.

« Bon, commence-t-il tout de même, je suppose qu'il est inutile de vous rappeler d'où peut provenir le danger ?

– Danger ? s'étonne Lorenzo. Le mot n'est pas un peu fort ?

– Appelle ça comme tu veux, l'essentiel c'est que tu ouvres l'œil. Donc, et à moins qu'un autre petit malin ait quelque chose à rajouter, si des écolos ont l'intention de venir foutre la merde ici, ils arriveront par la mer, ce qui veut dire que lorsque nous ne serons pas dans le local où sont retransmises les images de caméras installées ici, nos rondes s'exécuteront sur les passerelles qui bordent la plateforme.

– Et pour ce qui est de nos horaires ? me renseigne-je à mon tour.

– J'y viens, mais j'espère avant tout que vous aurez bien compris que nous ne sommes que de la poudre aux yeux destinée à rassurer, du moins pour un temps, les ronds de cuir qui ont mis des billes dans ce projet pharaonique. Surtout qu'armés simplement de nos lampes torches et de nos matraques télescopiques nous ne ferions pas le poids face à un plein bateau de guignolos défenseurs de l'environnement. Ceci étant dit, passons maintenant aux directives qui nous permettront de réaliser les tâches qui nous incombent. Pour que nous puissions couvrir toute la semaine en surveillance, l'exploitant affecte certains membres de son personnel à notre équipe et ce sont des gars de la sécurité incendie qui ont gagné le gros lot, ils sont plus nombreux que nécessaire pour assurer leur job, donc chaque semaine et pour deux jours, deux d'entre eux s'occuperont des écrans et seront équipés d'un bipeur et d'un talkie pour nous joindre en cas de problème.

– Et concrètement, on va bosser quels jours et pendant combien d'heures d'affilée ? demande Brad à son tour.

– Les mecs de l'incendie peuvent essentiellement nous relayer en fin de semaine, nous serons donc en repos les jeudi et vendredi. Pour le reste de la semaine, nous ferons équipe alternée et serons d'astreinte douze heures d'affilée. Il va falloir que vous gériez correctement vos temps de repos. Brad et moi serons les premiers à prendre le poste dès demain matin. »

Il s'arrête, attrape son sac à dos gisant à ses pieds et le pose devant

nous sur la table, puis en sort trois dépliant plastifiés qu'il nous tend aussitôt.

« Voici des plans de la plateforme, continue Jayden, vous pourrez constater que je vous ai mis des points de repère au feutre rouge, ceux-ci vous indiquent les endroits à atteindre d'où vous aurez une vue bien dégagée sur l'horizon. Voilà, je pense vous avoir tout dit, avez-vous des questions ? »

Aucun de nous ne prenant la parole, il pose ses deux mains devant lui sur la table et se relève en faisant glisser sa chaise derrière lui.

« Bien, rajoute-t-il enfin pour finir, alors je vous libère. Vous avez quartier libre pour le reste de la journée. Les choses sérieuses commencent demain, soyez en forme. »

Il ne nous en faut pas plus pour que nous sortions afin de profiter des dernières heures de liberté, car nous savons tous les quatre que dans cette enclave les moments de vraie détente seront rares et, pour le moins, particuliers.

À nouveau, je m'enfonce dans les artères métalliques. Je vais rejoindre Abi. Sur le chemin, je passe devant le réfectoire et c'est le moment que choisit une déferlante pour fouetter la base de la tour. Surpris par le tangage engendré, je trébuche et me cogne l'épaule gauche contre la paroi. En même temps, un grand bruit de vaisselle qui se brise se fait entendre. Une fois redressé, je m'approche des cuisines et je peux voir l'un des cuisiniers occupé à ramasser les morceaux d'assiettes étalés autour de lui. Un genou au sol, il râle en invoquant tous les saints de la création et en injuriant Poséidon. Voyant qu'il n'a pas de bobo autre que de la porcelaine cassée, je ne m'attarde pas.

C'est une autre surprise qui m'attend lorsque j'arrive à ma cabine : elle est vide. D'un coup d'œil rapide, je constate que le sac dans lequel Abigaël avait mis les affaires nécessaires pour ses analyses n'est pas là non plus. De toute évidence, elle est partie prendre ses marques dans son nouvel environnement de travail. Je déplie la carte que je viens de recevoir et je l'explore pour savoir où je dois me diriger pour la rejoindre. Par chance, son labo est indiqué et les informations sont en anglais, je me remets donc en marche.

Je passe d'un couloir à l'autre, croisant des ouvriers en bleu de travail et encore d'autres types en chemise blanche, tous arborent le lion cracheur de feu qui est le logo de l'entreprise italienne possédant ce gisement. La largeur des passages parcourant l'ensemble étant restreinte, on a la sensation de se promener sous terre dans les tunnels d'une gigantesque fourmilière. Passant ainsi d'un couloir à un autre, avec mon plan devant les yeux, j'essaie d'éviter chaque individu croisé jusqu'à ce que dans cette petite effervescence une chose attire mon attention. Je m'arrête et tends l'oreille. Je perçois un

grondement, une sorte d'écho lointain se faisant entendre en permanence, avec parfois quelques tonalités plus fortes que d'autres.

« C'est la tempête que vous entendez. »

Je me retourne et me trouve nez à nez avec un homme planté derrière moi. Une pile de dossiers dans les mains, il est petit et n'a plus un cheveu sur le caillou. Il est affublé d'énormes lunettes qui le font ressembler à Mister Magoo. Il me regarde avec insistance.

N'ayant pas compris ce qu'il me voulait, je le fais répéter.

« Pardon ? »

– Je dis, c'est la tempête que vous entendez. Ce bourdonnement, là, croit-il bon de rajouter, c'est l'addition du bruit du vent s'engouffrant dans la structure par le moindre orifice et celui des vagues qui nous assiègent. Et je vous avoue que ça tanguer rarement aussi fort, la tempête a dû redoubler de puissance. »

Puis, replongeant ses yeux dans ses dossiers, il exécute un zigzag chaloupé en suivant le mouvement de la structure et me dépasse. Je le regarde s'éloigner et poursuivre son chemin comme si nous ne nous étions jamais croisés. Amusé, je secoue la tête en le voyant disparaître dans le virage au bout du boyau. Puis à mon tour je me remets en marche.

Il m'a fallu gravir deux étages pour arriver jusqu'à son labo et de toute évidence son rôle ici n'est pas pris plus au sérieux que le mien. Elle a hérité d'un local à peine plus grand que notre cabine avec pour seul éclairage un vieux néon grésillant à la lumière blafarde. Mais Abigaël n'est pas du genre à se plaindre ou à se morfondre, malgré le manque d'espace et l'insalubrité du lieu, elle a déjà commencé à s'installer. Elle a aligné des rangées d'éprouvettes sur un plan de travail où se trouvent en son centre un bec Bunsen, une centrifugeuse et un agitateur rotatif. La salle est remplie de toute une série de matériel dont elle s'était évertuée, en vain, de m'en expliquer les fonctions.

Penchée sur le microscope qu'elle a placé en bout de table, elle relève la tête à mon arrivée. Vêtue d'une blouse blanche, elle a noué sa longue chevelure brune dans un chignon bricolé avec un crayon, et une paire de lunettes de protection emprisonne son regard bleu.

« Que fais-tu là, chéri, me demande-t-elle, surprise de me voir ici, la réunion de *L'Agence tous risques* est déjà terminée ? »

– Vous ne devriez pas vous moquer, ma p'tite dame, parce que si les rois de la voiture électrique que vous défendez nous attaquent à grands coups de salades bio, vous serez bien contente de m'avoir à vos côtés. »

Par une profonde inspiration, elle gonfle sa poitrine et expulse bruyamment l'air prisonnier de ses poumons.

« ... "les rois de la voiture électrique". Tu sais que tu m'agaces avec

tes réflexions toutes faites. Quand est-ce que tu vas comprendre qu'il est urgent que nous agissions pour un monde meilleur ? »

Tous mes cadrans se mettent soudainement au rouge lorsque je réalise que je viens de toucher sa corde sensible en essayant de faire de l'humour avec ce sujet qui lui tient particulièrement à cœur. Je m'avance alors en levant les mains, paumes face à elle pour lui signifier mon intention de faire la paix.

« Attends, dis-je avec l'intention d'enrayer la machine, je plaisantais, je ne voulais...

– Arrête-toi tout de suite, Corvin », me lance-t-elle, l'index pointé dans ma direction, « tu sais très bien que tu vas t'enfoncer encore plus que tu ne l'es déjà. Viens m'embrasser au lieu de dire n'importe quoi et ensuite tu disparaîtras aussi vite que tu es venu, que je puisse finir ce que j'ai commencé.

– M'dame, oui, m'dame, à vos ordres, m'dame ! »

Trop heureux que la situation se débloque aussi facilement, je me plie avec plaisir à ses exigences puis, mimant les gestes mécaniques d'un militaire, j'exécute un « demi-tour, droite ! » réglementaire et sors dans la foulée.

Je n'ai fait que quelques pas quand je me rends compte que, bizarrement, je commence à m'habituer aux mouvements dus à la houle. Pareil à un métronome, la tour se balance d'avant en arrière sur un tempo régulier et de temps à autre, comme une note de musique jouée un ton au-dessus, une vague plus grosse que les autres vient vous rappeler où vous vous trouvez en vous obligeant à vous appuyer contre la paroi la plus proche.

J'aperçois un peu plus loin devant moi une fenêtre donnant sur l'extérieur. Je m'approche doucement de la surface vitrée et j'observe les trombes d'eau qui s'abattent sur celle-ci. Des gouttes grosses comme les fruits d'un pied de vigne prêt pour les vendanges tambourinent sur les carreaux à tel point que l'on pourrait croire qu'elles cherchent à pénétrer à l'intérieur. Le nez collé contre la vitre glacée, je plisse les yeux pour essayer de discerner ce qui se passe au-dehors, mais la tourmente est si dense qu'on ne peut deviner que quelques formes apparaissant comme des ombres.

Je ne m'attarde pas plus longtemps et je dévale maintenant les étages que je gravissais dix minutes plus tôt. En arrivant au niveau zéro je me retrouve face à un groupe de quatre personnes visiblement pressé, je fais un pas sur le côté pour leur laisser le champ libre et ils se fauillent aussitôt sans véritablement prêter attention à ma présence. L'un d'entre eux transporte une caisse à outils, tandis que les autres sont plongés dans ce qui ressemble à un schéma électrique. Ils s'éloignent en parlant de transistor et de résistance. Sans être plus doué que ça dans ce domaine, je crois comprendre qu'ils ont un

problème sur un émetteur.

Me retrouvant seul et ne sachant pas trop quoi faire, je me décide à rejoindre ce que j'ai entendu certains gars appeler « le grand salon ». Ce serait une immense salle découpée en plusieurs parties et dédiée à la détente. Là-bas je découvre un coin avec une toile blanche tirée sur un mur et sur laquelle un rétroprojecteur joue un film d'action. Dans un autre espace, ce sont deux tables de billard qui ont la vedette. Ce qui m'intéresse se dresse à côté du bar : un distributeur de boissons chaudes. Après m'être fait couler un expresso, en pestant contre le prix demandé, je m'assieds sur un des grands tabourets fixés devant le zinc, la gueule sur le gobelet fumant.

« Tu connais la dernière ? » fait une voix derrière moi.

Surpris, je me retourne : c'est Lorenzo qui s'approche d'un pas décidé.

« Non, que se passe-t-il ? »

Il met lui aussi une pièce dans le distributeur et prend place à mes côtés, un café à la main.

« Tout le personnel est confiné à l'intérieur jusqu'à nouvel ordre à cause de la tempête.

– Merde ! Ce n'est déjà pas gai de se savoir planté au milieu de rien, mais si en plus on ne peut même pas foutre le nez dehors ça va vite devenir invivable. »

J'enfonce ma main dans la poche intérieure de ma veste et en ressors un paquet rouge.

« Il y a un coin fumeurs plus loin, tu m'accompagnes ? »

Lorenzo ne prend pas le temps de répondre et descend aussitôt de sa chaise de bar.

« Tu es au courant que cette saloperie te tuera ? » croit-il bon tout de même de rajouter.

Comme la plupart des fumeurs, je suis un esclave volontaire engoncé dans des réflexions toutes faites telles que « il faut bien mourir de quelque chose » ou encore « mais j'aime bien fumer, je n'ai pas du tout envie d'arrêter ».

Autant de phrases à la con qui ne font que servir l'énorme lâcheté dont nous faisons preuve devant le combat nécessaire pour arrêter.

Cette fois-ci, je me contente d'un :

« Ouais, il paraît. »

Il me suit jusque dans une salle où se trouvent quelques poufs et tables basses posés en cercle autour d'un immense conduit d'aspiration d'air. En entrant, nous faisons signe à un petit groupe déjà présent sur place, puis nous allons nous installer à l'opposé d'eux.

« Tu sais quoi ? Je ne la sens pas cette mission, me dit-il en s'asseyant.

– Qu'est-ce que tu ne sens pas ?

– Tout. Cette plateforme, ce temps de chien et même notre rôle ici. Je sens qu'on va se faire chier comme rarement ça nous est arrivé, et tout ça pour une poignée de connards qui ont bien plus d'intérêt pour la santé de la bourse que pour celle de leur propre famille.

– Eh bien, je vois que tu tiens la grande forme. Ceci dit, je ne suis pas loin de partager ton avis, heureusement je ne suis pas venu tout seul. Tu ne m'as jamais dit, il y a une femme qui t'attend sur la terre ferme ?

– Il y a eu, mais cela fait quelque temps déjà. Tu sais ce que c'est, on laisse passer les années, on déplace ses priorités et puis un beau jour tu te retournes et tu t'aperçois que tu es tout seul. »

Touché par son récit, je ne peux pas m'empêcher de faire un transfert sur ce que je viens de traverser. Mon esprit s'envole avec la fumée de la cigarette que je tiens à la bouche.

Le site est divisé en plusieurs zones qui sont définies selon leurs dangers, et le « quartier vie » dans lequel nous nous trouvons se trouve à l'opposé de celle dont le niveau de risque est le plus élevé. Nous sommes au dernier étage d'un bâtiment qui en compte quatre et, à bien y regarder, il ressemble ni plus ni moins à ceux que l'on trouve en périphérie des grandes villes. À la différence tout de même que derrière celui-ci une piste d'atterrissage pour hélicoptère surplombe une mer gelée. Nous sommes assis devant une grande porte en verre donnant sur un balcon extérieur et de ma place je crois déceler un déplacement sur le toit du bâtiment opposé.

« Tu ne m'as pas dit que nous étions tous cloîtrés à l'intérieur ?

– Si, pourquoi ? »

Me rendant compte que je ne me suis pas trompé, je tends le bras pour toute réponse. Le mauvais temps oblige Lorenzo à plisser les yeux.

« Hé ! s'exclame-t-il. Il y a un mec là-bas.

– Oui, on dirait bien. Appelle Ryckhegem sur ton talkie et demande-lui de contacter Froskot, peut-être qu'il saura nous dire ce que ce gusse fait dehors. »

Mais mon collègue n'a pas entamé sa conversation qu'on ne voit déjà plus aucun mouvement.

Octobre 2015.

Au commissariat, pour être au calme, les deux fédéraux sont allés s'isoler dans la salle servant aux débriefings. Tandis que Diaz passe en revue les photos des scènes de crimes, Munny, avec l'aide de Curtis, parcourt le rapport établi sur l'assassinat de Bernal Heights Park. L'indien relève soudainement la tête :

« Tu peux me passer le dossier du militaire que l'on a retrouvé à Fillmore, s'il te plaît ?

– Celui de Jarold Ulman ?

– Oui. »

Le Portoricain fouille dans la pile à côté de lui et, après avoir attrapé les documents voulus, les tend à son collègue.

« Tu as trouvé quelque chose ?

– Je ne sais pas encore. »

Intrigué, Diaz le regarde faire glisser son index sur les pages étendues devant lui.

« Là, réagit-il en pointant brusquement une ligne. »

Sous son doigt se trouve une information qui jusqu'ici était passée inaperçue.

Septembre 2016.

« Vous êtes certains d'avoir vu une personne de ce côté-ci de la plateforme ? »

Frosgot n'est pas convaincu par notre récit. Selon lui, aucune intervention n'était programmée sur le pilier où sont fixées les paraboles établissant la liaison satellite avec le continent, alors il s'imagina que c'est le fruit de notre imagination.

« Nous savons ce que nous avons vu, assuré-je, il y avait quelqu'un qui se promenait sur le toit du bâtiment gris à l'autre bout, au pied de la construction métallique qui supporte les antennes et... »

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'il reçoit un appel.

« Tommy pour Jürgens, entend-on entre deux grésillements avant que Frosgot n'approche son émetteur-récepteur de sa bouche.

– Oui, Nowak », répond-il sèchement, visiblement agacé que nous soyons interrompus. « Qu'est-ce tu veux ?

– On a besoin de toi à la laverie. »

Du statut d'agacé, il passe à celui d'indigné.

« Tu te fous de moi ! ? Tu ne crois pas que j'ai autre chose à faire que de m'occuper du linge sale ?

– Je t'assure qu'on a vraiment besoin de toi, là.

– Bon, O.K., le temps de résoudre un problème ici et j'arrive. J'espère que c'est important.

– Tu t'imagines vraiment que si ça ne l'était pas je t'aurais dérangé, Jürgens ? »

Le *safety officer* réalise alors ce que vient de lui dire son second et il sait qu'effectivement, celui-ci ne l'embêterait pas pour rien. Sans plus y réfléchir et d'un pas forcé, il prend la direction de la laverie.

L'espace de quelques secondes, Lorenzo et moi restons les bras ballants à nous observer, puis ce sont nos propres talkies-walkies fixés à nos ceintures qui se mettent à grésiller à leur tour en quasi simultané.

« Corvin, Lamar, rappliquez fissa à la blanchisserie. »

Nous nous regardons avec inquiétude et nous partons sans plus attendre en espérant rattraper Frosgot.

« Nous sommes déjà en route », lancé-je dans l'émetteur à mon supérieur.

La blanchisserie se trouve également dans le « quartier vie », mais à un niveau inférieur. La tempête nous empêchant de prendre l'escalier

extérieur, nous nous sommes perdus dans les méandres de ce labyrinthe.

À notre arrivée, nous voyons un petit groupe agglutiné devant le local. Froggot discute avec Nowak, et je constate que ce dernier a les cheveux mouillés. Un peu plus loin derrière eux, un employé est occupé à nettoyer ce qui semble être la version prédigérée de son dernier repas. Tous ont l'air effrayés, comme s'ils venaient de voir le diable en personne.

Ryckhegem, qui est au premier plan, me fait signe d'approcher puis m'entraîne à l'écart du groupe.

« On a un gros problème et... j'ai pensé qu'avec ton expérience, tu pourrais peut-être nous aiguiller sur la conduite à tenir. »

Aucune trace de l'attitude hautaine qu'il a pour habitude d'arborer, et la peur que je lis dans ses yeux me certifie que la situation est grave.

« Si tu commençais par me dire ce qui se passe, Jayden ? »

En guise de réponse, il m'adresse un simple mouvement de la tête m'invitant à passer la porte de la blanchisserie. Mon regard glisse alors sur la gueule noire de l'entrée du local. Lentement, j'avance et pénètre à l'intérieur. Tous se sont écartés sur mon passage. Visiblement choqués et baissant les yeux pour fuir mon regard, leurs respirations semblaient coupées.

« Pourquoi la lumière est éteinte ? » lancé-je à l'assemblée tout en cherchant l'interrupteur.

Personne ne me répond. Mais ma main trouve rapidement le bouton commandant l'éclairage. Je l'actionne et le courant parcourt aussitôt le filament prisonnier de l'ampoule suspendue au centre de la pièce. La lumière prend possession de l'espace autour de moi et me confronte à une vision d'horreur.

Un homme est allongé sur le flanc au milieu des machines à laver le linge, ses poignets et ses chevilles attachés ensemble le figent dans une posture grotesque. Devant lui, les traces d'une rivière de sang le reliant au centre de la pièce.

Je m'approche du corps pour en faire le tour et je découvre maintenant le masque de terreur encore incrusté sur le visage de cet homme. Il me faut faire attention de ne pas marcher sur les morceaux de matière organique maculant le sol. Le haut du corps est à nu. Je m'accroupis à côté du cadavre et je peux observer l'énorme entaille qui le zèbre depuis le plexus jusqu'à la boucle de son ceinturon.

« Il s'appelle Earl Stone », me dit Froggot, qui est resté sur le pas de la porte. « Il fait partie de l'équipe de maintenance.

– Faisait, rectifié-je sur un ton qui se veut volontairement fataliste, il ne faudra plus compter sur lui pour maintenir votre plateforme en bon état. »

Je me redresse et observe autour de moi. Mes yeux s'arrêtent sur le hublot d'une machine toujours en marche, et ce qui tourne à l'intérieur du tambour a la même couleur pourpre que le sillon rattaché à la victime. Je n'ose faire le lien avec l'ouverture présente sur le ventre de cet homme.

« Les autorités sur le continent ont été prévenues ? »

La réponse ne venant pas, je me retourne et regarde le responsable sécurité dans l'encadrement de la porte. Il me fixe, l'air embarrassé.

« C'est que, on a un autre problème », finit-il par dire.

Tendant le menton pour l'inciter à s'expliquer, ce qu'il m'annonce tombe comme un couperet.

« Nous n'arrivons plus à établir la liaison avec le continent. »

Abasourdi, je reste sans réaction au milieu de ce décor morbide.

« Que pensez-vous de tout ça ? Que devrions-nous faire ? me demande Jürgens en espérant que je vais me ressaisir. Vous croyez qu'il s'agit d'un accident ? »

La question est stupide, mais je comprends que c'est celle d'un homme ayant besoin d'être rassuré. Je ne vois cependant pas ce que je pourrais lui dire de rassurant. Nous sommes sur une scène de crime.

Je me relève et je vais débrancher la machine pour que s'arrête son programme morbide.

« Nous allons essayer de déterminer ce qui s'est passé, me contenté-je de répondre, et dans un premier temps vous allez demander à chaque responsable de service de s'assurer que leur effectif est au complet, ensuite vous allez réunir tout le monde pour expliquer la situation. Trouvez-moi aussi le toubib, je vais avoir besoin de son aide pour examiner le corps. »

Les 119 membres du personnel restant sont maintenant rassemblés au rez-de-chaussée du bâtiment principal, seul endroit pouvant accueillir tout le monde. Le directeur des installations ainsi que Frosgot sont montés sur une caisse de bois leur servant d'estrade. Face à eux, ne sachant pas ce qui se passe, chacun cherche auprès de son voisin à glaner des informations sur la raison de leur présence ici.

Personne ne manquant à l'appel, le directeur s'adresse à l'assemblée :

« S'il vous plaît ! lance-t-il énergiquement afin d'attirer l'attention. S'il vous plaît, un peu de calme ! Nous avons une importante annonce à faire et il est primordial que j'aie toute votre attention. »

L'homme qui vient de prendre la parole se nomme Fabrizio Marzano. Ayant occupé des postes similaires au sein de la société qui exploite ce champ pétrolier depuis de nombreuses années, il est très apprécié par les employés. Pas très grand et légèrement bedonnant, il porte sur le bout de son nez des petites lunettes rondes qui ne lui servent qu'à dresser une ligne d'horizon par-dessus laquelle il regarde le monde. De

nature habituellement joviale, il s'est toujours évertué à faire en sorte que le personnel ne manque de rien, mais le ton employé ici ainsi que l'air grave qui lui barre le visage ont suffi à rapidement amener le calme dans l'assistance.

« Si nous vous avons réunis, continue-t-il, c'est pour vous annoncer qu'aujourd'hui nous avons à déplorer la mort de l'un d'entre nous. »

Sa phrase est tout juste terminée que le brouhaha reprend de plus belle.

« Allons, allons, s'il vous plaît ! s'égosille-t-il à nouveau. S'il vous plaît, écoutez-moi jusqu'au bout. Il y a quelques heures, le corps de M. Earl Stone a été retrouvé sans vie dans la laverie. Pour le moment, nous ne sommes malheureusement pas en mesure de vous expliquer ce qui s'est passé et nous invitons toute personne susceptible de nous donner des renseignements à venir nous voir, M. Frogot ou moi-même. »

Un grand gaillard noyé au milieu de la foule regarde les visages déconfits qui l'entourent, puis finit par poser une question :

« Ça veut dire quoi “nous ne sommes pas en mesure de vous en dire plus”, que lui est-il arrivé au juste ?

– Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il a été retrouvé avec une blessure au niveau de l'abdomen et que c'est vraisemblablement ce qui a provoqué la mort.

– Vous avez prévenu le continent ? lance un autre homme sur la droite. Comment vont-ils pouvoir accoster avec ce temps ? »

Mal à l'aise, Marzano tousse dans son poing et se racle la gorge.

« Eh bien... nous devons faire face à un autre problème... »

*

Frogot et Marzano m'ont rejoint à l'infirmerie. Lorsqu'ils m'expliquent pourquoi il est impossible de se servir du réseau de communication, je comprends que le doute n'est pas permis sur ce qui s'est passé.

« Qu'est-ce que vous dites ! ?

– Vous avez bien entendu, m'assure Frogot, le câblage a été sectionné et l'émetteur de réseau satellite qui était fixé dehors a lui été détruit, je l'ai moi-même constaté. C'est clairement du sabotage.

– Et vous pensez pouvoir réparer ça rapidement ? m'inquiète-je.

– On a la chance d'avoir des mécanos hors pair ici et les gars m'ont dit que malgré le fait qu'il nous manque certaines pièces, ils devraient pouvoir bricoler quelque chose, mais que vu l'ampleur des dégâts, ça risque tout de même de leur prendre du temps. Mais je leur fais totalement confiance, je sais qu'ils réussiront à rétablir le contact. »

Penché au-dessus du corps sans vie, le docteur, muet jusqu'ici, relève

la tête et m'interpelle :

« Monsieur Corvin ? »

Son teint est aussi pâle que celui de l'homme qu'il est en train d'examiner.

« Qu'est-ce qui t'arrive, toubib ? demande Frosgot à ma place. On dirait que tu te trouves devant un fantôme. »

Il se tourne vers nous et reste ainsi à nous observer, sans bouger.

« Docteur, le relancé-je à mon tour pour le faire réagir, tout va bien ?

– Il a été vidé.

– Quoi ?

– Il est vide, on lui a retiré la totalité de ses organes internes. »

Octobre 2015.

« Tous sans exception ! affirme Munny.

– Putain de merde, tu avais raison. »

Les deux agents regardent le tapis de dossiers étalé devant eux. Convaincus d'avoir enfin trouvé une piste à suivre, ils sont emplis d'un sentiment d'excitation qui d'un coup leur remonte le moral.

« Mais comment avons-nous pu passer à côté de ça !? s'exclame Diaz.

– Le lien était beaucoup trop compliqué à établir. Et seuls deux dossiers mentionnent qu'un de leur proche est mort au San Francisco General Hospital. En nous dépêchant, nous pouvons être sur place dans à peine plus d'une heure », dit Munny en regardant sa montre.

Impatients de savoir si leur découverte va enfin les amener quelque part, les fédéraux sortent du commissariat en trombe et prennent la direction du centre hospitalier.

La circulation fluide leur permet d'être rapidement sur place. Le Portoricain a profité du trajet pour prévenir leur supérieur de l'avancée qu'ils viennent de faire.

Maintenant sur le parking, ils ne s'embarrassent pas de savoir si la place qu'ils empruntent leur est autorisée ou non. Ils descendent précipitamment du véhicule, s'engouffrent à l'intérieur et s'avancent vers le comptoir de l'accueil où une secrétaire s'affaire à mettre sa paperasse à jour.

« FBI, l'interrompt l'Indien sans ménagement, nous souhaitons parler au directeur de l'établissement. »

En vingt-cinq ans de métier, ce n'est pas la première fois que Cathy Richmond se retrouve confrontée à une plaque d'agent des forces de l'ordre et, même exhibée de la sorte, elle n'est pas intimidée plus que ça.

« LA directrice ne reçoit que sur rendez-vous, messieurs. Je vais essayer de la joindre, mais ça ne sert à rien de me coller ainsi vos badges sous le nez, car nous donnons la priorité aux malades, ici.

– O.K., ma petite dame, je suis sûr que vous êtes incollable sur les protocoles en place au FBI et que la série NCIS n'a aucun secret pour vous, mais nous allons devoir couper court tout de suite aux provocations.

– Non mais dites donc, pour qui vous pre...

– Du calme, madame Richmond... »

Alors qu'elle s'apprêtait à partir, la directrice, ayant assisté à toute la scène, décide de s'interposer et, devant la forte détermination des

deux hommes, les invite à la suivre. Ils naviguent dans les couloirs jusqu'à une porte sur laquelle figure en relief le nom de la directrice.

« Je vous en prie, asseyez-vous », dit-elle en désignant les fauteuils au centre de la pièce tandis qu'elle-même s'installe derrière son bureau. « Alors, que me vaut l'honneur de votre visite ? »

Munny ne s'embarrasse pas avec les formules de politesse d'usage :

« Je n'irai pas par quatre chemins, madame. Si nous sommes ici c'est parce que nous courons après un tueur en série qui sévit dans la région, et nous avons de bonnes raisons de penser qu'il y a un lien direct avec votre établissement. »

Estomaquée, elle s'avance légèrement sur son siège comme pour être sûre de bien entendre ses hôtes.

« Pourriez-vous être plus clair ? »

– Cinq personnes ont été les victimes de crimes odieux et après quelques recherches nous nous sommes rendu compte qu'elles avaient toutes eu des proches hospitalisés et décédés dans cet hôpital. Nous sommes donc venus ici avec l'intention de vous demander l'autorisation d'accéder aux dossiers de ces personnes.

– Effectivement, je comprends mieux pourquoi vous avez insisté de la sorte, cependant et malgré la gravité de la situation, vous n'êtes pas sans savoir que ce que vous me demandez sont des renseignements soumis au secret médical, et malheureusement, tant que vous ne m'apporterez pas un document officiel signé par le District Attorney, comprenez à votre tour que la loi ne m'autorise pas à répondre favorablement à votre demande.

– Oui, bien sûr, nous en sommes parfaitement conscients et je vous assure que nous ne sommes pas venus ici dans le but de vous forcer à nous donner quoi que ce soit. Nous avons déjà lancé les démarches nécessaires pour avoir le précieux sésame, mais ce que nous souhaiterions dans l'immédiat c'est pouvoir interroger certains membres de votre personnel, ceux qui se sont occupés des proches des victimes. Peut-être auront-ils vu ou entendu des choses qui pourraient nous permettre d'avancer dans notre enquête. »

Munny plonge la main dans la poche intérieure de sa veste et en ressort des photos qu'il étale sur le bureau.

« Regardez, rajoute-t-il, voici ce à quoi nous sommes confrontés. »

La directrice passe son regard sur les clichés. Elle s'arrête plus longuement sur l'un d'eux et tend le bras pour le prendre en main. Munny reconnaît le portrait d'Andréas Campbell retrouvé près du terrain de golf de Daly City.

« Quel âge avait cette personne ? demande-t-elle.

– À peine 27 ans. Il a laissé derrière lui une femme et un bébé. Il ne méritait pas ça. »

Elle fixe l'agent d'un air impassible. Rompue à l'exercice de voir se

jouer des drames humains régulièrement, elle s'est fabriquée une carapace d'indifférence simulée.

« Oui, ça, j'en suis convaincue. La grande majorité des gens qui se trouve dans les chambres de cet établissement ne mérite pas non plus ce qui leur arrive. Nous n'y pouvons malheureusement rien et exhiber ces photos ne vous permettra pas d'obtenir plus de choses de ma part. »

Décontenancés par sa froideur apparente, Munny et Diaz sont en panne d'arguments. Loin d'être insensible à leur détresse, la directrice réfléchit rapidement et se reprend :

« Connaissez-vous les dates d'hospitalisation des personnes concernées ?

– Deux cette année et deux autres l'année passée, répond le Portoricain en comprenant qu'une brèche vient de s'ouvrir.

– Bien, alors voici ce que je vous propose, vous allez retourner voir Mme Richmond, "la petite dame" qui se trouve à l'accueil », dit-elle sur un air moqueur.

Le sourire en coin qu'affiche Munny l'incite à continuer :

« Je vais lui donner les noms des personnes inscrites dans vos dossiers et lui demander qu'elle fasse des recherches pour que vous ayez une liste aussi précise que possible du personnel présent dans les services concernés lorsqu'elles étaient dans nos murs. Nous sommes équipés d'un système informatique très performant contenant tout l'historique de l'hôpital, alors le temps que vous alliez la retrouver, elle aura peut-être déjà quelques informations à vous fournir. »

Il n'en faut pas plus aux deux agents pour les contenter. Impatients, ils se relèvent, attendent que leur interlocutrice finisse de noter ce dont elle a besoin, puis ramassent leur dossier en la remerciant vivement pour sa collaboration. Ils ne sont pas sortis qu'elle a déjà décroché son combiné.

Comme annoncé, le temps qu'ils traversent l'hôpital, l'hôtesse d'accueil avait réuni les indications nécessaires et finissait de les reporter sur une feuille blanche de la photocopieuse. Elle les attend avec impatience. Diaz, voyant la mine enjouée de cette dernière, pose sa main sur l'épaule de son partenaire et lui explique qu'il préfère l'attendre près de la machine à café.

Enfoncée dans son fauteuil, bras croisés, elle fixe le seul agent qui a eu le courage de venir jusqu'à elle. Nul besoin d'explications pour qu'il comprenne qu'il va falloir opter pour la délicatesse.

« Bien, engage l'Indien, je suis désolé et je vous présente mes excuses. On nous a dit que vous auriez des infos à nous donner ? »

Cathy ne se dépare pas de sa grimace, ce qui amuse beaucoup Munny, une affiche de cinéma lui revenant à l'esprit, celle d'un film où il avait amené sa fille après l'une de ses énièmes et mémorables

crises. Si sa mémoire est bonne, le rôle principal était joué par Jim Carrey et le titre était *Le Grinch*. Ne pouvant s'empêcher d'imaginer la secrétaire médicale dans la peau du pantin vert, il fait ce qu'il peut pour retenir un sourire, ce qui, bien évidemment, agace encore plus Cathy.

« C'est ce que vous avez de plus convaincant ? » lâche-t-elle sèchement.

Faisant tout pour garder son sérieux, l'agent se racle la gorge et s'apprête à se lancer dans une tirade digne d'une tragédie shakespearienne. Mais alors qu'il prend la pose, tel le général Macbeth, il est freiné dans son élan.

« Ne vous fatiguez pas, dit Cathy, j'ai conscience qu'il est vain de vous faire comprendre que votre insigne et toute votre testostérone ne vous donnent pas tous les droits. Tenez, voici une petite liste d'infirmières que j'ai pu établir grâce à l'historique des plannings stockés dans nos archives. Ce sont celles qui étaient en poste au moment où les personnes désignées étaient hospitalisées ici. Je vous ai également mis leur plage horaire.

– Merci pour votre aide, et je vous assure que je ne voulais pas vous blesser tout à l'heure. Vous savez, cela fait bientôt deux ans que nous courons après un malade qui découpe des gens en morceaux et pas sur prescription médicale, alors la perspective d'une possible avancée pour mettre la main dessus me rend un peu... nerveux et impatient.

– Oui, je comprends que vous puissiez être sous pression. J'ai pu relever qu'une des infirmières de la liste est présente actuellement, elle se nomme Mary Lowens et faisait partie du personnel soignant qui s'était occupé de Carroll Bakerson, le troisième nom dans la série que vous avez donnée. Elle se trouve en chirurgie orthopédique, au secteur D. Si vous souhaitez la voir, il vous suffit de prendre l'ascenseur derrière vous et de monter au deuxième étage, ensuite c'est sur votre droite tout au bout du couloir. Une fois sur place il vous suffira de demander à la voir, de mon côté je peux prévenir que vous arrivez, mais décidez-vous rapidement parce qu'elle doit terminer dans à peine trente minutes. »

L'agent ne se fait pas prier. Accompagné de son collègue, ils suivent les consignes de « la petite dame » et arrivent rapidement à destination.

« Mary ? À l'heure qu'il est elle doit se trouver en salle de transmissions, nous indique l'aide-soignante à la réception du service. Vous n'avez pas le droit d'y pénétrer, mais vous pouvez patienter ici, elle ne va sûrement pas tarder et vous ne pourrez pas la rater. »

Tandis qu'ils s'asseyent bien sagement dans la rangée de sièges le long du mur, le grincement des portes battantes qu'ils viennent de passer se fait entendre. Dans l'encadrement, le dos d'un infirmier

tirant un fauteuil apparaît. Lorsqu'il se retourne, les fédéraux peuvent voir le patient, un homme de couleur aux épaules larges ; bien qu'il soit assis, ils devinent aisément que celui-ci avoisine le mètre quatre-vingt-cinq pour cent kilos. Quand le duo passe devant eux, ce qu'ils comprennent de la conversation c'est que le malade vient de subir la pose d'une prothèse du genou et qu'il s'inquiète de son avenir maintenant que sa carrière en tant que quarterback est terminée. De son côté, le soignant essaye tant bien que mal de lui remonter le moral. Lorsque le fauteuil tourne et disparaît dans l'angle opposé, trois femmes en blouses blanches surgissent avec la gueule des mauvais jours.

Les agents se relèvent et font deux pas en avant pour se rapprocher.

« Bonjour, mesdames, commence Munny, nous sommes du FBI, est-ce que l'on peut vous déranger un moment ? »

Surprises, elles prêtent à peine attention aux insignes. La plus âgée prend la parole :

« Ça dépend, nous venons de passer un sale moment, alors j'espère que ce n'est pas trop grave.

– Je vous promets que nous ferons aussi vite que possible. Est-ce que l'une de vous est Mary Lowens.

– Eh bien oui, c'est moi. Que se passe-t-il ? Que me voulez-vous ?

– Voilà, nous sommes à la recherche de renseignements sur une personne dont l'enfant a été hospitalisé ici et dont, semble-t-il, vous vous seriez occupée. C'était il y a de ça plusieurs mois, en janvier pour être précis.

– Janvier ! Savez-vous combien de patients sont passés dans cet hôpital depuis ?

– Nous nous doutons bien que ce que nous vous demandons nécessite un gros travail de mémoire de votre part, continue Diaz, mais c'est vraiment très important. Des vies sont en jeu. Peut-on s'isoler un instant pour en discuter ? »

Par réflexe, Mary regarde sa montre. Pour une fois qu'elle pouvait partir à l'heure et surtout profiter du réconfort de sa famille après une mauvaise journée... Mais devant les regards insistants des officiers, elle capitule et se tourne alors vers ses collègues.

« Partez sans moi, les filles, on se voit demain. Suivez-moi, dit-elle ensuite à l'intention des officiers, si ça ne vous dérange pas, nous allons nous mettre dans un coin du parc extérieur, parce que j'ai besoin de décompresser avec une clope.

– Aucun problème, la rassure Diaz, mon équipier sera sûrement ravi de pouvoir en faire autant. »

Ils se retrouvent donc tous les trois sur un banc sous un immense pin de Torrey. Le dos calé contre le dossier, l'infirmière recrache sa première bouffée.

« Alors, messieurs, en quoi puis-je vous aider ? »

Munny, qui comme l'avait prédit Diaz, en a également profité pour s'allumer une cigarette, lui montre une photo sur laquelle on peut voir Carroll Bakerson, son mari, ainsi que l'enfant qu'elle a perdu.

L'infirmière réagit immédiatement.

« Ho, les Bakerson !

– Vous vous souvenez d'eux ? » s'étonne Munny, qui a du mal à cacher sa satisfaction.

Par réflexe, le Portoricain sort immédiatement son carnet Moleskine.

« Comment ne pas se souvenir, dit-elle, quel drame ! Ils sont arrivés là la veille de la mort de ce pauvre petit. La mère était bouleversée, je n'ai jamais entendu un cri de désespoir aussi bouleversant.

– Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

– Oh je crois bien que je me souviens de ces deux jours dans les moindres détails, parce que comme nous étions en sous-effectif, c'est moi qui ai passé tout ce temps au chevet de leur fils. Les parents n'ont cessé de se confier et d'implorer, ils étaient anéantis. Le petit avait tout juste 5 ans et ils venaient de lui offrir la bicyclette qu'il leur réclamait sans cesse. Il voulait remplacer son tricycle et devenir un grand. Alors qu'ils se trouvaient dans la rue devant chez eux pour essayer le vélo, un rugissement de moteur et des crissements de pneus se sont fait entendre. J'ai cru comprendre que la police avait établi qu'il s'agissait d'une bande de jeunes cherchant à connaître les limites de leur bolide. En somme, juste des petits cons qui n'avaient absolument pas conscience du danger qu'ils représentaient. »

Mary n'a pas cessé de regarder droit devant elle en racontant cette histoire, les yeux plongés dans la fumée de sa cigarette. *Combien de personnes présentes dans ces murs ne sont que le résultat d'un mauvais comportement, se demande-t-elle. Et pourquoi, dans cette société dite civilisée, une grande majorité d'entre nous ne se soucie guère des vies qui gravitent autour d'eux ?* Autant de questions qui la font se demander combien de temps encore elle pourra supporter ainsi tous ces excès ne menant qu'à des catastrophes.

Lorsque Munny et Diaz sont venus la chercher, elle venait d'expliquer à l'équipe qui prenait le relais comment un jeune homme d'une vingtaine d'années avait vécu comme un drame le fait que malgré tous les efforts déployés par les chirurgiens, il ne pourrait plus jamais se servir de ses deux jambes. Se remémorer maintenant l'histoire de la famille Bakerson ne fait qu'ajouter une pierre de plus au mur de malheurs constituant cette pyramide fragile, et à cet instant précis la construction s'écroule. Elle craque et laisse couler quelques larmes.

Gênée de se livrer de la sorte devant des étrangers, Mary passe nerveusement le dos de sa main sous ses yeux, espérant ainsi arrêter le

flot de larmes.

« Pardon, s'excuse-t-elle, il y a des jours comme ça où l'on a plus de mal à encaisser les choses. Vous devez me trouver ridicule ?

– Ne croyez pas cela, madame Lowens, la rassure immédiatement Munny, les séquelles laissées par nos professions respectives ne sont pas si différentes que ça. Nous n'avons tout simplement pas tous la même façon d'évacuer. Et entre nous, la vôtre est sûrement plus saine que la mienne, surtout pour le foie. Pour en revenir à notre affaire, est-ce que le père ou la mère vous auraient dit avoir des ennemis ?

– Non, je n'ai pas souvenir qu'ils aient évoqué une telle chose. Vous pensez que l'on aurait pu volontairement tuer ce pauvre petit ?

– Non, pas du tout. Ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est ce qui est arrivé par la suite à Mme Bakerson, c'est la raison de notre présence ici.

– Comment ça ? demande l'infirmière, surprise.

– Elle a été la victime d'un homicide.

– Mon Dieu quelle horreur ! » réagit Mary.

Assommée par ce qu'elle vient d'entendre, elle sort une deuxième cigarette de son paquet.

« Je ne sais pas si cela peut vous aider, dit-elle avant de l'allumer, mais ce dont je me souviens en revanche c'est que dans les heures qui ont suivi, à plus de mille kilomètres de là une autre famille a vécu l'horreur à l'hôpital pour enfants de Los Angeles.

– C'est-à-dire ? Et quel rapport avec ce qui est arrivé aux Bakerson ?

– Eh bien, peu de temps après l'instant où le petit a été déclaré décédé, nous avons été contactés par une équipe en place à L.A., elle venait de recevoir une alerte émanant du fichier des personnes en attente de greffe. Sur place, ils s'occupaient d'un autre enfant qui lui était en état d'urgence absolu parce que son cœur, atrophié de naissance, menaçait de lâcher à tout moment. Il a donc fallu qu'ici un de nos internes aille demander aux Bakerson l'autorisation de prélever l'organe sur leur fils. La suite n'a été que le résultat d'une énorme erreur, car l'homme n'a absolument pas pris les précautions qui s'imposaient dans cette situation. Les parents étaient totalement effondrés, alors il aurait dû s'assurer mieux qu'il ne l'a fait de la portée de ses mots. Dans un premier temps, il s'est contenté de la réponse positive que le père lui avait donnée oralement et, peut-être par excès de zèle, il a aussitôt appelé l'autre équipe pour qu'elle se prépare à l'arrivée du greffon. Seulement voilà, ce n'est qu'après tout ça qu'il est revenu avec les formulaires que l'on doit faire signer aux tuteurs légaux. À la vue du papier, la mère est devenue hystérique, elle a catégoriquement refusé que l'on touche à son petit et face à sa détresse, le père est revenu sur ce qu'il avait dit. L'interne a donc été obligé de faire machine arrière et de prévenir que tout était annulé.

L'enfant là-bas n'a tenu que deux jours de plus. Imaginez la douleur que ces parents ont également dû ressentir. »

Après ce récit, Diaz regarde son équipier avec insistance, imaginant toutes sortes d'hypothèses, puis il glisse son petit carnet à l'intérieur de sa veste et s'éloigne, son téléphone portable en main.

« J'appelle immédiatement le bureau, dit-il, je vais leur demander de faire des recherches auprès de l'hôpital de Los Angeles, il faut absolument qu'ils retrouvent ces personnes.

– Êtes-vous sûre de ce que vous avancez ? » demande Munny, se retrouvant seul avec Mary.

« Certaine ! On ne peut pas oublier un tel drame. »

Septembre 2016.

« Quoi, c'est une blague ?!

– Malheureusement, non. La tempête est maintenant vraiment trop forte pour qu'un navire de forage ou un ravitailleur puisse accoster ou même nous approcher. »

Nous sommes dans le bureau de Marzano. Je dévisage les quatre hommes assis avec moi et mes collègues. Hormis le directeur, il y a Frogot, Sørensen, le responsable de la maintenance, et Adamczewski, qui lui dirige l'ensemble du chantier d'extraction offshore. Tous occupent des postes clés sur la plateforme et à eux quatre ils connaissent l'ensemble du personnel. Le compte-rendu qu'ils viennent de nous faire est plutôt alarmant.

« Bon, je résume, dis-je pour être sûr de bien avoir tout compris, nous n'avons aucun moyen de communication avec l'extérieur et, d'après vos gars, Sørensen, les dégâts sont peut-être trop importants pour que l'on puisse finalement faire quelque chose. Et là vous nous annoncez que tant que la tempête ne se sera pas calmée, personne ne pourra descendre ou monter à bord. C'est bien cela ?

– Malheureusement, oui », acquiesce Marzano.

Ryckhegem s'est volontairement effacé pour me laisser en avant. Il paraît dépassé par la situation.

« Bon, continué-je, nous n'avons alors pas d'autre choix que de mener notre propre enquête. Et nous devons nous y mettre tout de suite. Pour commencer, vous allez chercher à savoir si Stone a eu des différends avec qui que ce soit, je veux aussi connaître les noms des derniers embauchés, mais également de ceux dont vous pourriez avoir le moindre doute. »

Surpris par l'aplomb dont je fais preuve, c'est à leur tour de me dévisager.

« Excusez-moi, finit par dire le directeur, mais peut-on savoir qui vous êtes exactement, monsieur... ?

– Corvin, David Corvin. J'ai officié plusieurs années au sein du FBI, c'est pourquoi je me permets de vous donner quelques directives à suivre.

– Le FBI ? Je vous prie de m'excuser, mais j'avoue ne pas bien comprendre ce que vous faites ici.

– Ça, c'est une longue histoire que je serais ravi de partager avec vous, mais nous devons reporter ce moment pour nous concentrer sur ce qui s'est passé ici, parce que je peux vous assurer que ce que j'ai vu

dans la laverie n'est pas le résultat d'une dispute qui a mal tourné. Il y a sur cette plateforme un ou plusieurs hommes capables de tuer de sang-froid et ce que la victime a subi me laisse à penser que cet acte a sûrement été prémédité. Il est donc nécessaire que vous m'écoutez et que vous preniez très au sérieux mes paroles et ce, jusqu'à ce que nous réussissions à prévenir et à faire monter les autorités à bord. »

Cette fois, tout le monde a bien pris conscience de l'urgence et de l'horreur de la situation.

Je me focalise sur Frosgot, qui les coudes posés sur la table, se masse les tempes. Il semble chercher la solution des yeux, comme si elle allait apparaître d'un moment à l'autre.

« À quoi pensez-vous, Jürgens ? » lui demandé-je.

Sorti de ses songes, il relève la tête et regarde l'assemblée qui, comme moi, s'est aperçue que quelque chose ne va pas.

« Vous pensez qu'il pourrait recommencer ? » s'inquiète-t-il.

Tous les regards se tournent vers moi, un masque d'angoisse peint sur le visage.

« Je ne sais pas. Mais dans le doute, nous devons rester prudents. »

Je devine que ma réponse n'est pas faite pour les rassurer.

« Nous devons absolument rester calmes, rajouté-je alors. Si nous montrons des signes d'inquiétude, les hommes vont le sentir et ils finiraient eux-mêmes par perdre pied et se méfieraient de leurs voisins. Nous ne ferions qu'envenimer les choses. »

Des coups frappés énergiquement à la porte nous interrompent brusquement.

« Entrez », lance Marzano.

C'est un homme en combinaison de travail qui fait son apparition.

« Salut, dit-il directement à l'intention d'Adamczewski, t'avais demandé à être prévenu immédiatement si quelqu'un manquait à l'appel, eh bien, Frazier ne s'est pas pointé à la relève de l'équipe du matin. J'ai envoyé des gars jusqu'à sa cabine, mais ils ne l'ont pas trouvé, non plus.

– D'accord, Jo, merci d'être venu nous prévenir aussi vite.

– Surtout n'ébruitez rien pour l'instant, ordonné-je avant qu'il ne reparte, il faut à tout prix éviter les mouvements de panique.

– Ha, moi j'veux bien, m'sieur, mais les gars y posent pas mal de questions. Qu'est-ce que j'dois leur dire ?

– Rien, vous n'aurez rien besoin de dire. Nous allons vous accompagner.

– O.K., m'sieur. Par contre, s'cusez moi, mais il faut que j'y retourne assez vite, parce qu'une partie de mon équipe doit faire une sortie pour vérifier les pressions des canalisations qui injectent l'eau dans le réservoir de pétrole. Même si on peut lire que tout va bien sur les écrans de la salle de contrôle, on ne voudrait pas risquer de passer à

côté d'une autre panne et avec cette tempête, je préférerais être avec eux pour veiller à ce que tout se passe bien. »

Comprenant la nécessité de sa rapide présence sur les lieux, nous nous relevons immédiatement pour partir à sa suite dans les couloirs. Nous empruntons des escaliers pour descendre jusqu'à des compartiments où se trouvent de longs serpents d'acier s'entortillant les uns autour des autres, chacun relié aux extrémités à de gros blocs bruyants et décorés de nombreux pressostats et autres cadrans à aiguilles. Les blocs arborent des pancartes décrivant leur fonction et celle dont nous nous approchons indique : « séparateur ». Curieux, je me renseigne auprès d'Adamczewski :

« Vous pourriez m'expliquer où nous sommes ?

– Bien sûr », hurle-t-il par-dessus les bruits mécaniques qui prennent maintenant possession de l'espace, « vous vous trouvez dans la salle de séparation et c'est ici que, comme son nom l'indique, nous séparons le pétrole brut, le gaz et l'eau qui sont pompés dans le réservoir de production.

– Et comment alimentez-vous tout ça, vous n'allez pas me dire que vous avez tiré une rallonge jusqu'au continent ?

– En réalité c'est très simple, le gaz collecté est envoyé dans les canalisations que vous voyez là pour être ensuite injecté de l'autre côté de la structure dans des turbines et c'est elles qui fournissent l'énergie nécessaire au fonctionnement de la plateforme. »

Nous ne sommes pas arrivés à destination qu'on aperçoit un homme aller au-devant du chef d'équipe ouvrant la marche. Il paraît affolé et s'exprime tout en faisant de grands signes. Il finit la conversation en mimant un geste avec son pouce qu'il fait remonter depuis son nombril jusqu'à la base de son cou. Les images de la laverie sont encore suffisamment nettes pour que je comprenne ce qui se passe avant même que le chef d'équipe ne se soit retourné pour nous expliquer la raison de cet affolement.

« Ils ont retrouvé Frazier », l'entends-je dire avec effroi.

*Aujourd'hui, 2019,
David Corvin et sa gueule de bois.*

Je lève la tête de la cuvette et me redresse tout en tirant la chasse d'eau, puis je me retourne et cherche à regagner mon lit, mais l'image dans le miroir fixé au-dessus du lavabo m'arrête dans mon élan. J'ai de plus en plus de mal à supporter mon reflet. Je coupe court à cette entrevue et repars en direction de la chambre. Une fois de plus, la surface froide d'une simple glace m'a fait baisser les yeux.

Je vous avoue que je ne sais plus très bien pourquoi je ne m'envoie pas directement une balle à travers le crâne, ce serait tellement plus simple.

Maintenant assis sur le bord du lit, je regarde le cadavre de la bouteille de bourbon que j'ai vidée la veille, et les aigreurs d'estomac qu'elle m'a laissées au passage accompagnent les relents d'alcool de ma bouche pâteuse. J'essaye par de grandes bouffées d'air que je bloque dans mes poumons de parer à l'agression de la bile dans mon œsophage, mais bien évidemment ça ne sert à rien.

Comment n'ai-je pas pu voir la réalité ? Comment tout ceci a-t-il bien pu se produire ? Ou plutôt... pourquoi ai-je laissé tout ceci se produire !?

Nous formions un si joli couple...

Septembre 2016.

Nous avons suivi les deux hommes dans le dédale de conduits où pétrole, eau et gaz s'acheminent, jusqu'à un recoin où ces serpentins de ferraille s'entremêlent et forment un nœud avant de disparaître, l'un directement dans le sol et les deux autres derrière l'immense paroi qui nous sépare du local contenant les turbines à gaz. Nous sommes soumis à une chaleur suffocante mêlée à un bruit assourdissant, mais dans cet environnement hostile je décèle également autre chose. Une odeur bien particulière... une odeur que je connais bien.

Utilisant un foulard rouge pour se protéger la bouche et le nez, l'ouvrier pointe du doigt l'entrelacement. En nous approchant, nous découvrons l'espace derrière les tuyaux, et le terrible spectacle qui s'y trouve explique les effluves environnants.

*

« Il s'appelait John Frazier, dit le docteur, et comme vous pouvez le constater, il a subi exactement le même sort que Stone. »

Le toubib et moi sommes à nouveau penchés sur un corps sans vie dont l'intérieur a été totalement nettoyé de ses organes. Nous en observons avec attention la moindre petite partie, espérant ainsi trouver un indice.

« Qu'est-ce que vous pouvez me raconter sur ce celui-ci, Doc ?

– Rien, malheureusement. En tout cas rien de plus que pour le précédent. Il n'avait aucun antécédent médical et d'après ce que j'en sais c'était un type tout ce qu'il y a de plus normal, en tout cas je n'ai jamais entendu dire qu'il était particulièrement fauteur de trouble. Mais son responsable et ses collègues vous en diront, encore une fois, plus que moi.

– Vous avez raison, je ferais bien d'aller me renseigner de ce côté-là, je ne m'éternise pas, à plus tard. »

Sur ces mots, je tourne les talons et m'apprête à sortir, mais au moment où je pose la main sur la poignée de la porte, le toubib s'adresse à nouveau à moi :

« Vous savez... tous ces hommes doivent avoir un caractère bien trempé pour supporter de travailler dans ce genre d'environnement, mais leur fort caractère n'en fait pas pour autant des hommes mauvais. Je crois que je les ai tous vus passer dans mon cabinet, que ce soit pour un rhume qui s'éternise, une blessure plus ou moins

grosse ou parfois même simplement pour me demander de leur donner quelque chose leur permettant de les aider parfois à s'endormir, à aucun d'entre eux j'attribuerais le profil d'un tueur en série. Que se passe-t-il ici, monsieur Corvin ?

– Je pense que vous seriez surpris de savoir combien de parents, de voisins ou de compagnons modèles se sont révélés être de véritables monstres. Pour répondre à votre question, Doc, franchement, je n'en sais rien du tout. Mais faites attention lorsque vous prendrez une consultation désormais. »

Laissant le toubib seul avec ses interrogations et le corps sans vie, je sors de la pièce.

Le docteur Soreltracy avait hésité avant de postuler à ce poste, mais après en avoir longuement discuté avec sa femme, ils en étaient venus à la conclusion que le salaire proposé était nécessaire s'ils voulaient enfin réaliser leur rêve d'acquisition d'une petite résidence secondaire située sur les hauteurs de Santa Monica. Aussitôt son contrat signé, il a passé trois mois de formation en Italie au siège de la société propriétaire du champ pétrolier pour se familiariser et en apprendre plus sur les métiers liés à l'exploitation des gisements d'hydrocarbure. Cela lui a permis d'acquérir les réflexes nécessaires dans le cas où un employé serait exposé de façon accidentelle à la matière première. Il a également passé le stage de survie obligatoire pour pouvoir travailler en milieu offshore. À l'époque, il s'était imaginé devoir intervenir sur des accidents de types fractures, brûlures ou peut-être encore de vilaines gripes. Tout sauf ça.

Seul devant ce cadavre mutilé, il a bien du mal à rassembler ses idées. Jamais il n'aurait pensé vivre une telle situation. Gagné par une forte inquiétude semblant gronder et grandir en son for intérieur comme un tremblement de terre, il recouvre le corps à l'aide d'un drap blanc et sort à son tour pour prendre l'air.

Septembre 2016.

Accroupi dans le noir, sur la plateforme, Franck est adossé contre une paroi froide. Les sens aux aguets, il peut entendre le mugissement de la tempête sévissant dehors, comme une plainte lointaine, seulement accompagnée par les grincements métalliques provoqués par le tangage du mastodonte. Il devine le vent s'abattre sur une mer glaciale, le tout donnant lieu à un feu d'eau salée provoqué par des vagues folles et désordonnées qui dansent à la surface comme des flammes en plein cœur d'une forêt. L'environnement froid fait progressivement place à une sensation de chaleur, celle d'un désert, celui des plaines arides empiétant sur celles de Ninive, en Irak, là où se perd maintenant son esprit.

Au sein de la Delta Force, une unité des forces spéciales américaines, il est confronté à des colonnes de vents s'abattant brusquement sur eux ; de petites tornades de sable et de poussière se forment et les obligent à avancer à l'aveugle.

Faisant partie d'un groupe de dix soldats, ils ont pour mission de partir en éclaireur afin de s'assurer que le bataillon qui les suit ne tombe pas dans une embuscade ou encore sur un camp de rebelles improvisé. Mais en se levant, le chammal, dont les courants d'air chaud proviennent de Syrie, ralentit fortement leur progression, jusqu'à la rendre totalement impossible. Le sergent en charge de commander l'escouade donne alors l'ordre de s'arrêter et de monter les tentes d'appoint qu'ils ont dans leur paquetage. Forcés de rester terrés dans leurs abris de toile jusqu'au coucher du soleil, ils passent la nuit au milieu de ces bourrasques incessantes, organisés en « deux, deux », signifiant deux soldats pour deux heures de garde. Ils se relayent ainsi dans cette tourmente infernale. Bien que dotés de lunettes de protection et d'un masque leur recouvrant la bouche et le nez, les soldats ne font que subir les éléments.

Ainsi accoutrés, ces fantassins, à qui l'on a expliqué qu'ils allaient se battre pour la liberté et la paix, semblent jouer dans une scène inédite de Mad Max. Le paradoxe c'est que l'on peut se demander si le but de tout ceci est si éloigné de celui du fameux film avec Mel Gibson.

Le binôme en place au moment où les premiers rayons apparaissent arrive à la fin de leur tour de garde et la vigilance des deux hommes commence à retomber. Et c'est le moment que choisit un petit groupe de soldats ennemis pour les attaquer. Deux fois moins nombreux que la troupe américaine, ils dévalent la colline depuis laquelle ils les observaient avant que l'un d'eux ne jette une grenade sur le campement. Surpris dans son sommeil, Franck

se réveille en catastrophe et ce qu'il peut apercevoir en ouvrant les yeux, c'est une ombre transperçant le tissu de la tente avec une baïonnette. À côté de lui, le corps de son camarade, rouge de sang, ne réagit plus aux assauts répétés de l'acier dans sa chair.

Une des premières choses qu'un militaire apprend avant de partir sur le terrain, c'est qu'il doit considérer son arme comme une partie de lui-même et que sous aucun prétexte il ne doit s'en séparer. Ayant respecté la consigne à la lettre, Franck roule au-dehors, son fusil plaqué contre sa poitrine et, gonflé d'adrénaline, met un genou à terre pour tirer une rafale sur la silhouette maintenant matérialisée. Des coups frappés à intervalles réguliers se font entendre à proximité, mais il ne parvient pas à en trouver la provenance. La crosse calée contre sa joue, il balaye par des mouvements du bassin de gauche à droite l'espace autour de lui. Les balles fusent et perforent les corps qui s'écroulent dans des postures grotesques, mais il ne peut détacher son attention de ce bruit qui semble étranger à la scène. Les coups se font de plus en plus nets, de plus en plus forts, ils prennent maintenant l'ascendant sur les projectiles semeurs de mort et lui vrillent les tympans jusqu'à l'obliger à lâcher son arme pour se plaquer les mains sur les oreilles.

Le décor s'évanouit maintenant dans un nuage de sable. Progressivement, Franck revient à la réalité.

Toujours accroupi dans le noir, il se rend compte qu'il se trouve juste au-dessous d'une conduite d'eau produisant un bruit insoutenable ressemblant à de puissants coups de marteau. Ne pouvant plus tenir, il se décide à quitter sa position pour s'enfoncer dans les ténèbres qui comblent le vide devant lui.

Octobre 2015.

Planté sous les panneaux indiquant les départs et arrivées de l'aéroport de la Cité des Anges, Diaz regarde défiler les lettres et les chiffres sur les bandeaux d'informations. Son regard s'arrête sur celle qui l'intéresse : le prochain avion à décoller pour San Francisco sera à 13 h 30. Il plonge la main dans son veston et en sort son téléphone. Il le déverrouille et ouvre le fichier des derniers appels passés et reçus, puis sélectionne le premier numéro de la liste.

À 376 miles de là, au cœur de *The City by the Bay*, Munny est assis à côté de l'employé qui s'occupe, entre autres choses, des archives de l'hôpital. Alors qu'ils consultent les fichiers dans l'ordinateur, la lumière verte du rétroéclairage de son portable posé devant lui s'illumine. Il regarde l'écran et décroche en apercevant le prénom de son collègue.

« Salut, Diaz.

– Salut, grand chef, *como esta* ?

– Ho je m'éclate, dit Munny d'un ton ironique. Ce matin j'ai demandé à jeter un coup d'œil aux dossiers du personnel de l'hôpital et depuis je parcours le fichier informatique en compagnie de "Bob le gamer". »

Sans se détacher de la conversation qu'il tient avec son collègue, il regarde l'homme qui le fait voyager à travers les documents du réseau hospitalier. Son tee-shirt noir affiche une barre de téléchargement à moitié remplie sous laquelle est inscrit « Veuillez patienter, en cours de chargement ». Depuis deux heures maintenant, il l'écoute lui raconter ses exploits de compétiteur sur plateforme vidéo.

« Tu savais que San Francisco accueille tous les ans la Game Developers Conference ? demande-t-il à Diaz.

– Effectivement, je vois que tu t'amuses comme un petit fou. Il faudra que tu me présentes celui qui a réussi à te faire passer les frontières de l'informatique sans se faire scalper.

– Je n'y manquerais pas, je ne voudrais pas que tu loupes ça. Bon, dis-moi que tu as quelque chose à nous mettre sous la dent.

– Rien, *nada*. Les parents du petit à qui aurait pu profiter la greffe sont clean. Après la mort de leur gosse, le père s'est jeté dans son travail, tandis que la mère a passé une période de dépression sévère. Mais aujourd'hui, ils ont tout reconstruit autour de leur deuxième enfant et les choses vont mieux pour eux. Et de ton côté ?

– Pas mieux, j’ai épluché un maximum de fichiers que j’ai croisés avec nos propres données, mais aucun résultat. Trois médecins sont passés par la case armée avant d’atterrir ici, mais chacun d’eux a un alibi indémontable parce qu’ils étaient en poste pendant au moins un meurtre.

– Ce ne sont pas les seuls à être passés sous les drapeaux. »

Pris dans sa discussion avec Diaz, Munny en a presque oublié la présence du roi de l’informatique, mais sa remarque le ramène aussitôt au centre de la scène.

« Qu’est-ce que vous dites ? demande l’Indien.

– Je dis que ce ne sont pas les seuls à avoir joué au petit soldat.

– Donne-moi deux minutes, dit l’agent à son collègue avant de s’adresser à nouveau à son voisin. Et qui d’autre ?

– Ben, je me souviens d’un mec assez sympa avec qui j’avais l’habitude de discuter lorsque je finissais mon service, c’était un vigile et on avait sympathisé parce que j’avais remarqué sa Pontiac Firebird, une vraie beauté. Un soir que nous parlions de tout et de rien, il m’avait fait comprendre à demi-mot qu’il avait vécu des trucs pas cool, du côté de Mossoul, je crois.

– Mais bon sang, qu’est-ce que vous attendiez pour me le dire !?

– Ben, je vous ai donné ce que vous m’avez demandé, les infos sur ceux qui travaillent ici. Vous ne m’avez rien demandé sur ceux qui ne sont plus là.

– Qui “ne sont plus là” ? Expliquez-vous, où peut-on le trouver ?

– Je ne sais pas, c’est comme je vous dis, il ne travaille plus ici, mais en revanche je peux vous trouver l’adresse qu’il nous avait indiquée lorsqu’il était encore ici.

– Oui, donnez-moi ça. Et, vous savez pourquoi il a démissionné ?

– Il n’a pas démissionné. Il a disparu un ou deux mois après que sa femme et sa fille sont mortes ici. Elles faisaient partie des victimes du terrible accident d’avion qui a eu lieu il y a plus de deux ans, vous savez l’appareil de la compagnie Asiana Airlines qui a loupé son atterrissage, les chaînes infos ont diffusé les images en boucle pendant des semaines. »

Une alarme s’est mise à sonner dans la tête de Munny.

« Diaz ?!

– Oui.

– Attrape le premier avion et rapplique ici aussi vite que tu peux. »

À 15 h 20, Munny est à l’aéroport international de San Francisco et il regarde l’avion dans lequel se trouve son coéquipier se positionner devant la passerelle de débarquement. Il ne tient plus en place, une petite voix intérieure lui dit qu’ils ont enfin une piste. Quelques minutes après que l’appareil s’est immobilisé, Diaz fait enfin son

apparition. Ils récupèrent son arme de service et se mettent immédiatement en route.

« Bon, tu m'expliques ? demande enfin le Portoricain.

– Je te la fais courte, on va directement à l'appartement d'un ancien vigile de l'hôpital nommé Franck Shockley, ce gars n'a plus donné signe de vie peu après le décès de sa femme et de sa fille à l'hôpital. Elles étaient dans l'avion qui s'est écrasé en juillet 2013 et devine quoi ?

– Je ne sais pas, épate-moi.

– D'après le dossier médical de la femme, si elle avait été immédiatement greffée, elle s'en serait certainement sortie.

– Merde ! Ça pourrait concorder.

– Oui, et il y a mieux que ça. Dans ce même dossier, il est mentionné qu'une demande de don d'organe avait été faite ce jour-là parce qu'une personne décédée peu de temps avant elle était compatible. Quelqu'un qui était également présent dans l'avion, et devine encore ?

– Tu as trouvé le lien qui unit les victimes avec le tueur ?

– Tout juste. Ou plus exactement avec notre dernière victime. Elle se nommait Maggie Yates et était l'épouse de l'homme dont on aurait pu prélever les organes pour sauver la vie de Mme Shockley. Sa famille a signalé sa disparition il y a trois jours.

– Putain de merde ! O.K., j'imagine que tu as déjà un plan ?

– Oui, nous allons directement au logement de Shockley où j'ai déjà demandé à ce qu'une équipe d'intervention s'y rende également en renfort. Ils sont sûrement sur place désormais et ils doivent nous attendre pour intervenir. »

Septembre 2016.

Après avoir quitté le toubib, j'ai retrouvé Lorenzo, qui m'attendait derrière la porte. Sa bonne humeur habituelle a déserté son visage.

« Alors ? fait-il.

– Alors nous ne sommes pas plus avancés. »

Je lui montre mon paquet de Pall Mall pour lui faire comprendre ce dont j'ai besoin et nous nous engageons aussitôt dans le couloir pour rejoindre la salle fumeurs du « quartier vie ». Sur le chemin, je fais rouler une clope entre mes doigts comme certains le feraient avec un stylo, vieux réflexe qui me permettait de réfléchir lorsque j'enquêtais.

« On peut savoir ce que tu penses ? » demande Lorenzo, qui s'est aperçu du manège.

Stoppé dans mes réflexions, je me colle la cigarette au coin des lèvres.

« Je me dis que nous avons trop peu de moyens pour pouvoir protéger les personnes présentes sur ce satané bout de ferraille. »

Nous bifurquons et pénétrons dans un petit gymnase nous permettant d'atteindre la salle où se trouvent les tables de billard. Les gars sur place s'arrêtent pour nous regarder passer tandis que nous entrons maintenant dans l'espace fumeurs. À peine la porte franchie, la flamme de mon Zippo lèche déjà le tube de nicotine.

Encore une fois, la pièce est pratiquement vide, seul un homme aux cheveux grisonnants et arborant le tatouage d'un revolver sur l'avant-bras tient compagnie aux hottes aspirantes suspendues au plafond. J'en viens à me dire que la majorité des 120 personnes, enfin, 118 maintenant, est non fumeuses, ou peut-être sont-ils tous accros à ces petites flûtes ridicules aux goûts multiples.

Nous nous asseyons autour d'une des tables rondes et je mets aussitôt en marche mon esprit tout en tirant de grandes bouffées. Lorenzo m'observe sans rien dire, l'air penaud, il n'ose pas me déranger en pleine réflexion. Mais la seule chose qui ressort de mes pensées se résume à me demander ce qui peut bien se passer ici. Ne trouvant pas de réponse, je souffle rageusement des jets de fumée.

« Je ne sais pas ce que tu te dis maintenant, mais visiblement ça ne doit pas être très amusant. »

J'écrase ma clope et je fixe mon collègue.

« Un tueur psychopathe se promène ici, pensé-je à voix haute pour me convaincre de l'évidence. Et nous ne sommes pas en mesure de faire évacuer tout le monde, continué-je à l'intention de Lorenzo, ni

même de recevoir des secours. Nos seuls moyens de défense sont les huit bombes lacrymogènes au poivre que nous avons embarquées avec nous, ainsi que quatre matraques télescopiques et autant de lampes torches grands modèles. Autant dire que nous sommes des proies faciles à débusquer.

– Hé, tu cherches à me foutre la trouille, là ?! Tout ça n'existe qu'au cinéma.

– Ah ouais, eh bien, si tu trouves l'équipe technique, fais-moi signe, que je puisse leur dire "coupez !". Ouvre les yeux, il y a un monstre sur la plateforme.

– Putain, que du bonheur... moi qui m'étais porté volontaire pour être peinard pendant quelques mois, je me retrouve piégé au milieu de nulle part comme une souris que l'on balance dans le panier du chat.

– Et en prime, ce greffier-là est équipé d'un appétit de lion, s'il te trouve il t'éventre. Bon, arrêtons les métaphores à deux balles et cherchons plutôt une solution. On va aller voir Ryckhegem, peut-être sera-t-il au courant de l'avancée des réparations.

– Justement, lorsque tu étais enfermé avec le docteur et le macchabée, il est passé et m'a chargé de te dire qu'il se rendait à une cellule de crise qui est organisée dans la salle de direction. Il aimerait que tu t'y pointes.

– D'accord, mais il faudra qu'il patiente un peu parce que j'ai promis à Abigaël que je la rejoindrai dès que j'aurai fini d'examiner le corps. Je n'aime pas la savoir seule et je vais m'arranger pour qu'elle le soit le moins possible.

– Je te comprends, à ta place j'en ferais autant. Va la retrouver et de mon côté je vais aller les prévenir que tu arrives pour éviter qu'ils s'impatientent.

– Merci, Lorenzo, et surtout sois prudent. Je ne plaisante pas ! Si tu croises quelqu'un qui te paraît bizarre, tu passes ton chemin et tu te diriges aussitôt vers un endroit fréquenté. Garde bien ton talkie allumé, au moindre pépin tu m'appelles.

– Oui, m'man, t'en fais pas, je vais faire attention. Allez, rejoins ta chère et tendre, on se voit tout à l'heure avec les pontes. »

*

Lorsque j'ai quitté Lorenzo, je ne me suis pas rendu compte que la personne qui était assise dans le fumoir avec nous s'est également levée pour nous emboîter le pas avant de prendre la même direction que moi.

Alors que je longe les parois de ces couloirs interminables, je sors mon téléphone portable avec l'espoir d'y voir apparaître l'icône indiquant que je capte enfin un réseau, mais malheureusement l'écran

n'affiche pas la moindre trace de connexion avec un satellite.

« Pas moyen d'ouvrir l'application "sauve qui peut" ? »

Surpris, je me retourne brusquement.

« Pardon ? demandé-je à l'homme que je reconnais maintenant.

– Ben, je te vois, là, à trifouiller ta boîte à conneries et comme la tempête gronde dehors, j'imagine que tu te retrouves frustré de ne pas pouvoir surfer sur la toile pour ouvrir une application censée te sortir du pétrin. »

Décontenancé, je le sonde avec méfiance.

« Non, pas vraiment, rétorqué-je, je vérifiais surtout si c'était possible de passer un coup de fil. Mais je vous avoue tout de même que si la fonction météo pouvait fonctionner, j'apprécieraï de connaître les prévisions pour les jours à venir.

– Y a un bon vieux radar dans la salle des commandes et il balaye suffisamment au large pour vous donner le temps heure par heure. »

L'homme est doté d'un fort accent semblant sortir tout droit d'un vieux western.

« Ici, on a affaire à des vents d'origines différentes, reprend-il, ce qui donne lieu à l'affrontement d'énormes masses d'air. C'est pour ça que la météo est très instable. Lorsque c'est le vent du nord qui se fait le plus violent, on se retrouve alors au centre d'une tambouille qui peut durer plusieurs jours et c'est exactement ce qui se passe actuellement. Il ne te reste plus qu'à surveiller le moment où le soufflant qui descend du cercle polaire arctique baissera les armes. »

Sa leçon terminée, il me regarde en arborant un sourire en coin avec une main agrippée à la boucle de son ceinturon. Tout dans son attitude semble dire « je n'ai pas eu besoin de ton attirail flanqué d'une pomme pour savoir tout ça ».

« Si t'as cinq minutes à perdre, suis-moi, m'invite-t-il, je vais te montrer quelque chose. »

Sans attendre de réponse de ma part, il passe devant moi et se met en route. Intrigué par l'apparition de cet homme au tempérament bourru, je me résous à le suivre tout en restant sur mes gardes. L'aisance avec laquelle il se déplace laisse à penser qu'il connaît l'endroit comme sa poche, c'est à peine s'il regarde devant.

« Tu sais quoi, le citoyen, tu devrais le jeter ton engin.

– De quoi ? dis-je, surpris. Mon smartphone ?

– Oui, petit gars. On te fait croire que ce truc est merveilleux et qu'il va soulager ta vie, mais crois-moi, c'est aussi utile qu'une paire de couilles en boîte. C'est jamais qu'un moyen de plus pour te pousser à la consommation. Ils te chantent à longueur de journée et sur toutes les télévisions et radios du monde que sans ça et tous les artifices vendus avec t'es un loser. Et dès que tu le mets en marche on te glisse dedans les pubs que t'as pas chopées à la télé, comme ça ils sont certains de te

lobotomiser l'intérieur de la tête pour en faire de la marmelade modelable. »

Une chose que je n'arrive pas à définir se dégage de ce gars, j'ai une impression étrange. Derrière ses gestes posés et malgré un tempérament grognon, semble se trouver une sorte de sérénité. Une sérénité... paternelle.

« Et, vous réservez cette opinion spécialement aux téléphones portables, ou vous avez une dent contre toutes autres formes d'avancées technologiques ?

– Les “avancées technologiques” ? relève-t-il avec un léger rictus.

– Oui. Quelque chose me dit que comme Chaplin vous fuyez les temps modernes. Je me trompe ?

– Là, tu te plantes, mon petit gars. Pour moi, le progrès est arrivé lorsqu'on a planté un lave-linge dans la salle de bains de ma grand-mère pour lui retirer les mains de son lavoir. Et “l'avancée” ce serait que les bonshommes apprennent à s'en servir. »

Je ne sais pas ce qui m'amuse le plus, si c'est le personnage et ses propos, ou sa façon désinvolte de les exprimer. Il ne doit pas avoir 50 ans, mais il porte un jugement sur la vie comme le ferait quelqu'un qui arrive au bout de la sienne.

« Ne pensez-vous pas que c'est une façon un peu réductrice de voir les choses ? Toutes les nouvelles technologies ne sont pas forcément mauvaises ? »

Il m'agrippe l'avant-bras et s'arrête net en me forçant à en faire autant.

« On n'est pas en train de parler de faire remarquer quelqu'un qui a la colonne en miettes, là. Et l'homme n'est pas foutu de se contenter du bienfait de ses découvertes, il faut toujours qu'il finisse par les détourner à des fins financières ou militaires. »

Sûr de son effet, il reprend tranquillement sa marche.

« Les gars d'ici m'appellent “La Murène”, tu sais pourquoi ? »

N'ayant aucune idée de la réponse, je me contente de hocher la tête de gauche à droite pour l'inciter à poursuivre.

« Chaque fois que la compagnie m'oblige à prendre plusieurs semaines sur la terre ferme, je me retrouve confronté à un monde qui m'écœure de plus en plus et chacune de mes nouvelles incursions dans ton monde sauvage m'effraie plus que la précédente, alors lorsque je reviens, j'ai toujours besoin de pouvoir m'isoler, exactement comme le ferait la bestiole dans sa grotte. Là, pendant que j'expulse l'animosité engrangée de force par tes semblables je suis à fleur de peau, prêt à sauter à la gorge du premier crétin qui passe devant mon trou. Aujourd'hui, les années que j'ai passées sur ces bouchons de ferraille se comptent en dizaines, alors j'imagine que depuis ton point de vue je ne suis qu'un vieil ermite râleur et refusant l'évolution, mais du mien

vois-tu, je me vois comme le témoin de la régression sociale à laquelle l'évolution technologique que tu portes dans ta poche participe grandement. »

Il est soudainement interrompu par le grésillement de la rangée de néons tirée en ligne au-dessus de nos têtes, puis c'est le clignotement des tubes qui nous oblige à ralentir ; associé au tangage, cela n'est pas fait pour me rassurer. Arrêtés à côté d'un hublot, une interruption momentanée de la lumière nous permet d'apercevoir un éclair zébrer le ciel noirci par les nuages avant qu'il ne s'abatte dans la mer.

« Zeus et Poséidon s'affrontent », me dit mon compagnon, « et dans ces moments-là, ils peuvent faire vivre un véritable enfer à tout ce qui flotte. Viens ! » rajoute-t-il en bifurquant subitement sur la droite.

Nous nous engageons dans un tunnel long de deux ou trois mètres reliant un énième couloir parallèle au nôtre. Dans cet espace confiné, nos pas résonnent et l'impression étrange que les parois se resserrent sur nous me fait courber le dos. Alors que nous passons de l'autre côté, une question me vient à l'esprit.

« Dites-moi, je suis curieux de savoir s'il y a un endroit au sec qui a trouvé grâce à vos yeux. »

Ravi de ma demande, il m'offre un visage illuminé.

« Pour être bien dans sa peau, tout homme devrait avoir au fond du cœur le secret lui permettant d'attendre sans crainte que le soleil de sa vie s'éteigne. Et le mien se couchera dans le Wyoming, au pied des Rocheuses et à deux pas du Yellowstone. »

Il plonge sa main dans la poche arrière de son jean et en ressort une photo jaunie aux bords écornés.

« Regarde, me dit-il en exhibant fièrement le cliché, ça, c'est mon paradis ! »

Je prends la photo et découvre une petite maison située en contrebas d'une colline. Le tout se trouve en lisière d'une forêt à l'entrée de laquelle on peut apercevoir les remous d'une rivière. On peut voir également une vieille grange encerclée par une barrière de bois construite juste derrière la bâtisse.

« Alors, que penses-tu de mon ranch ?! demande-t-il impatientement.

– Eh bien, ça m'a l'air... idyllique, paumé, mais idyllique.

– Un peu, ouais que ça l'est ! Et juste là tu vois, devant la maison, je vais me faire un petit potager pour pouvoir boulotter mes propres légumes. Et là encore, dit-il en déplaçant frénétiquement son index sur le papier glacé, j'ai assez d'espace pour y accueillir plus tard au moins quatre chevaux. Mes seules préoccupations lorsque je suis là-bas, c'est de savoir si j'ai assez d'appâts pour taquiner les truites fardées qui remontent le cours d'eau. Et les seules personnes qui pourraient éventuellement venir m'emmerder ce sont des lézards à cornes.

– Vous n'avez pas peur que l'isolement devienne pénible à la

longue ?

– Non, mon gars, parce que ce petit bout de terre protégé par le bon Dieu se trouve à une heure et demie de route de Cody, une ville très sympathique qui n'est pas encore gagnée par la frénésie du monde actuel, et j'y trouverai tout le nécessaire à ma survie. »

Comprenant parfaitement ce qu'il a cherché à me dire, je nous ai, l'espace d'un instant, imaginés Abigaël et moi dans ce cadre magnifique où la nature semble encore avoir ses droits. Cela paraît être un coin paumé où il doit être bon de pouvoir s'y retrouver.

« Nous y sommes, le citadin ! »

Perdu dans le fil de notre discussion, j'avais fini par me laisser guider sans me demander où il m'amenait. Nous nous trouvons au bout d'une coursive, où une large porte-fenêtre donne accès à une terrasse posée sur le toit d'un atelier. En regardant ma montre, je me rends compte que des cinq minutes promises il m'a accaparé plus d'un quart d'heure en me promenant sur « son » territoire. À travers la vitre, un halo diffusé par les projecteurs fixés aux limites de l'édifice fait apparaître la plateforme dans un jeu d'ombres et de lumière inquiétant. On peut voir dans ce décor mystérieux que les infrastructures principales poussent entre deux immenses grues se faisant face. On aperçoit également une partie du plateau servant d'héliport. Suspendu dans le vide il est barré d'un énorme « H ». Le bâtiment dans lequel nous nous trouvons est haut de cinq étages, il ressemble ni plus ni moins à une de ces barres aux multiples appartements qui se trouvent dans la partie est de mon quartier. Ayant été totalement pris par les récits de mon guide, je suis surpris de voir que nous sommes dans l'avant-dernier niveau.

« J'aime bien cet endroit », me dit-il, les yeux tournés vers l'extérieur, « parce qu'on y a une vue imprenable sur la mer. Je monte souvent ici le soir, lorsqu'il n'y a plus grand monde qui gravite dans les couloirs, et je m'installe dehors pour m'en griller une petite. Parfois, je m'envoie une mousse dans le gosier.

– Une bière ? J'avais cru comprendre que l'alcool est prohibé à bord.

– Ouais, ouais, il l'est, mais se faire une petite blonde de temps en temps ça fait du bien, non ? Pis celle-là au moins, elle cause pas. »

Sa réflexion est suivie d'un rire communicatif auquel je succombe.

« Je sais que les mecs le savent, continue-t-il, et ils ont dû se donner le mot pour ne pas venir déranger La Murène. »

Pris dans ses pensées devant le spectacle des éléments déchaînés, il porte la main à son cou et tire sur la chaîne qui pend sous son tee-shirt. Apparaît alors une boussole à peine plus grosse qu'une pièce de deux euros qui lui sert de pendentif. Il se libère de son collier et place la rose des vents à plat entre nous.

« Ce petit objet, vois-tu, dit-il en m'indiquant l'ouest, me permet de

savoir en permanence où se trouve ma terre promise, mais pour en revenir à la tempête qui nous assiège et si tu regardes ces manches à air qui flottent sous les lumières de l'héliport, tu peux voir que le sens du vent prend la même direction qu'aurait une cavalerie yankee chargeant des confédérés, et tant que ça restera nord-sud, tu ne dois pas t'attendre à une reddition. Conclusion, la journée de demain sera encore bien pourrie. »

« Demain », en l'entendant prononcer ce mot, je me rends compte que, perdu au milieu de cette mer déchaînée, la notion de temps m'est devenue très subjective. Pas de routes bondées, de bouchons ou de stations de métro impraticables selon les heures de la journée, pas non plus de cafétérias aux interminables queues noyées dans leur brouhaha insupportable. Rien ici ne peut rappeler son quotidien à un habitant de San Francisco comme moi, et la lumière du soleil ne parvenant pas à traverser la couche de nuages ne fait qu'amplifier ce sentiment de désorientation.

Soudain je réalise, debout devant cette porte-fenêtre, qu'il n'était certainement pas nécessaire de me trimbaler jusqu'ici pour m'expliquer comment fonctionne la météo dans cette partie du monde, alors je vais en quête de réponses.

« Et... vous m'avez fait monter jusqu'ici pour me montrer les manches à air ? »

Surpris par ma franchise, il se met à nouveau à rire à pleines dents, puis me répond tout en replaçant sa chaîne autour de son cou.

« Tu me plais, le citadin, t'as l'air moins couillon que la plupart des animaux de ton espèce. Alors, disons que maintenant tu sais où tu peux te rendre les jours où tu as besoin d'un peu de tranquillité et si tu as de la chance, ce sera peut-être un jour de mousse bien fraîche. »

Je suis également séduit par ce personnage et cette fausse mauvaise humeur qu'il dégage. Lui faisant face, je me rends compte en lui tendant la main que je ne me suis même pas présenté.

« O.K., l'ami, lancé-je aussi simplement que possible, message reçu. Au fait, je me nomme Da...

– ... on s'en fout, petit gars, dit-il en me rendant ma poignée de main, un prénom c'est comme une case et c'est le premier endroit où l'on vous enferme. Selon celui que l'on te donne, une grande partie des gens ne te verront pas de la même façon au premier abord, tu seras dur, bête ou même vieux avant l'âge, je ne te résumerai pas à ça, pour moi, tu seras "le citadin". Et toi, tu n'auras qu'à m'appeler "La Murène" comme les autres, j'aime bien ce sobriquet, j'trouve qu'il me va pas si mal. Bon, j'ai cru comprendre tout à l'heure qu'il y a une citadine qui t'attend et que tu as l'air d'y tenir, alors dépêche-toi de la rejoindre parce que ces petites bêtes-là, quand on a la chance d'en attraper une, faut pas la laisser s'échapper. »

Les mots ne sont plus utiles, alors je me contente de sourire bêtement en exécutant un signe de tête amical, puis il me lâche la main et reporte son attention sur le mauvais temps s'abattant derrière la vitre. De mon côté, je tourne les talons et commence à m'éloigner. Je n'ai pas fait dix pas, que j'entends s'enflammer le soufre d'une allumette.

Cela faisait un petit moment qu'Abigaël m'attendait et elle commençait sérieusement à s'inquiéter. Après l'avoir rassurée, je sors deux bombes lacrymogènes de mon sac que je lui donne en lui expliquant comment s'en servir.

*Aujourd'hui, 2019,
David Corvin et sa gueule de bois.*

C'est fou comme l'on peut soudainement prendre conscience de certaines émotions vécues lorsque celles-ci sont devenues inaccessibles. Je me souviens très bien de ce moment où j'ai retrouvé Abigaël après avoir laissé La Murène.

Elle était très inquiète et m'en voulait de ne pas lui avoir donné signe de vie plus tôt, mais après quelques minces reproches, elle s'est jetée à mon cou et s'est agrippée aussi fort qu'elle le pouvait. Je me suis alors senti rassuré en inhalant son parfum qui se répandait autour de moi tandis que je m'émerveillais de la cascade formée par ses cheveux que je faisais glisser entre mes doigts.

Elle avait passé la journée enfermée dans notre cabine afin de rattraper au maximum le retard accumulé dans son travail avant même d'avoir mis les pieds sur Goliat. Elle s'y était mise instinctivement, pour éviter de trop cogiter, sûrement espérait-elle que tout serait rapidement résolu et que nous allions découvrir qu'un affreux accident était à l'origine de tout. Je crois que d'une manière générale, toutes les personnes présentes sur cette plateforme avaient le même espoir, car chacun cherchait à se rassurer en se disant qu'il était impossible qu'une âme humaine puisse agir volontairement de la sorte. Pour tout le monde, de telles horreurs n'arrivaient que dans les films ou dans les journaux télévisés, par l'intermédiaire d'un journaliste se trouvant à des centaines de kilomètres. Mais dans la vraie vie, celle que la plupart d'entre nous vivons, celle faite de ces routines se transformant en repères, non, assurément, dans cette vie-là, c'est impossible. Du moins, c'est ce que tout le monde croyait.

Pour Abigaël cependant, me connaissant bien et voyant les traits tirés de mon visage lorsque je suis entré dans notre cabine ce jour-là, le degré de gravité était devenu parfaitement clair.

*

Septembre 2016.

« Qu'est-ce qu'on va faire, David ? me demande-t-elle avec inquiétude.

– Dans un premier temps, tu vas me promettre d'éviter tous les déplacements inutiles et il n'est plus question non plus que tu te

promènes seule.

– Oh, je n'ai de toute façon pas l'intention de m'éloigner de toi, j'ai bien trop peur. Tu penses que l'on va pouvoir recevoir de l'aide bientôt ?

– Malheureusement, je n'en sais rien. Je suis attendu dans la salle de direction où se tient actuellement une cellule de crise, j'aimerais que tu m'y accompagnes, peut-être en saurons-nous plus là-bas.

– Oui, je te suis, pas question que je reste ici à attendre ton retour. »

Elle s'est mise debout à vitesse grand V et s'est cramponnée à mon avant-bras.

Étant tout près des quartiers de commandement, nous avons rapidement pu être sur place. En entrant dans la pièce, la vingtaine de paires d'yeux présente se tourne vers nous et le silence remplace immédiatement la cacophonie que l'on pouvait entendre de l'autre côté de la porte. Seuls deux hommes sont debout et la façon qu'a l'un d'eux de pointer l'index en direction du deuxième porte à croire qu'il s'expliquait certainement sur un désaccord.

« Nous vous attendions avec impatience », lance Marzano, rompant ainsi le silence. « Voulez-vous bien vous donner la peine d'approcher pour vous installer avec nous ? »

Nous acquiesçons et avançons vers le centre de la pièce où plusieurs tables ont été placées en rectangle de manière à ce que tout le monde puisse se faire face. Le fait que je sois accompagné n'étant visiblement pas prévu, un homme se lève et va chercher une chaise dans une pile au fond de la salle, et pendant ce temps les autres se décalent pour nous faire de la place.

Une fois qu'Abigaël et moi sommes installés, le directeur reprend la parole :

« Nous n'avons pas été présentés, mais vous êtes madame Corvin, je présume ?

– Tout à fait, je suis ravie de vous connaître.

– En d'autres circonstances, je vous aurais dit que nous nous réjouissons de vous compter parmi nous, mais vous comprendrez que je puisse trouver la formule inappropriée, soyez néanmoins assurée que nous sommes tous enchantés de faire votre connaissance. Permettez-moi de faire un rapide tour de table, monsieur Corvin, bien que vous connaissiez déjà certaines des personnes assises ici, il me semble tout de même important que vous sachiez à qui vous avez affaire. Voici donc messieurs Sørensen et Adamczewski, commence-t-il en désignant la rangée sur sa droite, qui sont respectivement responsables de la maintenance et du chantier d'extraction. À côté d'eux se trouvent les cinq chefs d'équipes de leur service respectif, deux à l'entretien et trois à la production, ensuite ce sont messieurs Froggot et Nowak, en charge de la sécurité incendie et évacuation à

bord... »

Ce dernier, un cure-dents planté entre ses lèvres, fait glisser ses doigts sur la surface de la table comme s'il repassait sur les traits d'un dessin imaginaire. Il ne nous regarde même pas et paraît totalement détaché.

« ... les six personnes se trouvant en face de moi, continue le directeur des installations, sont eux des visiteurs malheureux qui représentent les sociétés ENI et STATOIL, les propriétaires de la plateforme, et ils ont été dépêchés ici afin de s'assurer que nous exploitons correctement, et au maximum de ses capacités, la structure. »

Les quatre dernières personnes étant mes collègues, Marzano ne prend pas la peine de les présenter.

« Je n'irai pas par quatre chemins, monsieur Corvin, poursuit-il, nous avons tous bien conscience qu'on ne peut raisonnablement pas parler d'accident pour ce qui s'est passé ces derniers jours, il s'agit donc de meurtres. La situation nous dépasse complètement, nous ne savons absolument pas quelle attitude adopter, aussi, chacun ayant pris connaissance de votre passé, nous nous en remettons à vous. Que devons-nous faire ? »

Tous les regards sont braqués sur moi. Accrochés à mes lèvres, ils guettent leur moindre mouvement, espérant que je vais leur apporter la solution permettant d'arrêter ce cauchemar. Mais quelle solution ?

Le menton posé sur mes mains liées, je les regarde tous à tour de rôle.

« O.K., lancé-je, dites-moi ce que vous savez des victimes. Qu'ont-elles en commun, qu'est-ce qui les relie entre elles ? »

Ne sachant que répondre, la quasi-totalité des membres présents se dévisage, guettant une hypothétique réponse de la part de son voisin. Un seul d'entre eux n'a pas fait le tour de l'assemblée. Semblant réfléchir, il est resté à m'observer et alors qu'un léger brouhaha commence à se faire entendre, il prend la parole :

« Ils arrivaient tous de la patrie de John Wayne », dit Sørensen, surprenant tout le monde.

« Vous dites ? l'incité-je à poursuivre.

– Ces mecs bossaient pour Turner Industries, des spécialistes de la construction industrielle lourde installés au Texas.

– L'Iowa », lui dis-je.

Étonné d'être repris, il incline légèrement la tête tout en fronçant les sourcils.

« John Wayne était natif de l'Iowa », précisé-je avec amusement.

Adamczewski, qui comprend où veut en venir son collègue, intervient :

« Eh bien, pour être précis, c'étaient des Californiens. Des "échoués" »

de chez BP.

– C'est-à-dire ?

– Vous avez entendu parler de Deepwater Horizon ? »

Je secoue affirmativement la tête.

« Bon, continue-t-il, immédiatement après la catastrophe les actions de la société britannique qui détenait la plateforme ont brutalement chuté et, en plus d'avoir eu à payer plus de 18 milliards de dollars de dommages et intérêts, leurs stations ont été largement boycottées aux États-Unis. Résultat, ils ont dû se résoudre à prendre des mesures drastiques pour ne pas sombrer et, comme toujours dans ces cas-là, ce sont les derniers maillons de la chaîne qui ont subi les frasques de leurs dirigeants. BP s'est séparée de son site californien sans se soucier de l'avenir de ses employés. Fort heureusement certains d'entre eux, comme Stone et Frazier, ont eu la chance de trouver une place dans les petites compagnies basées au bord du golfe du Mexique, comme Turner Industries. Le personnel de chez Turner Industries est le meilleur que l'on connaisse pour ce qui est des soudures sur des équipements offshore et c'est pour ça qu'ils sont là. Enfin... qu'ils étaient là », finit-il, gêné.

« O.K., O.K., dis-je tout en réfléchissant. Je présume que tout le monde est d'accord pour dire que nous devons commencer par établir des règles pour que les hommes courent le moins de danger possible, et peut-être devrons-nous prendre un soin particulier pour ceux dont vous venez de me parler. Mettez-les au repos et expliquez-leur qu'ils doivent limiter les déplacements au strict minimum. Et j'insiste sur le fait que personne ne doit se retrouver seul. »

L'un des représentants de la firme italienne ENI se redresse alors sur son siège.

« Vous n'y pensez pas, s'insurge l'homme, après les retards accumulés pendant le forage et les difficultés que nous avons rencontrées pour mettre en place le prélèvement et la production sur ce site, la perte se compterait en millions de dollars pour notre compagnie.

– Je vous parle de préserver des vies et votre premier réflexe sous votre belle chemise de petit bureaucrate c'est de penser pognon ? Alors, pour rester dans le ton, à combien estimez-vous le prix d'une vie ? Combien pour l'un de nous ? Combien pour la vôtre, hein ? »

L'agressivité qui s'est greffée sur mon visage et dans ma voix a jeté un froid sur l'assistance. Seul Adamczewski s'autorise un sourire timide. C'est lui qui, à notre arrivée, les pointait du doigt, j'imagine qu'il avait dû être confronté à une remarque tout aussi stupide.

« Ne croyez pas que nous ne nous soucions pas de notre personnel, renchérit l'homme, mais ne peut-on pas organiser des groupes qui feraient des rondes par exemple ? L'incident est grave et si nous

sommes là c'est que nous partageons votre envie de résoudre cette histoire, mais vous devez aussi compren...

– Vous devriez arrêter immédiatement votre baratin. »

L'Italien regarde ses collègues les plus proches, cherchant un éventuel soutien, mais au lieu de ça, on lui fait signe qu'il serait bon de se résigner. Se rendant compte de sa bêtise, il se contente de se rasseoir sans dire un mot.

« Maintenant que les choses sont claires, continué-je avec détermination, je vais vous expliquer les règles que nous allons mettre en place tant que nous n'aurons pas reçu d'aide extérieure. Mais avant cela, j'aimerais justement savoir quand nous pourrions joindre la terre ferme. »

Voyant l'opportunité de changer de sujet pour faire retomber la tension, Marzano se précipite pour me répondre :

« De ce côté-là, les nouvelles sont mitigées. Sørensen, pourriez-vous dire à M. Corvin ce que vous nous avez expliqué avant son arrivée ? »

Sørensen est assis juste en face de moi. Les épaules larges et les mains calleuses, il porte une barbe fournie tombant sur un pull à col roulé bleu, et pour couronner le tout, il est coiffé d'un calot affublé d'une petite ancre de marine sur le devant. Il me fait penser à un personnage d'une BD venant d'Europe que j'avais pour habitude de lire quand j'étais gamin. Hormis l'extrême blancheur de sa peau, due à ses origines norvégiennes, s'il prononçait les mots « moule à gaufres », l'illusion serait quasi parfaite.

« Celui qui a fait ça savait parfaitement ce qu'il faisait, commence-t-il d'une voix grave, il a d'abord coupé les câbles qui alimentaient notre système de communication avant d'endommager pratiquement tous les éléments se trouvant dans l'armoire électrique à laquelle ils étaient reliés. Je n'ai malheureusement pas suffisamment de matériel de rechange pour pouvoir rétablir la communication par ce biais.

– Cependant, réagit immédiatement Marzano, nous avons malgré tout réussi à entrer en contact avec le ESVAGT AURORA.

– Avec qui ? lancé-je.

– Non, pas qui, mais quoi, car c'est un bateau. Vous êtes arrivés sur le STRIL BARENTS, qui lui est un navire de ravitaillement offshore, mais pour tout ce qui est recherche, sauvetage, lutte contre l'incendie et même récupération de pétrole et remorquage, c'est le ESVAGT AURORA qui veille sur nous.

– Mais nom de Dieu ! explosé-je. Alors qu'est-ce que vous attendez pour atteler la plateforme et nous ramener au bercail ?!

– Si l'opération était aussi simple que ça, vous imaginez bien que nous serions déjà en route vers les côtes depuis longtemps. Mais Goliat, c'est cent sept mètres de diamètre pour soixante-quinze de haut et elle pèse plus de soixante-quatre mille tonnes. Quatorze lignes

d'ancres sont nécessaires pour nous stabiliser, un amarrage pour un tel monstre demande des manœuvres méticuleuses d'une grande précision, comprenez que dans cette tempête c'est totalement impossible. Mais comme je vous le disais, ils savent maintenant que nous sommes en détresse, car malgré la purée de pois à laquelle nous devons faire face, certains de nos hommes se sont entêtés à lancer des SOS en morse en utilisant l'un des projecteurs accrochés à la rambarde extérieure et ils ont fini par recevoir une réponse. »

Un tambourinement violent orchestré contre la porte d'entrée se fait soudainement entendre.

« Roy, t'es là ?! » hurle une voix depuis le couloir.

Adamczewski, qui semble avoir reconnu la voix, réagit aussitôt et se précipite sur l'ouverture.

« Roy, c'est Hooper ! hurle à nouveau l'homme, on a un problème, c'est La Murène, il... »

L'ouvrier n'a pas le temps de finir sa phrase que la porte s'ouvre devant lui. Il paraît désemparé et sa poitrine se soulève au rythme de ses grandes inspirations, certainement dues à sa course folle pour arriver jusqu'ici. J'ai été gagné par l'inquiétude en l'entendant prononcer le surnom de l'homme que j'ai croisé plus tôt dans la soirée, et je suis maintenant à l'affût des mots qui peinent à sortir de sa bouche.

« ... il est mort », finit-il par dire.

C'en est trop, il ne s'est écoulé que quelques heures entre ces trois meurtres, l'heure n'est plus à la réflexion, mais à l'action.

« Ça suffit ! m'exclamé-je. Organisez un ou deux groupes d'une dizaine de personnes et faites-leur faire le tour de l'édifice. La totalité du personnel doit être consigné dans sa chambre, immédiatement. Organisez-vous comme vous voulez, mais je ne veux pas voir de personnes seules. Nous sommes tous en danger de mort, il faut faire vite. »

Puis, sans perdre ma détermination, je me tourne vers Lorenzo.

« J'aimerais que tu raccompagnes Abigaël à notre cabine, s'il te plaît. Et reste avec elle tant que je ne vous ai pas rejoints.

– Tu ne crois tout de même pas que je vais accepter que tu me laisses à nouveau, me reproche Abigaël.

– Ce n'est pas le moment de discuter mes ordres, Abi, tu vas le suivre sans tarder. Je te promets que je ne vais pas traîner. S'il te plaît, fais-le pour moi. Il faut que je sois sûr que tu te trouves à l'abri pour pouvoir agir.

– Très bien, Corvin, mais je te préviens que tu as intérêt de revenir rapidement et en un seul morceau, sinon tu auras en plus affaire à moi. »

Sa colère simulée est suivie d'une longue étreinte pendant laquelle

elle a enfoui sa tête dans le creux de mon cou. Sa peur est palpable, alors je resserre un peu plus mes bras autour d'elle.

« Va maintenant, suis Lorenzo et enfermez-vous en m'attendant. »

Elle se décolle légèrement de moi et plonge ses yeux dans les miens. Je peux lire toute la force de son amour dans la détresse causée par cette séparation forcée.

« Allez, poulette, intervient Lorenzo en se décalant pour la laisser passer, file devant, plus vite on y sera et mieux ce sera. »

J'attrape mon collègue par le bras avant qu'il ne s'échappe avec elle.

« Quoi qu'il arrive, tu l'amènes directement là-bas. Je te la confie, prends soin d'elle.

– Ne t'en fais pas, me répond-il avec un air grave, tu peux compter sur moi. »

Je les regarde s'enfoncer dans les couloirs et disparaître à la première intersection, puis je me tourne vers le reste de mon équipe.

« Brad, tu viens avec moi, nous allons chercher un sac chez le toubib. Toi, Jayden, tu ramènes tout ce petit monde avec le reste de l'équipage et tu nous rejoins au pied des escaliers du bâtiment des logements accompagné d'Adamczewski et de Sørensen. Nous ne serons pas de trop pour ramener le corps dans le local du toubib.

– Je ne suis pas sûr de pouvoir à nouveau affronter cela, dit Brad avec une pointe d'angoisse dans la voix.

– Ne t'inquiète pas, le rassuré-je, c'est moi qui ferai le sale boulot, je vous demanderai juste de m'aider à le porter. Nous devons rester sur nos gardes, parce que celui ou ceux qui sont à l'origine de cette horreur seront peut-être encore sur place ou à proximité.

– Tu plaisantes là, j'espère ? fait-il avec un mouvement de recul.

– Non et c'est pour ça que je vous demande un coup de main. Allez, suis-moi. »

Nous sortons tous de la pièce avec la peur au ventre. Peur de ne pas savoir ce qui nous attend, peur de se rendre compte que le responsable de tout ceci est peut-être en ce moment même à nos côtés.

Avril 2016.

L'opération lancée par les fédéraux au domicile de Franck Shockley n'a rien donné. Ils se sont retrouvés dans un appartement qui, visiblement, est vide depuis un bon moment déjà.

Depuis maintenant six mois, Munny et Diaz arpentent l'État de Californie en espérant mettre la main sur un indice qui les rapprocherait de leur suspect. Malgré leur surveillance, ses comptes bancaires sont restés muets, il n'a plus utilisé ses moyens de paiements habituels depuis de nombreux mois. Il s'est comme volatilisé. Bien que des équipes aient été mises en place pour ratisser l'Oregon, le Nevada et l'Arizona, les trois États qui les encerclent, eux restent persuadés qu'il n'a pas quitté le Golden State. Diaz, connaissant parfaitement la force du lien qui peut parfois se former entre les hommes d'une même unité de l'armée, a fait des recherches sur le passé militaire de Shockley et a découvert qu'un de ses anciens compagnons d'armes s'est établi dans un immeuble de la banlieue de San José, au nord de la baie, juste après avoir servi sous la bannière étoilée et, fait troublant, celui-ci est connu des services de police pour avoir été condamné au motif de fabrication et détention de faux documents.

Ils se sont immédiatement rendus sur place et, main sur la crosse de l'arme qu'ils portent tous deux à la ceinture, ils se trouvent maintenant sur le seuil du logement loué par l'ancien soldat.

L'immeuble est sordide. Des guetteurs ont dû repérer leur costume et signaler leur apparition, car dès l'instant qu'ils sont entrés dans le hall, les habitants se sont précipités chez eux pour s'y barricader.

Munny fait un signe de tête à Diaz pour lui indiquer qu'il passe à l'action. Il lève sa main gauche et frappe trois coups. Après un bref instant, des pas se font entendre derrière le panneau de bois.

« Ouais, qui est là ? »

– Monsieur Pharell ?

– Peut-être, qui le demande ?

– Le FBI, monsieur Pharell, nous souhaiterions vous poser quelques questions. »

L'homme ne répond pas. Silence total. Gagné par la nervosité, Munny frappe à nouveau.

« Monsieur Pharell ! insiste-t-il.

– Ouais, ouais, voilà, un moment quoi, je vous ouvre ! »

Le son d'une clé actionnant le barillet de la serrure résonne, puis la porte s'ouvre doucement, laissant apparaître un visage aux traits tirés

et au teint blafard.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? » grogne l'homme, le nez par-dessus la chaîne de l'entrebâilleur.

« Nous voudrions simplement vous poser quelques questions. Pouvons-nous entrer un instant ? »

Les observant de haut en bas, son regard s'attarde sur la main de Munny calée sur sa hanche. Il n'a aucun doute sur la nature de l'objet dissimulé. Sachant pertinemment qu'ils ne le laisseront pas tranquille, il finit par faire glisser la chaîne hors de son loquet et, d'un air résigné, leur libère le passage.

« Nous ne vous dérangerons pas longtemps », dit l'Indien en signe d'apaisement.

La porte d'entrée donne directement sur le salon. La pièce est exiguë et lugubre. La seule fenêtre s'ouvre sur l'enseigne lumineuse de l'hôtel minable se trouvant juste à côté, et elle domine une artère bruyante où toxicos et revendeurs ont pour habitude de se croiser. Le cuir d'un vieux canapé émerge difficilement d'une pile de linge qui semble ne pas avoir pris l'air frais depuis longtemps. Devant, une table basse sur laquelle sont éparpillées des miettes de tabac et quelques feuilles à rouler. Diaz se penche sur le plateau, y passe son index pour récolter des petits morceaux à la consistance plus dure que les autres. Ils expliquent la présence des petits filaments rouges tapissant le fond des yeux de Pharell.

« Merde, les mecs, vous n'allez pas me dire que le FBI en personne se déplace jusqu'ici pour me sermonner sur ma petite consommation personnelle. Je me suis rangé maintenant, je ne fais plus le con... »

Il se dandinait en se passant nerveusement les mains dans les cheveux et tandis qu'il débitait ses mots dans une cadence infernale, d'énormes gouttes de sueur se formaient sur son front.

« ... Ce n'est quand même pas un petit joint de temps en temps qui fait de moi un criminel. En plus, chaque fois que vos collègues ont eu besoin de renseignements, je n'ai pas été avare, il me semble.

– Visiblement, nous sommes loin du “petit joint de temps en temps”, réplique Diaz, et comme nous ne sommes pas le duo Karl Malden et Michael Douglas, nous ne sommes pas à la recherche d'informateur pour nous aider à coincer les petits malfrats des rues de San Francisco. Ce qui nous intéresse, c'est votre passé militaire.

– De quoi ? » fait l'homme, décontenancé.

Il dévisage les fédéraux en passant de l'un à l'autre sans savoir sur lequel s'arrêter.

« Vous avez bien compris, continue Diaz, et pour être plus précis, nous voudrions surtout savoir s'il vous arrive de revoir certains de vos camarades. »

Les deux agents comprennent qu'ils ont fait mouche en voyant la

contraction presque imperceptible qui est apparue sur le haut de son visage. Ils laissent mariner leur interlocuteur un court moment.

« Quelque chose vous revient ? l'interroge Munny.

– Vous savez, commence-t-il maladroitement, tout ça est loin maintenant et même si effectivement il m'est arrivé d'en croiser, ben vous savez ce que c'est, hein ? On se promet de se rappeler et puis le temps passe et on oublie.

– Et si je vous donne le nom de Shockley ?

– Ouais, Franck, bien sûr, je me souviens très bien de lui, mais ça fait bien longtemps que je ne l'ai pas vu, je me demande même si la dernière fois ce n'était pas le jour où nous avons quitté l'armée. Que se passe-t-il ? Il a des problèmes ?

– C'est ce que nous cherchons à savoir justement. »

L'Indien essaye de rester le plus stoïque possible afin de laisser l'homme dans une zone de confiance en espérant qu'il finira par faire un faux pas.

« Malheureusement, vous ne vous adressez pas à la bonne personne, parce que comme je viens de vous le dire, ça fait trop longtemps que je ne l'ai pas vu.

– Effectivement, c'est ennuyeux, fait Diaz en lui tendant la main comme pour lui dire au revoir, tant pis pour nous, nous allons devoir chercher ailleurs. En espérant que nous réussissions à le retrouver pour l'aider à passer le cap de la disparition de sa femme et de sa fille.

– Ben oui, ce serait une bonne chose, parce que c'est vrai que le pauvre l'a très mal vécu. »

L'agent a bloqué son geste et plongé son regard dans celui de Pharell. Celui-ci comprend immédiatement qu'il vient de faire une gaffe. Il est alors envahi par une sensation violente identique à celle ressentie lorsque l'on se glisse sous une douche d'eau glacée après quelques verres d'alcool. Ses yeux roulent frénétiquement dans leurs orbites et il se cherche une échappatoire en bredouillant quelques syllabes. Diaz ne lui laisse pas le temps de trouver une porte de sortie.

« On va tout de suite couper court à la plaisanterie, dit-il avec ironie, ça nous évitera de perdre notre temps et à vous d'avoir plus d'ennuis que vous ne risquez déjà d'en avoir. Donc, on recommence : quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Attendez, je vous assure que...

– Pour l'instant, intervient Munny en s'avancant vers lui, nous sommes sur la méthode douce. Mais si tu continues de nous prendre pour des crétins nous pourrions employer une pratique un peu plus expéditive et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire l'endroit pourrait grouiller d'agents en uniforme, alors je te conseille de baver tout ce que tu sais et fissa. »

Le Portoricain a placé son bras en barrage devant son collègue,

simulant ainsi le jeu du bon retenant la brute devant le truand. Ce procédé a beau être vieux comme le monde, il se révèle bien souvent très efficace.

« Écoutez, je vous assure que je ne sais pas à quoi Franck est mêlé pour que vous le recherchiez comme ça. C'est vrai que je l'ai revu, mais il ne m'a rien dit de ce qu'il préparait.

– “De ce qu'il préparait” ? » relève l'Indien.

Pharell se rend compte qu'encore une fois il en a trop dit.

« Oui, enfin, vous savez ce que c'est, les gars, parfois la vie vous joue des tours et on doit trouver des solutions pour s'en sortir, quoi.

– Oui, j'imagine parfaitement. Maintenant tu vas tout nous raconter de ta dernière entrevue avec Shockley, ce n'était pas une visite de courtoisie, n'est-ce pas ? »

Acculé, l'homme fait mine de réfléchir. Diaz, sentant qu'il ne manque pas grand-chose pour qu'il parle, l'encourage :

« Allez, Pharell, soyez raisonnable à présent et dites-nous ce que vous savez. »

L'ancien soldat se masse le haut du nez en soufflant, les murailles tombent et il déteste ce qu'il s'apprête à faire.

« Il... il voulait que je lui fournisse de faux papiers. Carte d'identité, passeport, permis de conduire, tout ce qui lui permettrait de voyager en passant inaperçu. »

Les deux agents se dévisagent, ils réalisent qu'ils viennent de toucher le gros lot.

« On veut le nom et la destination », ordonne Diaz.

Septembre 2016.

Nous avons dû attendre un long moment avant que Jayden, Adamczewski et Sørensen ne nous rejoignent. Ceci fait, je me retrouve à nouveau à grimper les marches permettant d'accéder au repaire de La Murène. Cette fois, je pourrais presque les compter une par une, car chaque virage, chaque zone d'ombre est une source d'inquiétude. Nous nous arrêtons à tous les paliers pour ouvrir les portes des couloirs qu'ils desservent, afin de vérifier qu'aucune présence suspecte ne s'y trouve.

Soudainement, sans que je puisse l'expliquer, une alarme résonne dans ma tête. Comme un mauvais pressentiment qui vous colle à la peau pour ne plus vous lâcher. Je suis alors à l'affût du moindre mouvement, du plus petit bruit anormal. Puis un grésillement, suivi de la voix affolée de Lorenzo, transformant ce qui n'était jusqu'ici qu'une intuition en cauchemar bien réel.

« David, David ! » hurle-t-il.

Nous sommes tous surpris par ce qui s'est échappé du talkie-walkie accroché à ma ceinture. J'approche l'émetteur de ma bouche et crie à mon tour :

« Qu'est-ce qui se passe, Lorenzo, réponds ! Qu'est-ce qui se passe ! ? »

Ce sont des plaintes étouffées et couvertes par des bruits d'impacts métalliques qui me parviennent, c'est une voix de femme, celle d'Abigaël. Pris de folie, je lève un poing rageur devant moi et, avec une force inouïe, j'expulse les mots dans la radio :

« Abigaël, Lorenzo, où êtes-vous ? Abigaël, réponds-moi ! »

Mais l'appareil reste muet.

Mon sang ne fait qu'un tour et sans plus réfléchir, je rebrousse chemin et me lance dans une course folle. Les marches défilent sous mes pieds tandis que d'innombrables scénarios à l'issue sanglante me traversent l'esprit. Je suis tourmenté par le reflet du visage ensanglanté d'Abigaël.

Un étage, puis deux.

Alors que je suis pratiquement arrivé au rez-de-chaussée, le grésillement se fait à nouveau entendre. Je m'arrête de courir pour faire taire le bruit de mes pas, et à cet instant, un souffle violent traverse les écouteurs puis disparaît à nouveau. Je patiente une fraction de seconde en fixant l'objet au bout de mon bras qui, tout comme le fil qu'Ariane avait tendu à Thésée, est le seul lien qui me

relie à mon aimée. Seulement, dans ce labyrinthe, c'est à moi de remonter jusqu'au Minotaure. Plus un son ne me parvenant, je me remets à sprinter dans les couloirs, vides de toutes âmes, en direction des couchettes.

Les cabines sont équipées d'ampoules dont la lueur est plus intense que celle projetée par les néons des couloirs, et lorsque je suis à portée de vue de la mienne, je peux apercevoir le carré de lumière se dessinant devant la porte grande ouverte. Essoufflé par ma course folle et le trop-plein de clopes, je me précipite à l'intérieur, mais aucune trace d'Abigaël ou de Lorenzo. Je ressors aussitôt et regarde alternativement les deux extrémités du passage étroit qui m'a mené jusqu'ici, complètement paniqué de ne pas savoir vers laquelle je dois me diriger.

Je n'ai pas à me poser la question très longtemps, car un gémissement se fait entendre sur ma droite et il paraît tout proche. Je me précipite dans l'angle et m'engage dans le couloir suivant. Lorenzo est là, il gît à deux mètres devant moi. Allongé sur le dos, sa veste est entaillée au niveau de son biceps gauche. Je m'agenouille à ses côtés et palpe sa manche imbibée de sang. Il peine à ouvrir les yeux et à sortir de l'inconscience dans laquelle je viens de le trouver. Sa pommette porte la trace d'un coup qui est certainement la cause de son état. Je passe mon bras sous sa nuque pour poser délicatement sa tête sur mon genou.

« David ? dit-il faiblement.

– Oui, reste tranquille et respire calmement. Raconte-moi ce qui s'est passé.

– Il... il a surgi par surprise... je n'ai rien pu faire.

– Qui "il" ? demandé-je rageusement. Et où est Abigaël ? »

Reprenant progressivement ses esprits, il regarde autour de lui.

« Je ne sais pas, s'affole-t-il à son tour, elle était derrière moi lorsque j'ai ouvert la porte et puis... »

Les images semblent lui revenir en même temps qu'il commence son récit.

« ... et puis, il s'est jeté sur moi. Il avait un couteau à la main, on aurait dit un démon. J'ai bien essayé de l'esquiver, mais il a été trop rapide. Une pluie de coups s'est abattue sur moi et j'ai fait mon possible pour éviter la lame, mais il a fini par m'entailler le bras. Après cela je n'ai eu que le temps d'apercevoir l'extrémité du manche de son arme s'abattre sur mon visage. Je me souviens avoir ressenti une grande douleur au niveau de la tempe avant de m'écrouler. »

Alors qu'il cherche à prendre appui sur son coude, je l'aide à s'adosser contre le mur. Il se passe une main sur le haut de sa joue et grimace de douleur.

« Je me souviens avoir essayé de me relever pour venir en aide à

Abigaël que je voyais se débattre, mais mes jambes ne me répondaient plus et j'avais l'impression que ma tête allait exploser. Je l'ai vu la forcer à le suivre en l'empoignant avec violence pendant que j'essayais de ramper pour les suivre. Après cela, c'est le trou noir. »

Je tourne la tête pour regarder la gueule sombre du couloir dans laquelle elle a disparu et, à cet instant, le temps s'arrête : sur le sol et sur plusieurs mètres s'étalent des gouttes de sang.

Avril 2016.

« Tu as entendu ce que t'a demandé mon copain ? fait Munny avec assez de calme pour glacer le sang du malfrat. On veut savoir ce qu'il voulait faire avec ces faux papiers.

– Mais j'en sais rien moi, les mecs, peut-être qu'il a trouvé qu'il avait suffisamment vécu de merde comme ça et qu'il voulait tout recommencer. Non, mais, vous auriez fait quoi vous si un ancien camarade venait vous demander un service ? Vous l'auriez laissé se démerder ?

– Écoute, petit con », l'invective Diaz, qui maintenant perd patience, « il faut que tu arrêtes de nous prendre pour des jambons, d'accord ? Depuis quand a-t-on besoin de changer d'identité pour refaire sa vie ? »

L'homme est pris de tics nerveux et il remue frénétiquement les mains en s'entremêlant les doigts. Il n'ose pas soutenir les regards des agents fédéraux.

« Magne-toi, le relance le Portoricain en se rendant compte que l'interrogatoire vire à leur avantage, ou je te promets que tu vas voir débarquer ici plus de flics que tu n'en as jamais vu.

– D'accord, d'accord, ça va, ne vous énervez pas. Lorsqu'il est venu, il m'a parlé d'une société de protection pour laquelle il comptait travailler.

– De protection ? répète Diaz.

– Ouais, vous savez, une de ces entreprises qui font de la sécurité. "Leur particularité, c'est qu'ils exécutent des missions dans des lieux particuliers", qui disait. En tout cas, j'espère qu'il a décroché le poste, parce qu'il avait vraiment l'air de vouloir se faire engager. Il a voulu que je lui fournisse une lettre de recommandation militaire avec tout le reste et il fallait que ça stipule qu'il menait à bien les objectifs qui lui étaient confiés, qu'il avait une grande aptitude à l'encadrement, enfin tout le bla-bla habituel, quoi. Ça doit vraiment être un job cool pour qu'il me demande ça.

– Tu connais le nom de la société en question ?

– Non, là, vous m'en demandez trop. J'ai déjà du mal à me souvenir de ce que j'ai bouffé hier soir, alors un truc comme ça...

– D'accord, mais il a au moins dû te dire où elle se trouvait, non ?

– Palo Alto, répond-il presque instantanément, et ça j'en suis sûr parce que lorsqu'il me l'a dit je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement avec une sale affaire qui m'était arrivée sur place peu

de temps avant qu'il débarque. C'est tout ce que je sais, les gars, je vous jure, il ne m'a pas plus rencardé que ça sur ses intentions et moi je ne suis pas du genre à poser des questions. »

Après être sortis de l'immeuble du faussaire, les deux agents sautent dans leur 4 × 4 pour prendre immédiatement la route menant au comté de Santa Clara, au nord de la Silicon Valley. À bord, Diaz appelle le bureau afin d'obtenir la liste complète des établissements spécialisés dans la sécurité sur place. Il la reçoit par message peu de temps après son coup de fil. En la découvrant, son moral en prend un coup, car Palo Alto étant le centre névralgique de bon nombre d'industries dans le secteur des techniques de pointe, elle fourmille de sociétés de sécurité. Ils vont devoir en faire le tour s'ils veulent mettre la main sur leur homme.

Ils empruntent l'Interstate 280 parcourant la péninsule depuis San Francisco jusqu'à San José. À la hauteur de l'université de Stanford, ils bifurquent sur la gauche pour s'enfoncer dans Palo Alto et se garent devant une église presbytérienne non loin du siège social de Hewlett Packard. La présence de cet édifice religieux au beau milieu d'un quartier où tout est dédié à l'électronique nourrit l'impression d'affrontement entre deux mondes : celui de l'homme et de la machine. Mais dans cette guerre entamée depuis bien longtemps, les circuits imprimés ont acquis une avance considérable sur le gène humain.

Comme ils s'en doutaient à la vue de l'interminable liste d'adresses à explorer, la première ne donne rien, et pire que tout, ils réalisent l'ampleur du travail qui les attend. Une secrétaire sur place, ayant épluché la liste du personnel travaillant pour eux, leur a expliqué que dans leur domaine ils doivent en permanence faire appel à de la main-d'œuvre temporaire s'ils veulent pouvoir répondre aux besoins des clients, ce qui signifie qu'ils doivent rajouter les agences intérim à leur tableau.

« ... et nous, nous ne sommes qu'une modeste entreprise familiale, avait-elle dit, la plupart de nos concurrents ici sont de grandes enseignes avec plusieurs succursales. »

Après quelques heures passées à fouiller les archives de cette « modeste entreprise familiale », ils doivent se résoudre à choisir une autre cible, et c'est Munny qui opte pour la deuxième destination, à quatre kilomètres de là dans le quartier de Ravenswood. Situé à l'est de la ville, ce secteur se trouve à quelques encablures des gigantesques buildings que Mark Zuckerberg a fait ériger pour porter très haut la gloire de son réseau social.

Habité par l'esprit de ses ancêtres, Munny contemple ces tours avec dépit. À ses yeux, elles font partie des symboles forts représentant le

monde virtuel, deux mots qui, pour lui, sont en totale contradiction. Immobile devant ce spectacle de verre et de béton, un murmure tourne en boucle dans sa tête : c'est le son des chants qui accompagnaient les danses exécutées par son clan devant leurs totems avant d'aller affronter l'homme blanc. De sa main droite, il caresse le dessus de son avant-bras gauche sur lequel est tatoué son emblème : un ours.

Ce territoire a vu le temps où l'homme était à l'écoute du monde l'entourant, pense-t-il avec mélancolie, le temps où il respectait le grand cercle de la vie.

« Hé, grand chef, tu t'amènes ? » l'interpelle son partenaire.

L'Indien sort alors de ses songes et s'avance pour s'engouffrer dans la gueule du bâtiment où Diaz vient de disparaître.

« Non, désolé, ce visage ne me dit rien du tout. Mais vous savez, nous engageons tellement de contrats courts que je pourrais l'avoir aperçu une fois sans m'en souvenir. »

C'est ce que leur a dit instinctivement le directeur des ressources humaines en survolant la photo de Shockley.

Diaz, qui est loin d'avoir une patience à toute épreuve, se met en quête d'exhiber le portrait dans les bureaux de l'édifice, et de son côté, Munny parcourt le réseau de l'entreprise en compagnie du bureaucrate.

Mais là encore, les heures passées à diffuser la photo et à fouiller l'informatique ne mènent à rien. Ils n'ont fait que rallonger la liste des agences de travail temporaire avec celles dont l'entreprise fait également appel pour gonfler leur rang.

Septembre 2016.

Franck entend les pas résonner dans la tour de fer. Ceux d'une course pour la vie, une course pour l'espoir. Il sait ce que cet homme ressent, il a lui-même éprouvé cela lorsqu'il cherchait à rejoindre l'appareil de la Asiana Airlines.

Depuis la mort de Jessica et Évelyne, il lui arrive parfois de se sentir baigné par une étrange lueur aveuglante lui irradiant le visage, et elle est toujours accompagnée d'une chaleur apaisante. Cela ne dure qu'un instant, mais durant ce laps de temps, la colère s'estompe jusqu'à, parfois, disparaître et il se sent alors libéré. Tous les pores de sa peau éprouvent actuellement la sensation d'être au centre de ce halo, mais en son for intérieur la douceur et l'apaisement laissent progressivement la place au doute. Il est tiraillé par des questions sur le bien-fondé de son action et il se sent emporté par un courant violent où les notions du bien et du mal se mélangent et forment un mascaret d'émotions incontrôlables qui, tel le Styx séparant les Enfers, parcourt ainsi les limbes de son esprit. Prisonnier de ces tourbillons infernaux, il se débat comme il peut pour rester à la surface. Un affluent de colère vient se greffer à ce moment de détresse extrême, comme un mugissement lointain grandissant, pour devenir un grondement oppressant avant de se muer en un cri de douleur où s'entremêlent deux voix. Des voix de femmes : celle de Jessica et d'Évelyne.

Cette plainte agissant sur lui comme un électrochoc, il refait surface, plus déterminé que jamais à prendre les vies qui ont refusé à d'autres de pouvoir continuer les leurs. Il veut aussi entraîner dans sa souffrance cet homme qui cherche à l'empêcher de mener à bien sa mission. Pour que ce soldat comprenne. Pour que le monde entier partage sa peine.

Le goût du sable reprend sa place à la surface de son palais en même temps que celui de la guerre tapisse à nouveau le fond de sa gorge.

*

Je suis les traces de sang répandues sur le sol, mais malheureusement celles-ci ne m'amènent pas très loin. Elles forment des courbes imprécises, prouvant qu'Abigaël s'est débattue sous le joug de son tortionnaire. J'entends du bruit derrière moi : c'est Lorenzo. Il arrive à ma hauteur. Il n'ose pas m'adresser la parole et fuit mon regard.

Nous parcourons la structure sans vraiment savoir où nous allons, essayant d'ouvrir chaque porte qui apparaît sur notre chemin en criant le prénom d'Abi, explorant rapidement les pièces auxquelles nous avons accès. Prisonniers d'un manège infernal, nous gravissons et descendons les étages à grandes enjambées.

Sous l'effort, la sueur coule sur mon visage, passe la barrière de mes cils et pénètre dans mes yeux, brouillant ma vision. Nous commençons à avoir du mal à reprendre notre respiration. Lorenzo m'attrape par le bras pour m'obliger à ralentir.

« Qu'est-ce que tu fais ? réagis-je aussitôt.

– Nous sommes à bout de souffle, prenons le temps de respirer trente secondes pour garder l'esprit clair.

– Mais nous n'en avons pas le temps, chaque minute compte. »

Je n'attends pas plus longtemps et repars en petites foulées, immédiatement imité par Lorenzo.

*Aujourd'hui, 2019,
David Corvin face à sa peine.*

Après avoir avalé un grand café dans le hall crasseux de l'hôtel, je suis rentré chez nous pour prendre une douche et changer de vêtements. Face au miroir accroché au mur de ce qui était notre chambre à coucher, je me regarde avec dégoût.

J'ai enfilé le costume qu'Abigaël m'avait acheté pour le mariage de sa sœur. Je me trouvais exactement au même endroit la première fois que je l'ai enfilé pour l'essayer et ce jour-là elle s'était approchée pour me parler à l'oreille : « C'est fou ce qu'il te va bien. Tu as des allures d'agent secret britannique, je ne sais pas si je vais pouvoir te résister très longtemps. » Pour appuyer sa provocation, elle était sortie de la pièce en se dandinant avec un air espiègle.

Je me souviens que nous étions partis chez sa sœur à Sacramento trois jours avant la cérémonie, et Abi avait insisté pour que nous empruntions les petites routes qui passent par Concord, Rio Vista et Walnut Grove. En prenant au plus direct, nous n'aurions pas mis deux heures pour arriver sur place, mais avec le trajet qu'elle me forçait à suivre, il fallait rouler sur des routes sinueuses perdues dans des terres envahies de cours d'eau, ce qui rallongeait fortement notre escapade. La contredire était considéré comme une activité sportive extrême et comme je n'étais de toute façon pas plus emballé que ça à l'idée de rejoindre le gugusse que sa sœur s'était choisi, je m'étais contenté de faire ce qu'elle me demandait. La suite m'a démontré que j'avais bien fait, car elle avait confectionné un petit panier garni de provisions et prévu une couverture afin que nous pique-niquions en chemin. Elle avait jeté son dévolu sur une petite vallée encaissée située treize kilomètres après Rio Vista. Le décor y était magnifique et les rayons du soleil nous effleuraient agréablement la peau. Installés dans l'herbe et bercés par la mélodie langoureuse d'une petite cascade qui coupait la rivière à proximité, nous n'avons pratiquement pas touché aux victuailles que nous avions. La seule nourriture que nous avons consommée là-bas était les fruits de notre amour. Nous nous sommes blottis l'un contre l'autre et avons refait le monde, un verre de vin à la main, puis elle m'a enjambé pour me plaquer contre le sol et s'est penchée pour coller ses lèvres contre les miennes. J'ai parfois l'impression de pouvoir encore sentir la caresse de ses cheveux contre mes joues. Sentant ma respiration s'accélérer, elle s'est redressée et, tout en me regardant droit dans les yeux, a très lentement enlevé son

chemisier. Elle est restée ainsi quelques secondes, m'offrant la nudité de sa poitrine et me défiant du regard. Il m'était impossible de bouger. J'étais ensorcelé. Consciente qu'elle me tenait à sa merci, elle s'est à nouveau couchée sur moi, j'ai pu sentir le galbe de ses seins couvrir les battements de mon cœur tandis que d'éphémères frissons produits par une brise légère la parcouraient. Perdu dans l'azur de son regard, elle avait fait de moi son prisonnier. La suite est une succession d'images saccadées alliées à des sensations intenses m'irradiant l'esprit, que même aujourd'hui j'ai du mal à remettre dans le bon ordre.

Soudain une couche de brume emplit l'horizon de la vallée de Rio Vista, Abigaël disparaît et le nuage avance sur moi comme la paroi d'une cage au mécanisme meurtrier. Ne pouvant échapper à ce fléau, je le laisse m'avalier et je finis par me retrouver à nouveau dans ma chambre face à mon reflet. Alors, la bouche tordue par la colère et les yeux rougis de chagrin, je tombe à genoux. Les poings appuyés contre mon front, je lève la tête aux cieux et laisse échapper un cri bestial. Ce qui devrait être les souvenirs heureux d'un passé merveilleux résonne en moi comme la marque destructrice de deux vies brisées. Comment survivre à cela ? Comment lui survivre ?

Secoué par des sanglots, je me relève péniblement et me dirige dans le salon pour y récupérer le sac à dos que j'ai préparé plus tôt, posé sur la table. Tremblant, j'attrape une des sangles pour me le mettre en bandoulière sur l'épaule, mais mon regard se fige sur la porte qui se trouve à l'autre bout de la pièce. J'arrête mon geste et je reste ainsi, à l'observer.

Comment survivre à cela ?...

Alors, le cœur empli de rage, j'entre dans le dressing pour en retirer une boîte à chaussures que je pose à côté de mon sac. J'ôte le couvercle et en ressorts un pistolet automatique ainsi que des cartouches. J'éjecte le chargeur de la crosse et d'un geste sûr, j'insère une balle à l'intérieur avant de le remettre en place. Maintenant, je glisse l'arme dans le sac et je rejoins la porte d'entrée. Sur le point de sortir, j'observe une dernière fois la pièce de vie et je ne peux que constater que tout ce qu'elle peut me renvoyer désormais, c'est justement l'absence cruelle d'Abigaël.

Refusant de supporter plus longtemps cette vision de désespoir, je préfère m'en aller, laissant derrière moi toutes les choses qui me relient à cette vie.

Avril 2016.

Après avoir passé des jours et des jours à sillonner les rues de Palo Alto, épluchant les listes du personnel employé par les sociétés de sécurité, et ne trouvant rien, Diaz et Munny doivent se résoudre à étendre leurs recherches sur les villes environnantes. Il leur faut parfois hausser le ton face à la réticence de certains pour qui l'insigne dominé par le pygargue à tête blanche ne suffit pas à faire comprendre l'urgence de la situation. Mais, malgré leur entêtement, aucune démarche n'aboutit. Ils n'ont même pas la possibilité de se mettre sur la piste d'une entreprise spécialisée dans des lieux particuliers, car la demande est tellement forte ces dernières années qu'elles ont pratiquement toutes mis en place des formations pour leurs employés afin de s'engager dans cette voie très lucrative. Des agents de tous les États confondus ont été missionnés pour mettre en place des surveillances dans les gares et aéroports.

« Crois-tu que nous devrions faire la demande d'une diffusion de son portrait aux médias ? »

– Je me posais la même question, grand chef, mais l'armée lui a appris à disparaître, alors si ce mec tombe sur sa tronche dans les journaux, j'ai bien peur que ça devienne définitif. Qu'en pensent tes esprits ? »

Mais la fatigue et l'échec ont eu raison de la bonne humeur de Munny et si habituellement cette note d'ironie le fait sourire, il n'en est rien aujourd'hui.

« Pour le côté définitif, on peut difficilement faire pire », se contente-t-il de répliquer.

Installés à bord de leur pick-up, ils piochent chacun à leur tour dans le sac en papier rempli de donuts qui est posé sur le tableau de bord. Après être passés au Starbucks du 1335 Webster Street pour acheter un de ces cafés dont Munny raffole, ils se garent sur Gough Street, le long de Jefferson Square, à deux pas du building où se trouve leur bureau. Là, ils entendent par la vitre ouverte côté passager les cris d'une bande de gamins jouant au base-ball. Les visages sont concentrés et, perché sur son monticule, le lanceur, légèrement tourné de trois quarts, écarte le gant derrière lequel il défiait le batteur et crache comme il a sûrement dû voir faire Tim Lincecum pour les Giants à en croire son maillot. Ses yeux à peine visibles sous la visière de sa casquette, il lève soudain sa jambe gauche devant lui tout en armant son bras droit puis lance la balle. Le corps étiré vers l'avant, il

regarde la batte de son adversaire s'abattre sur le projectile qu'il vient de s'évertuer à propulser de toutes ses forces. Et après avoir fait mouche, le batteur se précipite en direction de la première base, tandis que le membre de son équipe qui était déjà en troisième base cherche, lui, à regagner le marbre pour marquer le point qui leur permettrait de prendre la tête de la partie. Sur le bord du terrain, tous les joueurs de l'équipe qui attaque hurlent leurs encouragements dans une cacophonie anarchique où l'on a du mal à comprendre les moindres mots. Cela transcende les deux coureurs qui enfoncent leur menton dans leur poitrine pour gagner de la vitesse. Diaz est focalisé sur celui qui va marquer le point. Alors que le joueur s'apprête à plonger sur le marbre, il s'effondre et roule au sol dans l'indifférence générale, puis termine sa cascade sur le dos. D'une plaie béante en travers de son ventre, ses organes internes s'étalent sur le sol, mais personne ne réagit. Maintenant, c'est au tour du receveur de s'écrouler. Une tache de sang s'étend telle une mer d'huile autour de lui, elle laisse à penser qu'il est lui aussi mortellement blessé sous son équipement. Et ainsi, un à un, les joueurs tombent comme des pantins désarticulés.

Diaz secoue énergiquement la tête pour en sortir ces horribles images et lorsqu'il regarde à nouveau le parc, il constate qu'aucun des gamins n'est blessé. Sans plus réfléchir, il allume le moteur et enclenche la première pour partir en trombe. Surpris, l'Indien a juste eu le temps de s'accrocher à son gobelet pour ne pas recevoir tout son contenu sur les genoux.

« Bon Dieu, mais qu'est-ce qui te prend ? lâche-t-il à son compagnon.

– Je file au *San Francisco Chronicle*, on va leur demander de diffuser sur leur première page le portrait que nous avons et ensuite on essaye d'obtenir la même chose sur la chaîne d'infos ABC 7. »

Le 4 × 4 Chevrolet s'enfonce alors dans les rues de San Francisco, prenant la direction de Mission Street : là-bas se trouve le siège du célèbre journal de la ville.

Septembre 2016.

« Séparons-nous, me propose Lorenzo, nous pourrons couvrir une plus grande surface en bien moins de temps. »

Je comprends à peine ce qu'il me dit, car après avoir descendu deux étages de plus dans la structure, nous nous trouvons devant des bacs à boue alimentés par d'immenses pompes dont les bruits des moteurs emplissent l'espace autour de nous.

Les yeux perdus dans le décor, il me faut faire des efforts pour ne pas me laisser gagner par un sentiment de panique qui s'insinue petit à petit dans mes veines. Tel un virus, je le sens se propager dans l'ensemble de mon réseau sanguin. Je fais des petits ronds sur place en regardant autour de moi tout en frottant le dos de mes doigts contre ma barbe naissante. Habituellement ce geste a le don de m'apaiser, mais cette fois la magie a du mal à opérer.

« Hé, l'ami, insiste-t-il, tu m'entends ?

– Oui... excuse-moi.

– Bon, alors écoute, lorsque tu m'as retrouvé le mec venait juste de nous surprendre et peu de temps après nous nous sommes mis à ses trousses, alors il n'a pas pu aller très loin, surtout avec Abigaël en otage. Tout n'est pas perdu, mais nous devons nous séparer pour augmenter nos chances de le retrouver. »

Je le fixe avec insistance en essayant de réfléchir aussi rapidement que possible. Après quelques secondes de flottement, je me dis qu'il doit avoir raison : l'homme n'a pas eu le temps d'effectuer sa sale besogne. Alors je dois me ressaisir.

« O.K., dis-je enfin, alors je te propose que nous suivions des couloirs parallèles. Nous devons impérativement rester à portée de nos émetteurs, rajouté-je en posant la main sur le talkie-walkie accroché à ma hanche, et le premier qui aperçoit quoi que ce soit appelle l'autre. »

Je sors de ma poche arrière le plan que Frosgot m'a donné en arrivant et, tout en faisant de mon mieux pour me rappeler notre parcours jusqu'ici, j'essaie de l'orienter correctement.

« Nous venons de là, dis-je en pointant mon index sur la carte, alors je te propose que tu retournes sur nos pas pour rattraper le local de traitement d'eau, de là, tu pourras emprunter toute cette série de couloirs qui forment l'intérieur de la ceinture ouest. De mon côté je vais continuer en longeant l'unité de gestion des boues, car il y a une sortie au bout de cette allée qui devrait me permettre d'accéder à la

partie extérieure de cette même ceinture et si ces tracés sont justes, nous devrions nous retrouver ici, à l'entrepôt de séparateur de gaz. »

Lorenzo enregistre visuellement avec minutie chaque centimètre du plan déplié devant lui ; il longe les lignes imprimées du bout de son doigt.

« D'accord, conclut-il, inutile de perdre plus de temps, allons-y. Une fois là-bas on planifiera une nouvelle zone à quadriller. On va la retrouver, David ! »

Sur ces dernières paroles, nous partons tous deux dans des directions différentes. Je me retrouve rapidement sous les lumières blafardes des appliques murales, dont les ampoules peinent à franchir l'épaisseur du verre lui-même piégé dans des squelettes en laiton. Les parois de fer, quant à elles, toujours assaillies par les coups furieux donnés par les éléments, laissent entendre de longs gémissements gutturaux. À l'affût du plus petit bruit se distinguant de ce contexte, je me déplace en faisant moi-même attention à en faire le moins possible. Je me tiens prêt à bondir à la moindre alerte, surveillant chaque recoin et fouillant chaque interstice à l'aide de ma lampe torche. Je suis à la fois confronté à la crainte et à l'espoir d'apercevoir l'ombre d'une silhouette.

Mais je ne trouve aucune trace de mon amour ou de son tortionnaire.

La pièce annexe que je traverse maintenant est parcourue par d'immenses conduites qui serpentent et colonisent pratiquement tout l'espace disponible. Comme du lierre, elles grimpent sur les parois ainsi qu'au plafond et bon nombre d'entre elles se rejoignent le long du mur à ma droite ; là, elles s'enfoncent perpendiculairement dans le sol et ainsi alignées donnent l'illusion de se trouver devant les tuyaux d'un orgue gigantesque. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut passer à l'intérieur de ces cylindres d'acier, mais certains d'entre eux sont équipés de manomètres et de volants permettant l'ouverture de vannes. À mon passage devant cette haie métallique, je suis surpris par un jet de vapeur. Bien que bref et à plus d'un mètre au-dessus de ma tête, il a eu pour effet de me faire faire un bond en arrière. Ne pouvant éviter la canalisation qui passe derrière moi à hauteur de mollet, je bascule en brassant l'air pour me rattraper. En vain.

Au moment de l'impact, je ressens plusieurs douleurs au niveau de la hanche et de la tête... Mais une autre plus violente encore irradie totalement mon bras gauche lorsque mon coude heurte la surface froide, m'arrachant au passage un cri bestial dont le puissant écho rebondit entre les formes particulières qui habillent cette partie de la structure. Je roule difficilement sur moi-même et cherche à me redresser... Mais tout se met à tourner et un voile brouillant le décor s'installe devant ma vue. Puis c'est la sensation étrange que tout mon

corps devient aussi lourd qu'une chape de plomb et, soudainement, les ténèbres m'envahissent et m'entraînent dans un puits sans fond.

*

Lorenzo, de son côté, progresse rapidement. Les épaules longeant les murs il a les poings serrés devant lui et peut sentir le coton de son tee-shirt lui coller à la peau sous sa veste de treillis. Seul le ronron ininterrompu du circuit de renouvellement d'air l'accompagne.

Cela fait déjà un bon petit moment qu'il marche ainsi et son talkie-walkie est resté muet. Malgré des appels répétés, il n'a eu que des grésillements pour tout retour. Il ne sait pas où se trouve David et dans tout ce dédale de galeries, il commence même à se demander s'il est sur le bon chemin. Il s'arrête soudainement, persuadé d'avoir entendu quelque chose. Le bruit se fait entendre à nouveau, c'est comme si un chat grattait contre une porte. Il reprend sa marche en se fiant à son oreille. Reconnaisant maintenant parfaitement l'endroit, il accélère le pas pour finir par s'arrêter devant l'accès d'où provient le bruit. Il pose la main sur la poignée et l'abaisse pour actionner le mécanisme d'ouverture.

Elle est là, un bâillon entre les lèvres l'empêchant de crier, une corde tendue dans son dos reliant ses poignets à ses chevilles pour l'immobiliser. Elle avait malgré tout réussi, après de multiples contorsions, à atteindre la porte pour en gratter la surface avec ses ongles.

*

Assis à leur bureau, dans une des pièces perchées au treizième étage du 450 Golden Gate Avenue, Diaz et Munny passent leur temps pendus au téléphone. Ils relancent toutes les sociétés de sécurité présentes sur le territoire de l'État de Californie.

« FBI, vous savez ce que ça veut dire ?! Ça veut dire que j'ai toute autorité pour vous pourrir la vie ! »

Les yeux exorbités, Munny raccroche avec virulence.

« Du calme, grand chef, lui lance son collègue en espérant le tempérer. T'énerver ne servira qu'à nourrir ton ulcère.

– Je sais bien que tu as raison, mais merde, tous ces cons font semblant de s'intéresser à notre problème et ça me met hors de moi. Tant qu'il n'est pas ne serait-ce qu'effleuré par le malheur, l'homme ne s'en soucie pas.

– Eh oui, l'homme moderne et civilisé est, dans sa grande majorité, un égocentriste égoïste à tendance narcissique. »

Voyant qu'il n'arrive pas à dérider son ami, Diaz se relève

brusquement et attrape sa veste accrochée au dossier de son fauteuil.

« Allez, debout ! le motive le Portoricain. Il est presque midi, je t'invite chez Brenda, on va lui demander de nous préparer une de ces spécialités créoles dont elle a le secret. »

Sans réfléchir, Munny s'exécute.

« Tu as raison, dit-il, sortons d'ici. Ça ne pourra que nous faire du bien. »

Le Brenda's French Soul Food est un petit restaurant situé en plein cœur du quartier de Tenderloin. Derrière une vitrine sobre, l'endroit est très chaleureux. Une cloison en bois avec de larges ouvertures le sépare en deux et permet d'entrer dans un premier espace tout en longueur avec en son centre un énorme ventilateur dont les pales balayent la pièce. Une banquette murale, devant laquelle sont alignées de petites tables, habille tout le côté gauche.

En pénétrant à l'intérieur, les deux fédéraux font sonner la cloche fixée sur le coin de la porte. Ils longent le panneau de bois et observent les clients déjà présents de l'autre côté : un couple isolé dans un coin et un groupe à l'humeur joyeuse qui semble être le rassemblement de plusieurs collègues.

« Bonjour, messieurs, dit une petite voix fluette provenant du fond du restaurant.

– Salut, ma jolie, lance Diaz à l'intention de la maîtresse de maison, comment vas-tu ?

– Ma foi, pas trop mal. Et vous, mes chéris ?

– Oh nous, c'est une autre histoire. Si nous venons te voir, c'est que l'on a besoin que tu nous remontes le moral avec un bon petit plat comme toi seule sais les faire.

– D'accord, je vois, alors on va employer les grands moyens. Deux *spéciales* biens épicées, deux, dit-elle en s'avançant vers eux avec deux verres dans les mains. Tenez, en attendant voici un *sec* et un *glace*, comme d'habitude. »

*

J'ouvre doucement les yeux. La mise au point se fait progressivement. Je sens une zone derrière la tête qui me fait un mal de chien. J'essaye de me redresser pour me frotter la nuque, mais une douleur vive me traverse le coude et arrête immédiatement mon geste. Je me relève tout de même, tenant mon bras en écharpe, et je regarde alors autour de moi. Tout me revient petit à petit :

Les tuyaux, un jet de vapeur... Abigaël !

M'apprêtant à repartir, je me rends compte que je n'ai plus ma lampe torche. Je cherche à mes pieds pour essayer de la retrouver,

mais je ne la vois pas. Combien de temps suis-je resté allongé ainsi ? Je ne m'attarde pas à chercher, je dois repartir.

Je n'ai pas fait deux pas qu'à nouveau je m'arrête.

« Lorenzo ! » pensé-je tout haut.

Je pose la main sur ma hanche, là où j'ai pour habitude d'accrocher mon talkie-walkie, mais je ne peux sentir que le contact froid du cuir de ma ceinture. Je me retourne vers l'endroit où je me trouvais évanoui quelques minutes plus tôt. L'émetteur gît par terre, en plusieurs morceaux.

« Putain de merde ! » pesté-je en ramassant le tout.

Il est foutu. Je dois donc désormais continuer en solo jusqu'à l'entrepôt de séparateur de gaz où Lorenzo m'attend peut-être déjà.

J'ai perdu assez de temps.

Le visage grimaçant d'un masque de douleur, je me mets en route immédiatement.

*

Le Brenda's jouissant d'une très bonne réputation, les sièges qui étaient vides à l'arrivée des deux agents ont très vite trouvé preneur, jusqu'à remplir toute la salle. Il y règne maintenant un brouhaha rythmé par les chocs des fourchettes dans les assiettes.

La tenancière n'a pas pu tenir compagnie à Diaz et Munny très longtemps, car il lui a fallu prendre en main l'organisation du service. Chaque jour elle s'assure qu'aucun de ses clients présents n'est lésé. Il faut dire que bien souvent, les gens viennent d'assez loin pour goûter à une des spécialités du vieux continent dont elle a le secret. Elle slalome entre les tables, demandant à la volée si tout se passe bien. Diaz ne peut s'empêcher de l'observer, ce qui a le don d'agacer Munny, qui a l'impression de manger tout seul.

« Je me demande vraiment pourquoi j'accepte systématiquement de t'accompagner ici, soupire ce dernier.

– Ouais », fait Diaz sans même l'avoir écouté.

Stupéfait, Munny a arrêté son geste alors qu'il allait avaler une bouchée. Il finit par abaisser son bras. Devant lui, son collègue trie les aliments dans son assiette, puis, après en avoir piqué quelques-uns, les amène à sa bouche.

C'est alors que leurs regards se croisent.

« Quoi ? demande-t-il innocemment.

– Ho tu me fatigues. Qu'est-ce que tu attends pour l'inviter ailleurs qu'ici ?

– Quoi ? répète Diaz. Brenda ?

– Oui, Brenda, pas l'un des serveurs, *estupido*. »

La sonnerie du téléphone que le Portoricain avait posé sur le coin de

la table les interrompt. Le nom qui s'affiche à l'écran étant celui d'un agent avec qui ils ont l'habitude de collaborer, il décroche immédiatement :

« Salut, Angelo. »

Le portable collé à l'oreille, il affiche un air grave. Puis, au bout de quelques dizaines de secondes, il se relève brusquement.

« On arrive, dit-il en raccrochant.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Munny.

– C'était Angelo, on nous cherche partout au bureau. Il paraît que des flics du comté de Harris ont attrapé un gars qui a reconnu notre portrait-robot. »

*Houston, Texas,
six heures plus tard.*

« ... Ce n'est pas moi qui l'ai arrêté, c'est deux de mes gars en patrouille. Le type remontait l'Interstate 610 avec un taux d'alcoolémie à faire rougir un alambic. Ils l'ont ramené ici pour le placer en cellule le temps qu'il dessaoule, puis ils l'ont remonté afin d'établir le procès-verbal. Le temps que mes gars s'installent, il a patienté devant notre panneau d'affichage et c'est là qu'il a reconnu votre gugusse. »

Le shérif Ed Gonzalez guide les agents dans ses locaux avec une certaine fierté. L'homme est un cartésien. Célibataire endurci, sa vie est façonnée par les multiples rituels qu'il a mis en place.

« Un bon flic est un flic ordonné », a-t-il pour habitude de dire à son équipe.

Les trois hommes se trouvent maintenant dans un grand espace où plusieurs fonctionnaires de police s'affairent à mettre à jour leur paperasse. Sous l'impulsion du shérif, ils s'arrêtent devant un tableau où sont épinglés plusieurs dizaines de portraits.

« Voyez, c'est ici que nous affichons les avis de recherche et celui qui vous intéresse est là. »

Ce dernier désigne la partie inférieure de la planche et les deux agents reconnaissent immédiatement le visage de leur cible.

« Installez-vous dans mon bureau, rajoute-t-il en indiquant du doigt une cloison de verre, je vais vous le chercher. »

Diaz et Munny passent la porte vitrée habillée d'une étoile, et pénètrent à l'intérieur. Ils attendent, debout, en regardant la vie se faire de l'autre côté des panneaux transparents. Le shérif réapparaît rapidement en escortant un individu dont l'allure ne laisse aucun doute sur la nuit et la journée qu'il vient de passer. Ses cheveux longs, légèrement bouclés, pendent de chaque côté de son visage. Il porte une veste au cuir abîmé par les années, et une chemise dont un des pans sort de son pantalon. En entrant, il regarde Diaz et Munny avec curiosité, puis se retourne vers son géolier, attendant que l'on veuille bien lui dire pourquoi il est ici. Le shérif, qui est allé directement se positionner derrière son bureau, fait signe à tout ce petit monde de s'installer avant de le faire à son tour.

« Bien, monsieur... commence-t-il tout en jetant un œil au dossier étalé devant lui, Brannigan. Je vous présente l'agent spécial Diaz Enriques et l'agent spécial Munny William qui appartiennent au FBI,

ils arrivent de San Francisco pour vous poser quelques questions.

– Le FBI !? Pour quelques verres de trop ? »

L'Indien intervient immédiatement. Son ton est volontairement ferme, il veut prendre la main sur l'interrogatoire et s'assurer que l'homme ne cherchera pas à cacher quoi que ce soit.

« Ce que vous faites lorsque vous essayez les zincs ne nous intéresse pas. Nous préfererions que vous nous parliez de cet homme que vous dites avoir reconnu sur l'avis de recherche.

– Oh, je vois. Et c'est pour ça que vous me retenez aussi longtemps ? Écoutez, comme je l'ai dit à l'adjoint du shérif, il m'est arrivé de le croiser pour le boulot il y a de ça un petit moment déjà.

– Vous êtes sûr que c'était ce gars-là ? Il n'y a pas une possibilité pour que vous puissiez vous tromper ?

– Je ne me rappelle peut-être pas de tout ce que j'ai picolé hier soir, mais je n'oublie jamais un visage. Il reste gravé là, dit-il en se tapotant le front.

– D'accord, monsieur Brannigan, alors, racontez-moi votre rencontre avec l'homme en question.

– C'était en Louisiane au centre de formation des métiers en offshore de La Nouvelle-Orléans. Des Européens avaient fait le voyage pour recruter des mecs qui s'occuperaient de jouer les chiens de garde sur une de leur plateforme, on s'était tous demandé ce qu'ils étaient venus foutre ici, parce qu'ils ne manquent pas de personnel là-bas, et puis on a appris que c'était une histoire de gros sous et d'emmerdes avec les écolos. Je crois avoir compris que s'ils autorisaient une de nos universités à faire des recherches sur la pollution engendrée par l'or noir, ils recevraient du pognon et, surtout, ils auraient la paix avec les groupes politiques de différents pays qui défendent le vert et toutes ces conneries. Du coup, les gars de l'université les ont obligés à faire venir un service d'ordre entièrement américain. Y voulaient des mecs avec des couilles, quoi ! »

Il se met à rire bêtement, exposant toutes ses dents en basculant légèrement la tête en arrière

« Venez-en au fait, s'il vous plaît. Il faisait partie du groupe en formation ?

– C'est ça. Et on a partagé la même piaule pendant trois semaines, alors, pour sûr, je me rappelle bien de lui.

– D'accord et est-ce qu'il vous parlait de lui ? Vous a-t-il dit quoi que ce soit qui permettrait de savoir où il se trouve aujourd'hui ?

– C'était un taiseux votre gars. Chaque fois que je lui posais des questions pour apprendre à le connaître, il répondait à côté ou se trouvait des choses à faire. Par contre, il y a une chose dont je suis certain. »

L'homme s'arrête et fixe les agents droit dans les yeux. Il adopte une

posture de défi, comme s'il détenait le secret de la formation de l'univers.

« Eh bien ?! s'impatiente Diaz

– Eh bien, son nom, ce n'était pas celui qui est inscrit sur votre affiche. »

Septembre 2016.

L'entrepôt de séparateur de gaz est vide. J'ai eu beau crier son nom à tue-tête dans les couloirs, Lorenzo reste introuvable.

Soit il s'est lassé d'attendre tandis que j'étais évanoui, soit...

Je ne peux pas m'éterniser ici, il me faut à tout prix continuer. Je sors de là en empruntant un énième couloir. Il est semblable à tous ceux que je viens de parcourir. Je commence à avoir l'impression de me trouver dans une souricière. Je suis accompagné par le grésillement de la rampe de néons au-dessus de ma tête. À mi-hauteur, sur ma droite, trois hublots découpent la cloison et offrent une vue sur l'extérieur, laissant entrer la lumière des éclairs qui frappent la surface de l'eau.

L'un de ces arcs électriques coupe la toile nuageuse du ciel au moment même où je passe devant la deuxième lucarne, attirant ainsi mon regard sur le plateau de l'héliport. Au premier abord, seule la pluie s'abattant avec violence sur la structure me saute aux yeux, puis, en regardant avec plus d'attention, je détecte un mouvement. Une silhouette.

L'ombre longe le chemin de ronde, bordé de barrières métalliques, qui est fixé sur les bords de la piste d'atterrissage. Bravant la tempête, elle se déplace avec rapidité et ne reste pas longtemps à découvert.

Convaincu d'avoir le coupable en visuel, je m'efforce, à travers le gros temps, de trouver le meilleur moyen de l'atteindre. La plateforme est encore une fois illuminée par un éclair.

C'est à cet instant que je l'aperçois.

Suspendu à dix mètres du sol et ficelé comme le serait un insecte prisonnier dans la toile d'une araignée, un corps se balance. Il se trouve sous l'avant-toit d'où venait vraisemblablement l'homme repéré quelques secondes plus tôt. Mon sang ne fait qu'un tour en pensant que c'est peut-être elle. Je me plaque contre la vitre et hurle son nom à plusieurs reprises. Puis, réalisant que cela ne sert à rien et ignorant ma fatigue, je me mets à courir comme un dératé, essayant d'ouvrir chaque porte que je rencontre, espérant trouver le moyen de passer de l'autre côté rapidement. Mais la plupart sont fermées ou donnent sur un espace clos comme les ateliers que je viens de traverser.

Après plusieurs échecs, je finis par remarquer l'un des plans d'évacuation qui parsèment les murs de la plateforme. Je me précipite dessus et repère immédiatement la sortie de secours la plus proche. Par chance, elle se trouve non loin d'ici et donne directement accès

aux rampes supportant les deux bateaux de sauvetage insubmersibles, lesquels sont eux adossés au bâtiment que je dois rejoindre pour grimper là-haut. Je reprends ma course folle et me retrouve rapidement devant l'accès voulu. Là, pris par mon élan, je lance ma jambe contre la barre permettant l'ouverture. À peine le pêne est-il sorti de son logement que la porte, en proie au vent violent, se fracasse brutalement contre le mur extérieur. Le trou béant devant moi laisse entrer un déchaînement de fureur dû à la colère des éléments. J'ai le réflexe de lever les bras pour me protéger du vent et de l'eau, ils me fouettent le visage comme le ferait une flamme léchant le goulet d'un puits ouvert sur les enfers. Il faut pourtant que je sorte, mais à peine ai-je mis le pied dehors que déjà l'eau s'immisce dans mes vêtements tandis qu'un froid glacial prend possession de moi.

*

Les précieux renseignements que Diaz et Munny ont reçus leur ont permis d'enfin trouver la trace de l'homme qu'ils recherchent depuis si longtemps. Après s'être rendus sur les rives du Mississippi, au centre de formation de La Nouvelle-Orléans, ils ont appris qu'il avait été envoyé sur une plateforme située dans le nord de l'Europe, au large de la Norvège. La demande d'intervention a été rapidement traitée par les autorités norvégiennes et elles ont accepté que les deux agents du FBI partent au large du Svalbard à l'évidente condition que ce soit elles qui dirigent l'opération. Les agents ont atterri à l'aéroport d'Oslo-Gardermoen il y a quelques minutes et ils attendent maintenant un avion qui doit décoller pour Hammerfest d'ici deux heures.

À l'instant où les roues de l'oiseau d'acier transportant Diaz et Munny touchent le sol, le commissaire Hasseldal, de l'hôtel de police de Ski au sud-est d'Oslo, reçoit un coup de fil provenant de l'unité de réaction d'urgence : la Beredskapstroppen. Cette unité d'élite, équivalente du SWAT aux États-Unis, a reçu le matin même un rapport stipulant qu'un navire pétrolier avait demandé de l'aide, après avoir lui-même reçu un SOS diffusé par une plateforme située à presque quatre-vingt-dix kilomètres au large. Bien que ce soit du morse, le mot « meurtre » aurait été clairement identifié. Après avoir raccroché, Hasseldal a immédiatement envoyé une équipe à la rencontre des agents, comme on le lui a ordonné, afin de les escorter aussi vite que possible jusqu'au camp militaire de Rena, où un groupe de la Beredskapstroppen, qui a pour habitude de s'y entraîner et de préparer ses missions, les attend.

Le lieu, qui ressemble plus à un fort imprenable qu'à une caserne, se trouve à deux heures de route au nord d'Oslo. Lorsque les deux Américains arrivent sur place, ils sont immédiatement pris en charge

et amenés devant un commandant et son escouade. Ce petit groupe patientait sous les rugissements de quatre moteurs d'un avion Hercules C-130

« Agents Diaz et Munny, je présume ? »

Celui qui vient de poser la question est le commandant Karlsen, de taille moyenne et au visage rond et sympathique. Mais on peut deviner à la posture de ses hommes qu'il ne faut pas trop se fier à son allure joviale. Et les poignées de main qui suivent ne font qu'assurer aux agents la détermination qui habite cet officier.

« On nous a prévenus de votre arrivée il y a peu, rajoute-t-il, et nous étions impatients de vous voir arriver. Nous avons reçu un appel à l'aide provenant de l'endroit exact où se trouve le gars que vous êtes venus chercher. Mes supérieurs et moi-même avons de bonnes raisons de croire qu'il est peut-être trop tard, c'est pourquoi nous avons décidé de vous embarquer directement avec nous.

– Tout d'abord, merci, lui répond l'Indien, nous savons que si votre gouvernement a accepté notre présence sur votre territoire, c'est en partie parce que votre unité a fait en sorte que cela soit possible. Qu'entendez-vous par "qu'il est peut-être trop tard" ? »

Karlsen fait un pas de côté et tend le bras vers la trappe arrière de l'appareil.

« Venez, dit-il, ne perdons pas plus de temps, je vous expliquerai tout ça à bord. »

Les trois hommes s'engouffrent dans la gueule aux mâchoires d'acier, immédiatement imités par la troupe d'intervention. L'engin s'engage sur le tarmac et rejoint la piste ; là, il gonfle la puissance de ses moteurs puis se jette à l'assaut du ciel.

Pendant tout le temps du vol, Karlsen échange ses infos avec celles de Diaz et Munny et ce qu'il apprend des deux agents est loin de le rassurer.

Et tandis que le militaire informe les deux Américains sur les tactiques qu'il compte mettre en place, et qu'il leur rappelle également qu'ils devront faire attention de ne pas gêner l'équipe norvégienne, l'avion approche des côtes et des bourrasques du large.

*

Après avoir lutté contre le vent, je me retrouve devant le bâtiment supportant l'héliport. En levant les yeux, je peux apercevoir la tache que forme le corps qui pend sous l'avant-toit dans la lumière éblouissante d'un projecteur.

Une ouverture présente dans l'angle gauche me permet d'entrer. Sitôt à l'intérieur, je traverse à grandes enjambées un hall et me retrouve de l'autre côté où une énième porte s'ouvre sur une sorte de

cour intérieure. L'un des bords surplombe l'océan. Je m'avance et j'emprunte le colimaçon en fer qui mène directement au chemin de ronde de la figure octogonale. Là-haut, j'enjambe la barrière qui fait le tour du plateau flanqué du « H ».

À mi-parcours, je décèle une voix qui peine à percer le bruit assourdissant de la tempête.

Une voix féminine.

Elle hurle mon nom.

Mû par la peur de ce que je vais découvrir, je contracte tous mes muscles pour obliger mon corps à un ultime effort. C'est alors que je me rends compte que je ne suis pas seul : dominant la rosace de mes ombres dessinées au sol par les hauts projecteurs, une seconde silhouette vient de se greffer à la mienne. Par méfiance, je fais un léger écart avant de me retourner, mais la vue d'un visage familier me rassure. Le sentiment de sécurité ne tarde pas à s'estomper lorsque je prends conscience de l'animosité présente dans ses yeux et les traits qui les entourent.

Comme une bête enragée, il se jette sur moi en réalisant un mouvement circulaire avec son bras droit. Si je réussis à esquiver de justesse l'attaque, je peux tout de même apercevoir la lame prolongeant sa main passer à quelques millimètres de ma carotide. Je comprends que je suis tombé dans un guet-apens, ce qui dissipe les doutes quant au fait de savoir si c'est bien Abigaël qui est suspendue dans le vide : elle était l'appât.

Septembre 2016.

L'eau s'abat sur la vitre avant de l'appareil en rafales irrégulières, imposant un mouvement de balancier que le pilote doit contrer comme il le peut pour assurer un minimum de stabilité au vol. À peine l'avion militaire a-t-il touché le sol que les deux agents, ainsi que les hommes de l'unité d'élite, se précipitent à l'intérieur d'un AW101 de la force aérienne royale norvégienne, un hélicoptère de recherche et sauvetage.

Ils ont parcouru 45 miles des 49 qu'il faut pour atteindre la plateforme et bien que les vents se soient suffisamment calmés pour leur permettre de décoller, ils n'en sont pas moins ballottés pour autant.

En plus du commandant Karlsen, l'équipe se compose de cinq soldats. Diaz est assis à côté de l'un d'eux et l'observe vérifier son matériel avec la minutie très caractéristique des membres des troupes d'élite. Empoignant la housse qui est debout contre son flanc, l'homme la pose sur ses genoux et ouvre la fermeture Éclair. Apparaît alors un fusil à lunette dont la crosse et le garde-main sont en bois.

« Un Dragunov ! » s'exclame le Portoricain.

Bien qu'ils soient soumis à la barrière de la langue, le militaire a parfaitement compris ce mot et relève la tête.

« *Ja* », répond-il, surpris.

En même temps qu'il affiche un sourire, Diaz a un léger hochement de tête.

« Scout Sniper School, continue-t-il, Quantico. »

L'école américaine est une référence dans ce milieu et le simple fait de prononcer son nom en dit long. Le soldat fait signe à son tour pour signifier son admiration.

« *Jeg kan ikke klare meg uten Dragunov, det er favorittvåpen mitt.* »

Diaz a écouté l'homme débiter sa phrase sans en comprendre un seul mot. Tout ce qu'il a pu relever, c'est que sa langue ressemble beaucoup au russe dont il a eu quelques notions pendant sa formation d'agent.

« Il dit qu'il tient beaucoup à ce fusil, traduit le commandant. L'armée norvégienne l'a remplacé il y a quelques années maintenant, mais Strømke fait des merveilles avec cet engin dans les mains. Il remporte tous les concours de tir interarmées. Mais, il a surtout déjà pu prouver qu'il est très efficace sur le terrain avec ça.

– Eh bien vous pouvez lui dire que je comprends tout à fait, répond

Diaz, moi-même j'affectionnais particulièrement ce modèle. »

Karlsen joue encore les interprètes avant de s'adresser à nouveau à l'agent :

« Dites-moi, vous pensez vraiment que ce Shockley est dangereux au point de nécessiter tout ce dispositif ?

– Oh oui, vous pouvez le croire. N'ayez aucun doute sur la préparation militaire qu'il a reçue, elle est au moins équivalente à celle de vos hommes. Et il a en plus pour lui l'expérience du terrain et de la guerre. Mais ce n'est pas un certain Shockley que nous allons chercher, il a changé de nom. »

Alors qu'à l'arrière chacun règle sa partition en fonction des données distribuées par les deux camps, une petite lueur fait son apparition devant l'appareil, sur l'horizon. Elle apparaît et disparaît au rythme des vagues sur lesquelles elle est posée.

À travers le hublot de la porte latérale, Diaz et Munny peuvent contempler l'îlot d'acier qui progressivement émerge devant l'hélicoptère. D'une petite tache lumineuse, il apparaît maintenant dans son ensemble. Derrière les gouttes, dont la durée de vie sur la vitre est rendue éphémère sous l'effet de la vitesse, la plateforme semble se trouver au centre d'un nuage de poussière aux mille éclats. À mesure qu'ils s'approchent, les détails se font de plus en plus nets et le premier élément qui se distingue c'est le plateau blanc de la piste d'atterrissage vers lequel il se dirige.

Septembre 2016.

Son bras a à peine terminé sa course que mon agresseur en inverse aussitôt le sens et, pour être sûr de me prendre par surprise, dirige son geste vers le bas. Afin d'éviter le premier coup, j'ai dû me pencher en arrière, en équilibre sur une jambe ; pour parer le second, je suis obligé de me laisser tomber entièrement à terre. L'acier de la lame a tout de même eu le temps de m'entailler la chair, ce qui me procure une vive douleur sur le haut de la cuisse... Mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur l'ampleur de la blessure, il se jette à nouveau sur moi.

Dans un réflexe de survie, j'attrape son avant-bras pour arrêter l'arme qu'il s'apprêtait à m'enfoncer dans la gorge, mais, ayant anticipé mon geste, il exerce une forte pression sur ma cuisse avec sa main libre, juste à l'endroit de la plaie... et le supplice me fait pousser un cri. D'un violent coup de reins, je dégage mon autre jambe pour la vriller autour des siennes afin d'essayer de me sortir de cette emprise et, sans bloquer mon élan, je me mets en appui sur mon épaule et roule pour me libérer. Nous faisons deux ou trois roulés-boulés avant d'être arrêtés par le garde-fou. Je reconnais maintenant parfaitement la voix d'Abigaël.

Lorenzo se relève et me fait face.

« Putain, Lorenzo, mais qu'est-ce que tu fous ?! Qu'est-ce qui t'arrive ?!

– Ta gueule ! Ne me parle pas, tu es dans leur camp. Tu aurais dû rester à ta place, ne pas te mêler de tout ça.

– Quoi ? Mais bon sang ! de quoi tu parles ? Quel camp ? Tu es devenu fou, ma parole !

– Je t'interdis de me dire ça ! Tu ne sais pas qui je suis, tu ne sais pas pourquoi je suis là. Ce n'est pas moi le fou ! Ce sont ces gens qui abandonnent des familles à leur triste sort alors qu'elles ont la possibilité d'être sauvées. J'aurais pu te tuer depuis longtemps, mais je voulais te donner une chance de me laisser accomplir ma tâche. Ces vermines ne méritaient pas de vivre. Ils étaient la lie de l'humanité, ils faisaient partie d'une armée de nuisibles qu'il faut éliminer avant qu'ils ne propagent leur virus. Mais il a fallu que tu te laisses embarquer, que tu insistes. Tu nous as trahis, alors tu vas savoir avant de mourir ce que l'on ressent lorsque ce sont les siens qui tombent au combat. Tu vas connaître la souffrance, la douleur intense de la perte d'un être cher. »

Un grondement se fait entendre. Un bruit de fond perçant celui de la

tempête et grossissant petit à petit, une sorte de claquement rapide et répétitif. Et ce bruit, Franck le connaît bien, c'est celui d'un appareil de guerre fouettant l'air de ses pales pour se maintenir en vol. Autour de lui, le décor bascule. Les gouttes de pluie qui s'abattent sur son visage semblent maintenant lui piquer la peau comme le feraient de fines particules de sable soulevées par le vent du désert.

Malgré l'urgence et l'irrationalité de la situation, j'essaie de garder mon sang-froid afin de l'analyser au mieux. Lorenzo, qui me fait face un couteau à la main, est perturbé par l'arrivée de l'oiseau d'acier. Lui aussi semble étudier ce qui l'entoure : de toute évidence, il se passe autre chose. Ses gestes deviennent saccadés et il surveille les bords de la structure comme s'il s'attend à voir surgir quelque chose.

Profitant du fait que son attention ne soit plus exclusivement focalisée sur moi, je me précipite sur la rambarde à l'endroit où la corde est fixée.

« David, David, hurle Abigaël en m'apercevant, aide-moi, je t'en supplie ! »

Elle est suspendue dans le vide, attachée par les poignets.

« David, j'ai mal... »

J'empoigne la corde pour la remonter, mais le cri de rage poussé par mon adversaire me stoppe dans mon élan.

« Tu crois pouvoir t'en sortir comme ça ! »

Je me retourne précipitamment et j'évite à nouveau de justesse son bras armé, mais je ne peux cependant pas esquiver le coup de coude qu'il enchaîne aussitôt au niveau de mon plexus. Le souffle coupé, je recule de quelques pas. Puis il pose le fil de sa lame sur la tresse de corde tout en me regardant droit dans les yeux.

Le temps et les images se figent. Seule la colère du vent s'exprime encore. D'où je suis, je peux apercevoir ses pupilles et leur lueur maléfique. Plus une once d'humanité ne semble habiter le corps se dressant devant moi. C'est une machine, non, un démon.

Alors, pendant deux ou trois secondes, il tourne la tête pour regarder sur le côté, puis, comme ces affreux clowns dont le mécanisme à ressort les propulse subitement hors de leur boîte, son visage se mue en une grimace diabolique. Il n'est plus que démence et rage. Sa bouche se tord en même temps que se creusent les sillons de ses rides.

« Dis-lui adieu », dit-il en détachant soigneusement chaque syllabe.

Bien qu'il ait prononcé cette phrase dans un murmure, j'ai pu totalement en comprendre chaque mot en suivant le mouvement de ses lèvres.

Et dans un cri d'effroi, tandis qu'il fait glisser sa lame sur le lien empêchant l'amour de ma vie de faire une chute sans nul doute mortelle, je me précipite sur lui avec l'espoir fou de pouvoir stopper son geste.

Une à une, le métal déchire chaque fibre, diminuant ainsi la l'épaisseur de la corde. Abigaël, toujours suspendue au-dessus du vide, est prise de panique et s'époumone en agitant désespérément les jambes.

Voyant les deux hommes se battre, le pilote de l'hélicoptère est passé au-dessus d'eux afin de pouvoir manœuvrer de façon à ce que la porte latérale de l'appareil soit tournée vers eux. Une fois en place, il hurle dans son casque à destination de la soute arrière :

« Ouvrez la porte et regardez droit devant vous, une dizaine de mètres au-dessous de nous. »

Le commandant agrippe la poignée d'ouverture et fait coulisser la porte sur ses rails. L'air glacial saisit alors tout le monde en pénétrant brutalement. Il peut désormais apercevoir le corps ligoté qui se balance. Plus haut, les deux hommes qui s'empoignaient sauvagement se relèvent pour se faire face. De toute évidence, il faut réagir vite avant que des victimes ne soient à déplorer. Mais de son point de vue, la situation est compliquée à évaluer car il ne sait pas qui est qui. Il fait signe aux agents de le rejoindre tout en leur tendant une paire de jumelles. Diaz s'en empare le premier et il ne lui faut que quelques secondes pour être fixé.

« L'homme au couteau sur la gauche, dit-il, c'est Franck Shockley, c'est bien notre homme. »

Puis il fronce les sourcils et effectue un mouvement de bas en haut.

« Elle va tomber ! rajoute-t-il sans que personne comprenne. Il faut faire quelque chose et vite, il va couper la corde ! »

Il redonne les jumelles au militaire, qui aperçoit à son tour l'homme prêt à sectionner le lien enroulé autour de la barrière de sécurité.

« Vous êtes sûr que c'est bien notre homme ?

– Certain. »

Diaz écoute alors le commandant donner ses consignes à Strømke dans sa langue natale. Tout en écoutant son supérieur, le tireur d'élite a déballé son Dragunov et fixé la lunette sur le canon. Puis il pose un genou à terre et colle sa joue le long du chien de façon à avoir l'œil gauche dans l'axe de la mire. C'est son œil directeur, et il est le seul de son unité à « porter à gauche » comme le charrient ses compagnons d'armes, mais évidemment lorsque les gars le lui disent ce n'est pas pour se foutre de lui, non, parce qu'il vaut mieux éviter d'avoir à dos un mec capable de mettre le cul d'une mouche en étoile à deux cents mètres. Être gaucher, ça sous-entend d'avoir une culasse inversée pour permettre l'éjection de la douille du même côté, et c'est pour ça que Diaz s'est mis à sa hauteur sur sa droite, pour éviter de recevoir le morceau de métal brûlant après la détonation.

L'œil sur sa cible, Strømke se concentre. Il maintient une respiration

lente et régulière, provoquant un petit nuage de buée à chaque expiration. Puis il fait un léger mouvement de tête, à peine perceptible, juste ce qu'il faut pour décoller son œil de la lentille et apercevoir ce qui se déroule plus bas en vue d'ensemble. Diaz est le seul à avoir remarqué le geste.

« Un problème ? » demande-t-il.

Karlsen traduit à nouveau les propos du tireur ayant compris que la question lui était adressée.

« Il dit que l'homme a tourné son regard vers nous, qu'il sait. »

Strømke ayant repris sa position, Diaz attend que l'arme libère son message de mort. La buée devant ses lèvres disparaît...

Le vent souffle toujours par rafales tandis que les pales du rotor tracent de grands cercles au-dessus de l'hélicoptère qui nous survole. Malgré tout le raffut que cela produit, je peux nettement discerner un autre bruit.

Un bruit court, sec.

Une détonation.

Lorenzo est violemment propulsé en arrière comme s'il venait d'être percuté par un train fantôme : ses deux pieds décollent littéralement du sol, et une fois en l'air, il pivote sur lui-même pour finir par s'écraser face contre terre. Dans son dos, juste au-dessous de son omoplate gauche, je peux voir que sa parka est éventrée. Surpris, je marque un temps d'arrêt devant le corps inerte, le temps d'assimiler ce qui vient de se passer.

Mais en entendant la voix aiguë et pleine d'angoisse d'Abigaël, je me ressaisis. Je me jette sur la barrière pour attraper la corde mais lorsque ma main gauche se pose dessus, les derniers filaments résistant encore finissent par lâcher. Sous le poids d'Abigaël, je suis violemment plaqué contre la rambarde et immédiatement entraîné de l'autre côté. Dans un réflexe inespéré, je réussis à enrouler mon bras autour du garde-corps.

« Me laisse pas tomber ! David, me laisse pas tomber ! »

La corde glisse dans le creux de ma main.

Elle s'échappe petit à petit. Inévitablement. Créant une brûlure au passage.

Sans que je puisse la retenir.

Mon regard plongé dans le sien, j'implore le ciel de me venir en aide, mais rien ne vient. Les larmes envahissent mes joues, ma bouche se déforme.

Je sens l'extrémité du lien passer sous chacun de mes doigts, un à un, lentement, inexorablement. Je secoue la tête de gauche à droite, par désespoir.

Abigaël comprend, elle s'arrête de crier, elle ne se débat même plus.

Lorsqu'elle passe la moitié de ma paume, la corde m'échappe entièrement, entraînant avec elle la femme de ma vie.

Je tends la main dans sa direction en la regardant tomber, comme si je pouvais encore stopper sa chute. Les contours de son visage se font de moins en moins nets.

Au moment où son corps heurte le sol, mes forces m'abandonnent. Sentant une main s'abattre sur mon épaule et une autre dans mon dos, je suis tiré par-dessus la barrière pour être basculé du bon côté.

Épilogue

*Aujourd'hui, 2019,
David Corvin et sa gueule de bois.*

Agenouillé dans les chiottes d'un hôtel minable, je relève la tête tout en refermant l'abattant de la cuvette sur le résultat de mon escapade de la veille. Puis je retourne dans la chambre pour me préparer. Bien que je me sente encore nauséux, le soleil est moins agressif sur mes rétines. Je fais le tour du lit et je bute dans le sac que j'ai laissé traîner au pied du meuble télé. Ce qu'il contient me ramène aussitôt à ce qui m'attend et aux images de ce qui m'y a conduit.

C'est le commandant Karlsen qui m'a ramené sur la piste d'atterrissage, juste après que le pilote a posé son appareil tandis que le reste de la troupe prenait possession de la place. À peine m'avait-il relâché que j'ai ressenti comme un électrochoc, comme si ma faculté d'analyse se remettait en route après une courte anesthésie. Je me suis alors relevé en catastrophe pour m'engager dans les escaliers permettant d'accéder au pied du bâtiment et, là, j'ai parcouru fébrilement les quelques mètres qui me séparaient d'elle. Penché sur son corps immobile, je me suis écroulé à nouveau. J'étais en panique et je ne savais pas comment réagir. J'aurais voulu la prendre dans mes bras pour la serrer fort contre ma poitrine, mais mes anciens réflexes d'agent fédéral m'ont retenu. J'ai placé mon pouce et mon index sur son cou. Puis je me suis mis à crier.

« À l'aide, au secours ! Aidez-moi ! »

J'avais pu sentir sous mes doigts de légères palpitations : elle était vivante !

Je l'ai couverte avec ma parka et lorsque les deux types en costume qui accompagnaient les militaires m'ont rejoint je suis parti chercher le médecin qui était encore avec le reste du personnel. Sur place, il a tout de suite ordonné que nous installions Abigaël sur une civière afin de l'amener rapidement à l'infirmerie pour qu'il puisse lui administrer les premiers secours. C'est lui qui a dressé le diagnostic, tombé comme un couperet. Ensuite, il a expliqué qu'il n'était pas suffisamment équipé sur place pour la maintenir en vie très longtemps et qu'il fallait l'hospitaliser de toute urgence. Alors Karlsen, après s'être assuré que plus personne ne courait de danger sur la plateforme, a autorisé que l'hélicoptère soit utilisé pour l'évacuation d'Abigaël. Durant tout le vol, Soreltracy, le toubib, actionnait un insufflateur manuel pour assurer la bonne oxygénation de ses organes. À notre arrivée à

l'hôpital d'Hammerfest, elle a aussitôt été prise en charge. Bien que je les aie suppliés de ne pas me séparer d'elle, ils m'ont tout de même obligé à patienter dans un hall d'attente où d'autres personnes faisaient déjà les cent pas. Après plusieurs heures, une infirmière s'était approchée. Le regard grave, on pouvait sentir qu'elle récitait le texte qu'elle venait certainement de répéter deux minutes plus tôt. Sa voix me paraissait lointaine, comme si elle parlait à travers un tissu épais. « C'est un miracle qu'elle soit arrivée jusqu'ici en vie après une telle chute », m'avait-elle dit. Elle souffrait de multiples fractures. Les os de sa jambe droite ont été broyés et rares sont les côtes qui n'ont pas été touchées, mais la blessure la plus grave est celle qu'elle a reçue à la colonne vertébrale, car sous la violence du choc, sa moelle épinière a été sectionnée.

Aujourd'hui, Abigaël est clouée dans le lit d'une chambre d'hôpital et ses journées sont rythmées par les passages des blouses blanches qui viennent la nettoyer, panser les plaies de ses escarres ou simplement vérifier qu'elle respire toujours.

Tétraplégique, elle ne peut plus bouger un membre, seuls ses yeux lui obéissent encore correctement. Elle peut parler également, mais elle ne se lance plus jamais dans de grandes conversations parce qu'elle ne reconnaît plus le timbre de sa voix. En s'écrasant, l'un de ses bras a heurté la base de son cou et a endommagé ses cordes vocales. Quant à sa jambe, les docteurs, n'ayant pas réussi à la sauver, ils ont dû se résoudre à l'amputer. Comme si tout ceci ne suffisait pas, elle doit être reliée en permanence à une machine qui lui insuffle de l'air dans les poumons grâce à une trachéotomie, car il lui est impossible désormais de respirer par elle-même.

Les premiers temps, elle me demandait de ne pas m'absenter, de rester près d'elle en permanence. Et puis des douleurs qu'elle était incapable de localiser sont apparues et les traitements apportés pratiquement inefficaces. Elle ne supportait plus rien. Alors petit à petit, elle a fini par se renfermer totalement sur elle-même et par me chasser de sa chambre, allant jusqu'à ne plus accepter que je vienne la voir.

Et puis, un soir, un membre du personnel soignant m'a informé qu'elle souhaitait de nouveau ma présence. Je m'étais mis sur mon trente et un pour aller la voir, j'avais choisi le costume dans lequel elle aimait tant me voir autrefois. Mais elle ne l'a même pas remarqué, elle avait d'autres idées en tête. Si elle m'avait fait venir, c'était parce qu'elle avait quelque chose à me demander. Je lui ai dit que je refusais, qu'il était hors de question que je fasse « ça » et que nous avions des solutions. Que j'adapterais notre appartement afin qu'elle puisse rentrer et reprendre la vie avec moi, là où nous l'avions laissée.

Mais elle n'a rien voulu entendre, me suppliant de ne pas la laisser

vivre ainsi et m'expliquant qu'elle ne supporterait pas d'être une charge pour moi. Plus je la conjurais d'arrêter de me demander une telle chose et plus elle m'implorait de mettre fin à ses jours.

J'ai fini par m'enfuir. J'ai couru jusqu'à ma voiture et je me suis enfoncé dans le trafic. J'ai roulé un long moment sans but précis, puis je me suis rendu compte qu'inconsciemment je prenais la direction du Golden Gate et de ce petit coin où je lui avais déclaré ma flamme. Je suis resté à contempler le pont pendant des heures, pleurant toutes les larmes de mon corps et maudissant Dieu et toute sa création. Ses paroles tournaient en boucle dans ma tête. À chaque argument qu'elle m'avait donné pour justifier sa demande, je trouvais le raisonnement inverse.

Mais, ce n'est pas « ma » vie, ce n'est pas moi qui me retrouve subitement dépendant des autres pour tous les gestes du quotidien. Ce n'est pas moi qui vois mon corps se remplir de plaies béantes et purulentes.

Rien de tout ce que j'ai pu lui dire n'a trouvé d'écho en elle, mais surtout, j'ai pu lire dans son regard que sa décision était prise. Et je la connais suffisamment pour savoir qu'elle ne reviendra pas dessus.

« Ça ne peut être que toi. Délivre-moi de cette prison » m'avait-elle dit.

C'est après cette phrase que je suis parti en courant de sa chambre d'hôpital, parce que j'ai su aussitôt que je ne pourrais pas refuser.

J'étais chez nous lorsque j'ai fini par me résigner, à accepter mentalement ce que j'avais à faire. Après plusieurs semaines de réflexions, je me suis rendu compte que la façon la plus simple de me procurer les produits nécessaires était d'aller les chercher dans le local de stockage pharmaceutique qui se trouve dans le sous-sol de l'hôpital. Après avoir surveillé les habitudes du personnel en poste là-bas, j'ai mis au point un plan me permettant d'y pénétrer sans me faire remarquer. Grâce à un badge que j'ai volé à une infirmière un peu têtue en l'air lorsque j'étais à la cafétéria, et à une blouse empruntée au détour d'un couloir, j'ai réussi à passer les sas de sécurité. Tout était classé par ordre alphabétique sur des étagères métalliques, ce qui m'a permis de rapidement trouver des ampoules de morphine, de chlorure de potassium et une seringue. Mon larcin commis, je me suis dépêché d'aller dire au revoir à Abi, puis je suis retourné chez nous et j'ai vidé mes poches dans ce petit sac. Après ça, je suis parti écumer les bars.

Totalement ivre au moment de rentrer, et réfractaire à l'idée d'être confronté aux souvenirs de notre appartement, j'ai fini par louer cette chambre sur Mason Street dans le quartier de Tenderloin, proche de l'Union Square où les camés viennent chercher leur dose la nuit.

Le moment est venu et je sais qu'Abigaël l'a compris lorsque je l'ai

laissée la veille. Je m'installe devant le lavabo et son miroir pour me préparer. Je me rase soigneusement en faisant très attention de ne pas me couper. Il faut que je sois impeccable pour la rejoindre.

Une fois prêt, je prends la direction du San Francisco Général Hospital. L'ironie de l'histoire, c'est que d'après l'agent Munny, qui faisait partie de l'équipe hélicoptérée envoyée pour nous secourir, c'est là-bas que tout a commencé : Franck Shockley, alias Lorenzo Lamar, y a travaillé la nuit en tant que vigile et il y aurait perdu sa femme et sa fille. J'étais tellement préoccupé par l'état d'Abi que je ne l'ai écouté que d'une oreille lorsqu'il m'a expliqué pourquoi Shockley avait agi ainsi, mais j'ai tout de même compris que l'une d'elles aurait pu bénéficier d'une greffe et que ça ne s'est pas fait parce que la femme du donneur avait refusé. Après cela, il a disjoncté et s'est mis en tête de poursuivre toute personne dont il apprenait le refus de don d'organe. J'imagine qu'il aura pu avoir accès à quelques noms grâce à des dossiers traînant sur un coin de bureau ou encore une discussion glanée entre toubibs, infirmières, ou aides-soignants. Une partie de l'aile universitaire étant dédiée à la greffe et à la recherche sur les cellules souches pluripotentes, beaucoup de malades sont transférés ici en attendant de pouvoir bénéficier d'une transplantation. Il paraît même que quelques-uns des meilleurs spécialistes se trouvent dans cet hôpital. C'est Abigaël qui m'avait parlé de tout ça, elle était admirative de ce que l'homme était capable de faire dans le domaine de la médecine. C'était une façon pour elle, dont le métier consistait à trouver une solution pour réparer l'une de nos nombreuses conneries, de reprendre foi en l'humanité.

D'après Munny, les psychologues qui collaboraient avec la police sont tous d'accord pour dire qu'Abigaël et moi sommes des victimes collatérales. Lorenzo... enfin, Franck Shockley, a fini par basculer dans un monde où tout n'était que complot. Il s'est senti acculé et il a souhaité faire du mal à la personne qu'il jugeait sur le moment la plus dangereuse, avant de la tuer. En résumé, cela signifie que si je n'avais pas pris les choses en main sur cette plateforme, Abigaël ne serait pas dans cet état.

Lorsque je pénètre dans l'immense parking intérieur, mes gestes et mon attitude deviennent mécaniques. Je ne dois rien montrer. Je longe les longs bâtiments, puis je gare ma TR4 devant celui contenant le service des blessés médullaires.

Ma montre indique 13 h 10. Je sais qu'à cette heure-ci on ne croise pour ainsi dire personne : seuls quelques membres du personnel, ravis d'avoir enfin cinq minutes pour eux, errent dans les couloirs, les yeux plongés dans l'écran de leurs smartphones. La plupart des visiteurs, quant à eux, sont partis déjeuner.

Abigaël se trouve dans la chambre 224. Je frappe à peine et je pénètre à l'intérieur. À ma vue, un voile d'apaisement s'installe aussitôt dans ses yeux, mais celui-ci est vite chassé par une de ces douleurs qui l'accompagnent au quotidien. De légers tremblements commencent à parcourir l'ensemble de son corps, signe qu'elle a du mal à contenir son stress. Je m'approche du lit et je m'assieds à ses côtés en posant ma main sur la sienne tout en sachant pertinemment qu'elle ne ressent rien. Elle s'efforce d'afficher un sourire tendre en me regardant droit dans les yeux.

« Tu es sûre ? demandé-je d'une voix chevrotante.

– Délivre-moi... »

Il me faut faire un effort surhumain pour ne pas craquer complètement en l'entendant. Je me contente de hocher la tête en guise d'approbation tandis qu'une nouvelle fois sa bouche se tord sous un nouvel assaut.

Je pose le petit sac sur le lit et je fais glisser la fermeture Éclair pour en sortir le matériel nécessaire.

« Je vais commencer par t'injecter en intraveineuse plusieurs doses de morphine, lui expliqué-je doucement en alignant les ampoules devant moi. Tu ne sentiras absolument rien et tu seras rapidement plongée dans un profond coma. Ensuite, je t'injecterai du chlorure de potassium, ce qui provoquera un arrêt cardiaque. »

Elle se contente de battre des cils pour me signifier qu'elle comprend tandis qu'elle masque du mieux qu'elle peut une nouvelle lame de douleur.

J'ai prévu trois ampoules de dix milligrammes de chaque produit et je commence par remplir la seringue avec les trente de morphine. Après avoir chassé l'air, je présente maintenant l'aiguille devant le cathéter inséré dans l'une des veines de son avant-bras, il me donnera le chemin.

Je relève la tête. Elle me sourit et laisse s'échapper une larme qui dévale sa joue.

« Merci, mon amour », me dit-elle de sa voix rocailleuse.

J'ai voulu lui dire « je t'aime », mais ma bouche est restée ouverte sans qu'aucun mot puisse passer la barrière de mes lèvres.

« Je sais », a-t-elle rajouté.

J'ai percé la couche fine de sa peau et appuyé sur le piston.

Le tube vide, je le remplis maintenant avec le chlorure de potassium. Il faut très peu de temps pour qu'Abigaël sombre dans le coma... Alors, comme un robot, je pique à nouveau son avant-bras pour y injecter la substance qui va la libérer définitivement de son calvaire.

Maintenant son poignet entre mes doigts, je peux sentir la vie s'échapper de son corps.

Je peux sentir mon âme s'enfoncer dans un puits sans fond.

Après quelques minutes resté blotti contre elle, je me suis relevé et je suis sorti de la chambre pour rejoindre le parking et ma voiture. J'ai pris la route, sans me retourner, abandonnant tout derrière moi et devenant un fugitif. Je savais très bien en agissant comme ça que si une autopsie était pratiquée, les produits seraient facilement identifiables, mais c'était la façon la plus douce de la laisser partir. J'aurais été incapable de reprendre le cours de mon ancienne vie, incapable de remettre les pieds dans notre appartement, alors j'ai roulé vers le nord, traversant les États du Nevada de l'Oregon et de Washington en longeant celui de l'Idaho. Et je me suis retrouvé dans les montagnes Rocheuses, là, j'ai passé les cols me permettant de franchir la frontière canadienne pour me retrouver en Colombie-Britannique. Je n'ai pas pu m'arrêter de rouler, comme si je n'étais jamais assez loin de tout ce cauchemar. Je suis donc allé en direction des territoires du Yukon que j'ai traversés également pour retourner sur le sol américain en Alaska. À Anchorage, j'ai dû revendre ma Triumph TR4, pour me faire un peu d'argent, à un garagiste peu scrupuleux flairant que je ne pouvais pas me permettre de trop protester s'il m'obligeait à baisser le prix de mon bolide. L'argent en poche, je me suis payé un billet de bus pour Homer, puis un aller simple sur un ferry en partance pour Kodiak sur l'île du même nom.

En débarquant, je suis tombé sur Ashton, un insulaire, à qui j'ai demandé s'il pouvait m'indiquer un endroit pour passer la nuit. En me voyant arriver avec un sac de sport sur l'épaule pour seul bagage, il m'a proposé de venir chez lui. Il habite une maison à deux pas du port avec une petite dépendance au bout du jardin. Il m'a préparé un dîner durant lequel il ne m'a posé aucune question sur les raisons de ma présence sur son île, ce n'est pas un grand bavard. À la fin du repas, il s'est contenté de me dire : « Je vois en toi, moi aussi j'ai un passé. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus ». Puis il m'a installé dans le fond de sa cour.

Je suis resté sur ce bout de terre d'un peu plus de six mille habitants et depuis je passe mon temps à chercher les bancs de saumons et de crabes sur le bateau de pêche d'Ashton.

FIN

Remerciements de l'auteur

Un grand merci à Patrick Bauwen pour ses conseils avisés, ainsi qu'à Valérie du blog « Sangpages » pour ses relectures précieuses.

À propos de l'auteur

Né en 1974 à Bressuire dans les Deux-Sèvres, ce n'est que très tard que Mehdy Brunet découvre sa passion pour l'écriture. Après 2 romans très bien accueillis par le public et les médias, il revient aujourd'hui avec *Goliat*, un thriller aussi glaçant que les eaux de l'océan Arctique...

Du même auteur

Sans raison... (Taurada Éd., 2015)

Le Fruit de ma colère (Taurada Éd., 2018)

Roman disponible également en version papier

Taurnada Éditions

www.taurnada.fr

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales

Image couverture : © Shutterstock/IgorZh & Dabarti CGI

© 2020, Taurnada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-075-5

ISSN : 2276-0717